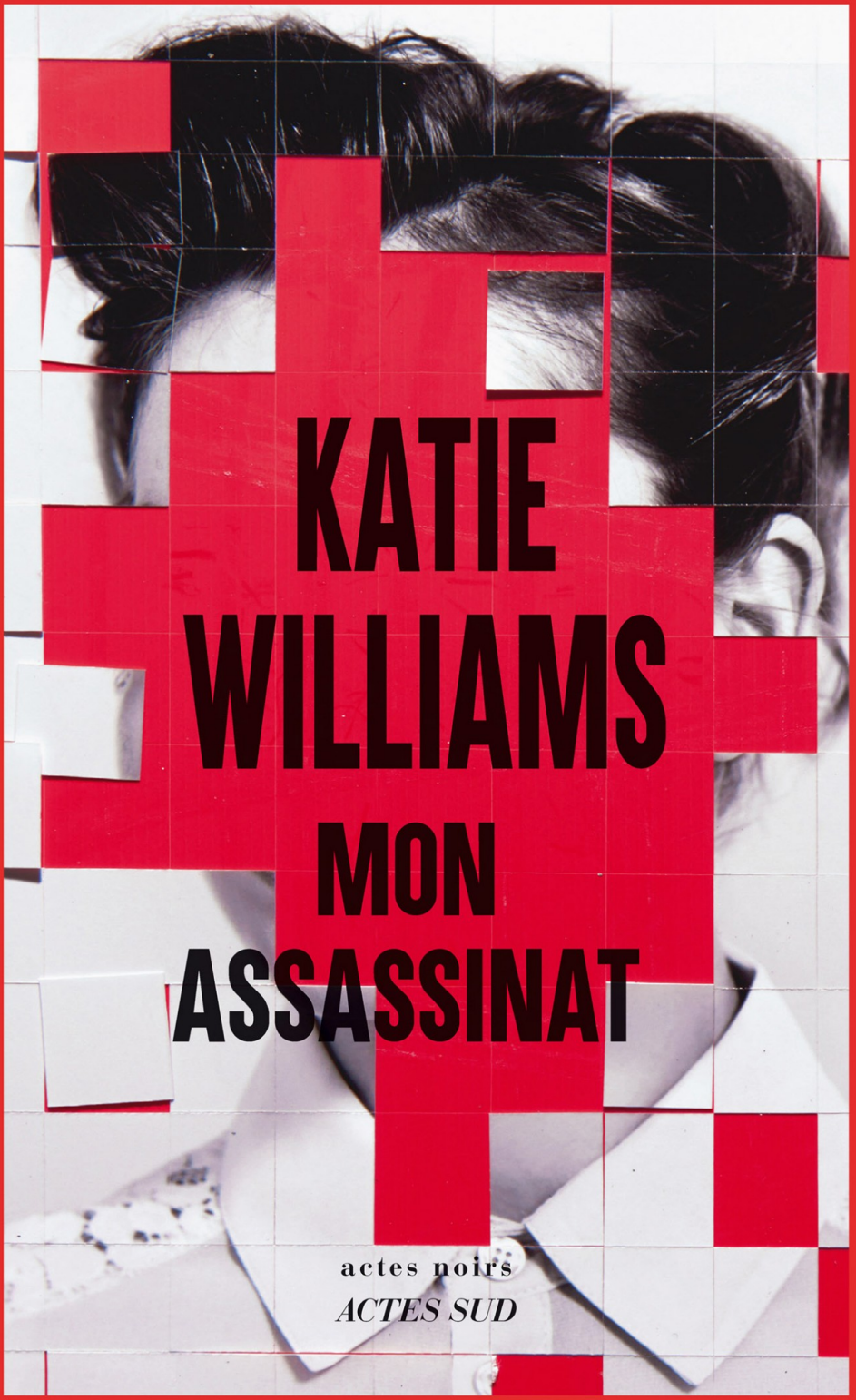
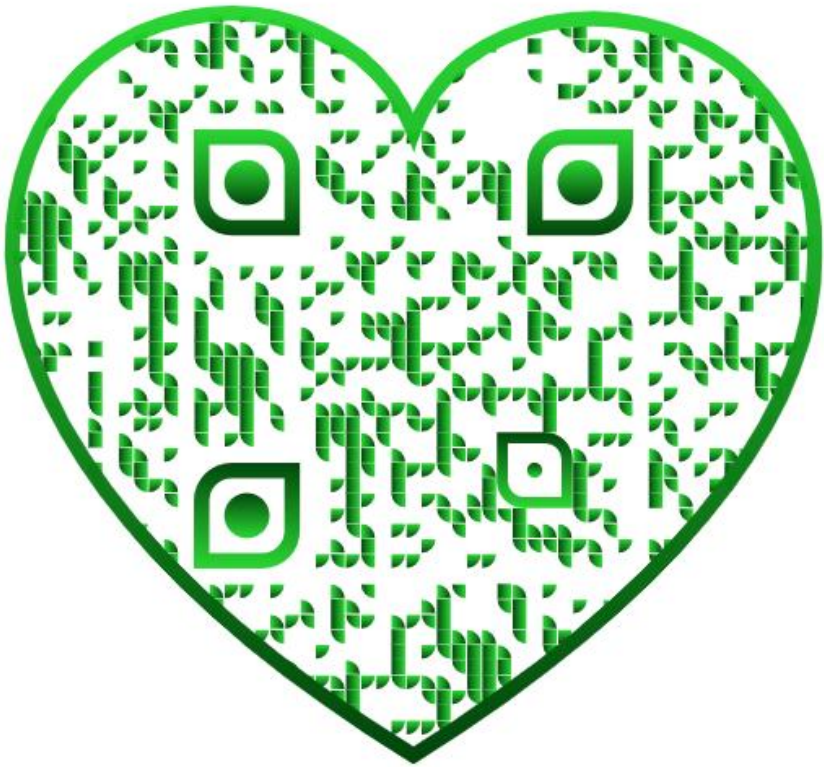
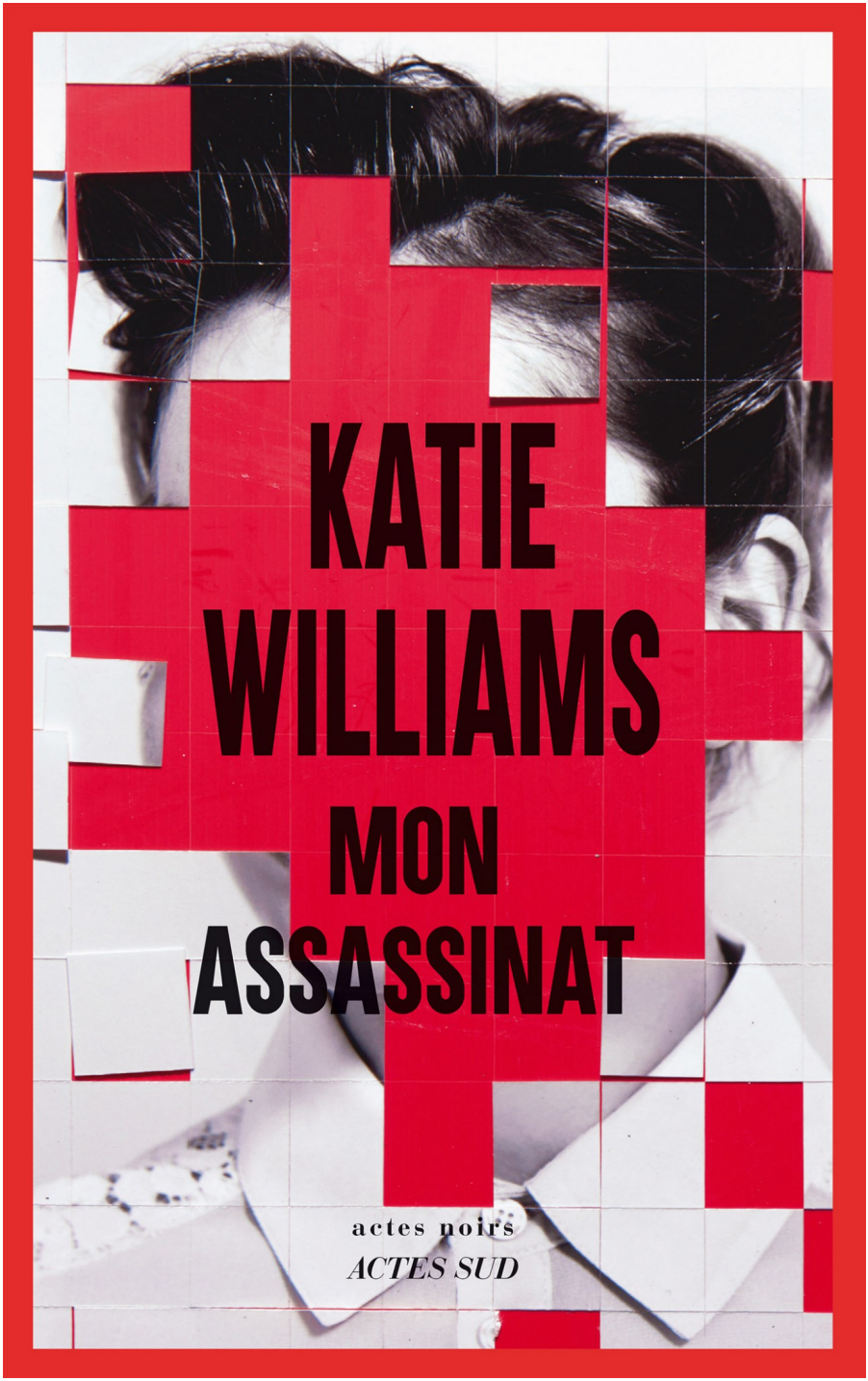

KATIE
WILLIAMS
MON
ASSASSINAT
actes noirs
ACTES SUD




KATIE
WILLIAMS
MON
ASSASSINAT
actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cinq femmes, toutes victimes du même tueur en série, sont ramenées d'entre les morts – ou plutôt clonées en grande pompe par une agence gouvernementale à l'image ternie. Un coup de com dont personne ne pouvait imaginer les répercussions médiatiques perverses. Restituées à leurs familles en deuil, elles retrouvent les vies qui leur ont été arrachées, portant en elles les souvenirs, émotions et traits de caractère de leurs versions originales. Du moins en apparence. Pour Lou, la dernière victime, l'amour maternel se heurte à l'étrangeté du retour : sa fille de neuf mois la rejette, ses souvenirs vacillent. Tandis qu'elle cherche à comprendre le mystère vertigineux de sa propre mort, elle découvre que son "soi d'origine" envisageait de tout quitter. Que s'est-il réellement passé ?

Katie Williams signe un thriller existentiel inclassable, déroutant, qui interroge notre fascination morbide pour les crimes spectaculaires. La banalisation de la violence trouve une résonance glaçante dans cette dystopie si proche du monde de demain. À l'ère des réseaux sociaux et de la mise en scène de soi, jusqu'où l'expérience humaine est-elle reproductible sans qu'on en perde l'essence ?

Katie Williams

Née en 1984 à Boston, Katie Williams est auteure et professeure adjointe d'écriture de fiction à l'Emerson College. Son premier roman, Tell the Machine Goodnight *(inédit en français), finaliste du prix Kirkus, a été sélectionné par le New York Times Editors' Choice.*

Titre original :
My Murder
Éditeur original :
Riverhead Books, New York
© Katie Williams, 2023
Cette édition est publiée en accord avec Sterling Lord Literistic, Inc.
et Agence Eliane Benisti

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française

Photographie de couverture : Getty Images, 2025

EAN 978-2-330-20652-9

KATIE WILLIAMS

Mon assassinat

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alexandre Civico et Barbara Tajan

ACTES SUD

Pour Fia et Frank,
je vous clonerais si je pouvais.

Sommaire

Le point de vue des éditeurs

Katie Williams

Mon assassinat

- Chapitre 1
- Les inconnus
- Chapitre 2
- Anniversaire
- Chapitre 3
- Scènes de crime
- Chapitre 4
- Early
- Chapitre 5
- La salle
- Chapitre 6
- Silas
- Chapitre 7
- Le faucon
- Chapitre 8
- Papas
- Chapitre 9
- L'équipe de recherche
- Chapitre 10
- Courir
- Chapitre 11
- La femme mystère
- Chapitre 12
- Gloups

Chapitre 13
Quelques petites choses qu'a faites Silas
Chapitre 14
Grossesse
Chapitre 15
Partir
Chapitre 16
Rester
Chapitre 17
Tristesse
Chapitre 18
Roman policier
Chapitre 19
Opa
Chapitre 20
Le plan
Chapitre 21
Rentrer
Chapitre 22
Remerciements

1

J'aurais dû être en train de m'habiller pour la soirée, la première depuis mon assassinat. Mais au lieu de ça, j'étais en train de batailler avec le tuyau d'évacuation de la baignoire, qui s'écoulait mal, laissant le fond du bac moucheté de crasse et luisant de savon. Donc non, je n'étais pas habillée, pas la moindre chaussure, pas la moindre boucle d'oreille, pas même une culotte. J'étais toute nue en fait, accroupie dans le bain, un cintre déplié enfoncé dans le siphon, essayant d'en extirper une touffe de cheveux appartenant à une autre femme.

Le cintre a crissé contre les parois de la canalisation, crissé encore, puis (ça y est, je t'ai eu) a rencontré quelque chose de mou.

— J'ai mis mon pantalon ! a crié Silas à travers la porte.

Sa voix m'a fait sursauter et le cintre a glissé entre mes doigts, puis a tourné sur lui-même. Le bout a refait surface avec un petit magma de crasse. J'ai poussé un juron.

— Chaussettes enfilées !

J'ai replongé le cintre dans le tuyau. Était-ce complètement idiot d'avoir pitié de cette malheureuse baignoire contrainte de retenir toute cette eau pour ensuite l'avaler entièrement ? Avec tous ces bains qu'on y prenait, la pauvre avait bien le droit d'espérer qu'on la laisse propre.

— Je noue ma cravate, a dit Silas. J'en ai pour une minute. Deux.

Silas était comme ça. Silas avait toujours été comme ça. Quand nous étions en retard, il annonçait chaque étape de ses préparatifs à mesure qu'il les exécutait. Mon mari devenait alors une espèce de compte à rebours humain.

— Je sors tout juste de la douche, j'ai répondu à travers la porte.

En vérité, il n'en était rien. Mais j'y étais presque. J'ai senti une petite résistance en tirant sur le cintre. Et soudain, elle était là, une

touffe de cheveux noirs, scintillant dans son placenta de savon. Elle faisait la taille d'une souris. J'y ai planté le bout du cintre. C'étaient mes cheveux.

Ce n'étaient pas mes cheveux.

C'étaient ses cheveux à elle.

Un coup à la porte.

Silas a ouvert avant que j'aie le temps de répondre.

— Wheeze ? Tout va bien là-dedans ?

Il ne faisait jamais ça, avant, débouler sans prévenir. Mais j'ai décidé de ne pas relever, en tout cas pas cette fois-ci, pas ce soir, parce que je savais à quel point il était inquiet, toujours inquiet. Et précautionneux aussi, à l'excès, comme si j'étais un verre d'eau rempli à ras bord qu'il transportait de pièce en pièce, cherchant en vain la personne qui avait commandé à boire. Et puis il y avait ces fois où son inquiétude le rendait pas précautionneux du tout, l'exact opposé de précautionneux même, comme maintenant, avec la porte.

Silas s'est penché un peu vers l'avant. Il lui a fallu un moment pour me repérer dans la baignoire avec ma boule de cheveux grasse tirée du tuyau d'évacuation. "Beurk." Je n'ai pas d'autre mot.

— Ce ne sont pas mes cheveux, je lui ai dit.

Et c'était vrai. Sitôt rentrée de l'hôpital, j'étais allée chez ma coiffeuse et lui avais demandé de couper mes longs cheveux jusqu'à dégager ma nuque. Une femme qui se coupe les cheveux court cherche à signifier un changement dans sa vie. Cliché ? Évidemment. Mais ce n'était pas pour ça que je l'avais fait. Je l'avais fait parce que j'aimais la sensation du vent sur ma nuque.

— Pas à moi non plus, a dit Silas en passant une main sur son crâne, souriant de toutes ses dents.

Il fut un temps où les cheveux de Silas lui arrivaient aux épaules, où ils étaient assez longs pour boucher une baignoire ou me tomber en cascade sur le visage quand nous faisions l'amour. À présent il les portait courts, et, à un endroit précis, sous une certaine lumière, on voyait briller le sommet de son crâne.

— Ce sont ses cheveux *à elle*, je lui ai dit. Ceux de ta première femme. Mais quelle sauvage ça devait être ! Elle n'a jamais vu une brosse ou quoi ?

Silas s'est forcé à sourire. Je savais qu'il n'aimait pas mes blagues sur sa "première femme" mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je

m'étais promis d'arrêter dès que j'y arriverais.

— OK, bravo. Mais tu penses que… ?

— Oui, je sais, je sais, je vais m'habiller tout de suite.

Silas m'a regardée, puis a détourné le regard et je me suis souvenue que j'étais nue. Depuis que la commission m'avait ramenée à la vie, j'étais consciente de mon corps comme jamais je ne l'avais été auparavant, pas même quand j'étais enceinte. À présent, j'avais conscience non pas de ce à quoi il ressemblait, ni de ce qu'il était capable de faire, ou de ce qu'il contenait, mais de ce qu'il était, du fait qu'il *était*. Même là, à cet instant, je le sentais, la chair de mes lobes d'oreilles, le nœud de mon nombril, les volutes de chacune de mes empreintes digitales. C'était mon corps. J'étais mon corps. J'étais vivante. Et frémissante de la tête aux pieds comme si on m'avait remplie entièrement. Je me suis levée, les dernières gouttes d'eau sur mon corps ont décidé d'aller voir ailleurs si elles y étaient.

— C'est juste que Travis est bizarre avec ses soirées, m'a dit Silas.

Travis c'était son collègue de travail, celui dont c'était l'anniversaire. Il fêtait un chiffre rond. Trente ? Quarante ? Je ne me souvenais plus.

— Il attend de ses invités qu'ils arrivent à l'heure, comme si on allait au travail.

— Bien, j'ai dit, sous-entendant, *C'est un peu le cas, non ?*

Silas m'a tendu le bras pour m'aider à sortir de la baignoire.

— Tu sais, il a dit, en levant ma main pratiquement jusqu'à sa bouche comme s'il allait me faire un baisemain, on pourrait annuler.

— Mais non.

— On pourrait rester à la maison. Commander une pizza. Ce genre de trucs.

— Tous ces trucs qu'on fait tous les soirs depuis mon assassinat, tu veux dire ?

Silas a tressailli. "Mon assassinat", c'était l'autre chose qu'il détestait m'entendre dire.

— Je veux juste dire que, si une soirée ça te paraît trop difficile à surmonter…

— Non, ce n'est pas trop.

— Si c'est trop tôt…

— N'en fais pas tout un plat. C'est juste une soirée.

Il s'est penché pour m'embrasser légèrement. J'ai répondu de façon

inattendue, par un long et profond baiser. Ses lèvres m'étaient familières, elles étaient légèrement gercées et possédaient une solide rangée de dents juste derrière.

J'ai reculé.

— Je veux aller à cette soirée.

— Je te crois, il a dit, battant des paupières, comme surpris par mon baiser.

Mon portable a carillonné.

— La baby-sitter est arrivée.

Je me suis habillée pendant que Silas descendait pour faire entrer Preeti, qui avait la mauvaise habitude de laisser des miettes de chips dans la sauce mexicaine et prenait en secret des photos de moi pour les envoyer à ses amis. J'ai sorti une paire de bas, les ai démêlés. Je voulais vraiment aller à cette soirée. C'était la pure vérité. J'avais été assassinée, d'accord, mais à présent j'étais en vie. Je voulais tout faire, la moindre petite partie de la moindre petite chose de la vie. Je voulais tout manger jusqu'à ce que ma cuiller racle le fond du bol. Je voulais sentir l'air frais picoter ma nuque. Je voulais rire et baiser et déboucher la baignoire. Je voulais sentir la caresse de ces bas sur mes jambes.

Merde. Un de mes ongles avait traversé mes bas, déchiré la toile d'araignée. J'en ai fait une boule et l'ai lancée au bébé installé dans son transat, sur le tapis, à mes pieds. Nova a porté les bas à sa bouche, puis s'est mise à en sucer le bout. Je suis allée au placard, en ai tiré un pantalon, l'ai enfilé et mis une ceinture. Il était là, sur le sol du placard, le sac de toile verte, celui que j'utilisais avant pour aller à la salle de sport. Il était plein à craquer, fermeture zippée.

Nova a émis un petit bruit derrière moi. Un roucoulement. Elle avait le pied du bas entièrement dans la bouche. Une décharge de honte a glissé le long de mon dos. Des bas : un risque d'étouffement. Et c'est moi qui les lui avais donnés. J'aurais dû réfléchir un peu, la surveiller, être vigilante.

— Désolée ma boulette. Il faut que je récupère ça.

J'ai sorti le bébé de son transat et lui ai confisqué les bas pleins de salive. Elle était si grande, maintenant, un gros bébé, une adorable bouboule aux bras replets. Elle avait neuf mois. Elle avait à présent passé autant de temps en moi que hors de moi. (Pas vraiment en *moi.*)

Privée de sa distraction, Nova a commencé à se tortiller dans mes

bras. Puis, d'un coup, elle s'est mise à hurler, à gorge déployée, comme si c'était sa seule passion dans la vie.

Avant que je me fasse assassiner, Nova ne pleurait pas, pas beaucoup, non, pas du tout en fait. Elle faisait plein d'autres bruits, des bruits rassurants : elle babillait, elle tétait, et pétait et faisait claquer ses gencives, qui luisaient de façon surprenante, un secret rose et humide dont on n'aurait pas dû retirer l'emballage. Bien sûr, elle s'agitait, parfois, principalement pendant son sommeil, comme si quelque chose dans son rêve l'agaçait, ses petits traits ramassés au milieu de son visage, tel un tissu froissé dans un poing. Mais elle ne pleurait pas. *Les bébés ça pleure*, me disait tout le monde. Sauf que Nova, non. En tout cas, jusqu'à ce que je disparaisse, et que je réapparaisse six mois plus tard, comme à la suite d'un terrifiant jeu de cache-cache. Maintenant, elle pleurait chaque fois que je la prenais dans mes bras, elle pleurait et rien d'autre.

Silas était derrière moi, sourcils levés, et regardait le bébé vagissant. La honte, à nouveau, comme une décharge électrique : j'avais laissé la porte du placard ouverte derrière moi, le sac de toile vert, là, sur le sol. Si Silas jetait un œil par-dessus mon épaule, il… J'ai donné un léger coup de talon et refermé la porte.

— Donne-la-moi, a dit Silas en s'approchant, bras ouverts. Que tu puisses enfiler une chemise.

— Je pensais y aller comme ça.

— Joyeux anniversaire, Travis ! Donne-la-moi, il a répété en tendant les bras.

Silas était un homme merveilleux, tout le monde était d'accord sur ce point. Il avait une tête bien faite, bien vissée sur les épaules. Mais je ne lui ai pas donné le bébé. Je me suis penchée au-dessus d'elle. Son hurlement s'est fait encore plus frénétique à présent qu'elle se sentait acculée par la personne qu'elle détestait le plus au monde. C'est-à-dire moi. J'ai posé ma joue sur sa tête dont les os avaient fini par se souder, Dieu soit loué, Dieu merci. À la naissance de Nova, j'étais terrifiée à l'idée d'enfoncer par mégarde mon pouce à travers la partie molle de son crâne, comme le petit garçon dans la comptine, avec la prune. J'avais eu peur de marcher accidentellement sur sa cage thoracique et la faire éclater comme un verre en cristal. Je n'avais plus peur de ça, à présent, maintenant que j'avais conscience de toutes les autres manières dont j'étais certaine de la décevoir.

— Tout va bien, je lui ai dit. Tout va bien ma boulette. Doucement. Je dois encore sentir l'hôpital. C'est pour ça qu'elle pleure, j'ai dit à Silas. Les bébés et les chiens sentent des choses qu'on ne peut pas sentir nous, n'est-ce pas ?

— Les chiens et les abeilles, a dit Silas. La peur.

— Les chiens et les abeilles ont peur de quoi ?

— Non, c'est ça qu'ils sentent : la peur.

— Alors les bébés peuvent probablement sentir l'hôpital.

— Ils y sont tous passés, remarque.

Silas prenait toujours soin de ne rien laisser paraître sur son visage, sauf que, de toute façon, je savais déjà ce qu'il pensait : ça faisait trois mois que j'étais rentrée à la maison, l'odeur d'hôpital, si elle avait jamais existé, était partie depuis longtemps.

— Wheeze… a dit Silas, sourcils froncés.

— Tout va bien, j'ai dit avant qu'il puisse ajouter quelque chose. Ce n'est pas grave si elle pleure. Vraiment.

J'ai déposé le bébé dans son transat et elle s'est tue immédiatement.

— Regarde, elle s'est arrêtée de pleurer.

— Et tu es sûre que tu ne veux pas…

— Nous allons à cette soirée.

J'ai enfilé un chemisier et commencé à le boutonner d'un air décidé, pour lui montrer que j'étais résolue.

— Descends le bébé à Preeti. Je te rejoins dans une minute.

Quand j'ai entendu les pas de Silas s'éloigner dans l'escalier, je suis retournée au placard. Le sac était toujours là. Évidemment. J'ai ouvert la fermeture sur quelques centimètres, révélant une première couche de vêtements de sport. Et cachés dessous, mon passeport, ma carte de Sécurité sociale, un bracelet que papa m'avait offert quand j'avais huit ans, et une enveloppe contenant les restes séchés du cordon ombilical de Nova.

Quand j'avais préparé ce sac, quelques mois après la naissance de ma fille, je m'étais dit que ça ne voulait rien dire. Que ça ne signifiait pas que j'allais quitter ma famille. Ce n'était qu'une tentative de composer avec l'innommable, tous ces sentiments qui ne se développaient pas, l'effroi glaçant qui était venu se placer là où l'instinct maternel – cette joie constante et nourricière que l'on m'avait assuré que je ressentirai – était censé se loger.

Faire le sac m'avait apaisée. Plier les vêtements en carrés bien nets, cacher mes trésors dessous, refermer le tout sans bruit. Depuis, j'avais été assassinée et clonée, défaite et refaite. Et maintenant, je voyais le sac pour ce qu'il était : un presque ratage, une quasi-connerie, une terrible, terrible erreur. Ma Nova. Mon Silas. Comment avais-je pu songer à les quitter ? J'ai repoussé le sac au fond du placard et en ai refermé la porte. Je le déballerais le lendemain. Silas n'en saurait jamais rien. Il ne devait pas savoir.

Il m'attendait en bas. J'ai rebroussé chemin pour retourner à la salle de bains, mettre du mascara et du rouge à lèvres. Du fond de teint. Je me suis arrêtée un instant, la brosse pleine de poudre sur mon menton et j'ai regardé fixement mon visage. Je me suis approchée de plus en plus près, jusqu'à ce que le bout de mon nez cogne contre le miroir.

— Je suis là, me suis-je dit à moi-même. Je suis là et je vais à une soirée.

Les inconnus

L'année précédant mon assassinat, des inconnus se sont mis à me reconnaître dans la rue. Le phénomène avait commencé au début de ma grossesse, Nova, n'était encore qu'une courbe secrète dans mon ventre. Les gens dans la rue se sont mis à me regarder, se retournant même sur mon passage. Les contrôleurs de billets me souriaient et me disaient "Re-bonjour". Les serveurs se tapotaient le menton en se demandant "D'où est-ce que je vous connais ?" C'était un vrai mystère pour moi. Est-ce qu'une branche distante de la famille s'était installée dans les parages ? Est-ce que je ressemblais à une actrice nouvellement célèbre ?

Puis, une après-midi, au milieu de mon deuxième trimestre de grossesse, mon patron, Javier, s'était pointé à la maison, monté sur ressort, même sa moustache s'agitait d'un mouvement convulsif.

— Mais qu'est-ce que tu fais là, Javi ? lui avais-je demandé en m'avançant sur le porche.

Il m'avait attrapée par les épaules. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Javi était toujours détendu, tranquille, solaire. Son système de management consistait à lancer des compliments à travers la porte ouverte de son bureau.

Là, sur le porche, Javi était soudain une tout autre personne, yeux écarquillés, mâchoire serrée. Il était allé en ville, m'avait-il dit, et avait vu, du coin de l'œil, un reportage sur l'une des victimes des meurtres. Il l'avait confondue avec moi. Même après avoir mieux regardé et s'être aperçu que le visage de cette femme ne faisait que ressembler au mien, qu'on ne portait pas du tout le même nom, il n'avait pas réussi à se débarrasser du sentiment qu'elle était moi. Il avait eu besoin de vérifier par lui-même. Il avait posé ses mains sur mes tempes puis soupiré, soulagé, comme s'il avait eu peur que ses

mains ne passent à travers mon crâne et ne se rejoignent dans un claquement.

J'avais la réponse à mon mystère. C'était elle, la personne que je rappelais à ces inconnus, une de ces femmes qu'on avait retrouvées ici ou là à travers la ville, recroquevillées au sol, une de ces femmes qui avaient hanté les reportages télé cet été-là, ponctuant sa langueur étouffante, une de ces femmes dont les chaussures étaient posées près du corps, comme si elles attendaient qu'on les rechausse.

Après le départ de Javi, je m'étais placée devant le miroir du couloir, j'avais fait apparaître sa photo sur mon écran et j'avais comparé nos visages, deux ovales pâles. Nous étions toutes les deux des femmes blanches aux longs cheveux noirs, la trentaine environ. Elle était plus jolie que moi, cette femme assassinée, cette Fern. Lumineuse quand j'étais terne, délicate quand j'étais mal dégrossie, symétrique quand j'étais de traviole. Mais, doucement, si je tournais la tête dans un certain angle, que je plissais les yeux juste ce qu'il fallait, je pouvais voir ce que voyaient les inconnus. Nous avions une ressemblance.

J'avais alors versé une pleine bouteille de teinture sur ma tête, une teinte rouge tirant sur le violet. La couleur avait laissé une tache rose à la naissance de mes cheveux, comme une brûlure.

Mais cela n'avait fait aucune différence. Les gens continuaient à m'arrêter. Ils continuaient à loucher dans ma direction et à se tapoter le menton. Ils continuaient à ne pas me remettre. J'avais appris à attendre là, patiemment, pendant qu'ils passaient en revue leurs anciennes camarades de classe ou les présentatrices météo locales. J'avais appris à sourire et à dire : "J'ai un visage assez commun."

2

Et m'y voilà, dans cette soirée, lumières tamisées dans un salon étranger, odeurs de spray dépoussiérant et de bougies saturant l'atmosphère. J'avais espéré de la musique tonitruante, des inconnus et de la danse. Au lieu de cela, j'avais atterri dans ce genre d'affaire où l'on boit du vin en papotant. Un tourbillon permanent d'invités autour de moi. Ils touchaient mon bras, ou pas, selon. Ils s'approchaient par groupe de deux ou trois, comme si j'étais un saladier plein de punch, comme si j'étais un plateau de fromage, comme si j'étais la pile de petites serviettes posées là en éventail. Cela faisait des mois que je n'avais fréquenté personne. L'attention portée sur moi me perturbait, le contact visuel inopiné, les murmures qui prononçaient peut-être mon nom. J'ai même cru entendre quelqu'un fredonner cette comptine que les enfants chantaient pendant leurs jeux de mains :

Edward Early, Edward Early, chassant dans la nuit,
Edward Early, Edward Early, a jeté Fern dans le caddie,
a abandonné Angela dans le parc,
a posé Jasmine sur l'asphalte,
a lancé Lacey sur le tourniquet,
a laissé Louise nu-pieds, a laissé Louise nu-pieds.

J'ai cherché Silas du regard, qui, malgré toute son inquiétude et tout le foin qu'il avait fait plus tôt, avait fini par disparaître. Aucune idée d'où. Non, pas vrai. J'étais à peu près sûre qu'il s'était glissé discrètement dans le jardin avec Travis pour aller fumer. J'ai fui jusqu'à la cuisine où j'ai trouvé un truc carmin à verser dans mon verre.

Quand je me suis retournée, les joyeux fêtards m'avaient

retrouvée. Il y en avait quatre. La petite amie de Travis (que j'appelais secrètement Déjà Pompette). Un couple appuyé l'un contre l'autre comme si, sans ça, ils allaient s'écrouler. Et une femme seule qui n'arrêtait pas de renifler, soit à cause d'un rhume, soit pour montrer sa désapprobation, j'étais incapable de le dire.

Il y avait ceux qui étaient contre la commission de réplication, pour des questions religieuses ou à cause du scandale de l'année dernière. Et puis il y avait ceux qui étaient contre moi spécifiquement, pensant que je ne méritais pas d'être ramenée. Qui j'étais pour mériter ça ? Personne, n'importe qui. Ça aurait dû être leur chanteur préféré, leur grand-mère préférée.

— Lou ! a crié Déjà Pompette, fidèle à son surnom, les joues et le nez rougis par l'alcool. On est tellement heureux que tu sois là !

Je ne savais pas si par "là" elle entendait à la fête ou, eh bien, en vie. Et puis, je n'arrivais pas à me souvenir de son vrai prénom. Aussi, je me suis contentée de lever mon verre et j'ai dit "Joyeux anniversaire à Travis !"

— Non, a dit l'un des côtés du couple appuyé, joyeux anniversaire à *toi* !

— Oh, mais ce n'est pas mon anniversaire.

— Si, en quelque sorte, non ? a répondu l'autre côté du couple.

— On pourrait appeler ça un ranniversaire, a dit le premier.

Il m'a pris la bouteille de vin des mains et l'a levée.

— Joyeux ranniversaire à toi ! il a dit, avant d'avaler une bonne lampée.

— Un toast en l'honneur de Lou ! est intervenue Déjà Pompette lançant un regard menaçant à ses amis.

Elle a tendu la main et touché ma manche.

— D'accord tout le monde ? À Lou ? a-t-elle ajouté.

— À Lou ! a crié le groupe avec plus ou moins d'enthousiasme.

J'ai levé mon verre en réponse. Ils ont tous applaudi.

— Alors, raconte-nous, a dit l'homme tandis que les applaudissements diminuaient.

— Raconter quoi ? j'ai demandé.

— Comment c'était ?

— Comment était quoi ?

— Ben, naître, évidemment.

Déjà Pompette a prononcé le nom de l'homme, mais ne l'a pas

coupé ; et elle n'a pas retiré sa main de mon bras non plus.

— Allez, quoi, il a dit. Je ne me souviens pas de *ma* naissance. Tu te souviens de la tienne, toi ?

— Évidemment pas, a répondu Déjà Pompette, j'étais bébé.

— Eh bien pas *elle* ! a dit l'homme en me désignant. Elle était… comme maintenant.

J'ai regardé par-delà le groupe, cherchant Silas, qui était toujours introuvable. Les fêtards m'observaient avec l'attention obsessionnelle que peuvent avoir les gens ivres, avec une sorte de détermination hésitante. J'ai pensé à fuir. J'aurais pu crier une excuse en partant. *Toilettes !* Ou *Sonnette !* Ou *Fred !* Qui donc était Fred ?

Et puis j'ai changé d'avis. Et puis j'ai pensé : ils veulent savoir comment c'était ? Ils veulent qu'on leur raconte. ? Alors raconte-leur. Et je l'ai fait.

— La première chose dont je me souviens, c'est un tumulte dans mes oreilles, j'ai pensé que c'était de l'eau.

Les fêtards se sont regardés les uns les autres, puis sont revenus à moi.

— De l'eau, a répété faiblement l'un d'eux.

— Mais quant à savoir de quelles eaux il s'agissait, je n'en avais aucune idée. Mon propre sang ? L'évier de la cuisine ? Des vagues dans l'océan de l'être et du non-être ? Il s'avère qu'il ne s'agissait pas du tout d'eau. Il s'avère que ce n'était pas le bruit de l'eau que j'entendais, mais le bruit de ma peau contre ma peau, des paumes de mes mains frottant contre le haut de mes cuisses. Et c'est *là* que j'ai découvert que j'avais des paumes ! Que j'avais des cuisses !

Là, ils se sont mis à rire. J'imagine que c'était un truc marrant, d'avoir un corps. Ou peut-être que c'était drôle que j'aie ce corps, dont la copine de Travis touchait encore le bras, euphorique. Ou déçue, peut-être, que ça ait la même consistance qu'un bras normal.

— Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais convaincue d'être encore sous l'eau. Tout autour de moi était tache ou brouillard, brouillard ou tache. Et j'ai pensé : *Quelqu'un est venu et a transformé le monde en bouillie*. Mais j'ai cligné des yeux et j'ai compris que c'étaient mes larmes. Simplement mes larmes qui faisaient du monde une bonne grosse bouillie. Et à la seconde où j'ai réalisé ce que c'était, elles se sont mises à couler le long de mes joues.

— Tu pleurais ? a demandé quelqu'un.

— Techniquement, oui. Les médecins avaient gavé mes yeux de fluides pour garder les membranes humides. Mais quand j'ai cligné des yeux, la mise au point s'est faite.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Mon mari et mon enfant. *Silas*, lui, était en train de pleurer. Mais Silas pleure pour n'importe quoi, il pleure devant les publicités pour les cartes de crédit et les meubles abandonnés sur le trottoir, il pleure à la simple pensée de sa grand-mère en train de faire de la soupe.

Ils se sont mis à rire en imaginant leur collègue, le stoïque Silas, pleurant à l'idée de sa grand-mère préparant la soupe.

— Tu les as reconnus ? a demandé quelqu'un.

— Bien sûr que je les ai reconnus. J'avais toujours mes souvenirs. Sans ça, je serais quoi ? Pas moi en tout cas ! Juste un corps. Juste une bonne grosse bouillie.

Les fêtards se sont remis à rire, mais cette fois-ci avec un léger malaise. Déjà Pompette a regardé sa main, toujours posée sur mon bras, mais au final, elle l'a laissée là. Peut-être, plus tard ce soir-là, allait-elle frotter le bout de ses doigts entre eux et avoir l'impression qu'elle avait gardé de moi comme un limon, une écaille, alors que ce qu'elle ressentirait ne serait rien d'autre que la sensation d'elle-même contre elle-même.

— Tu te rappelles quoi d'autre ?

— Je me souviens des odeurs. Ça sentait l'hôpital, le désinfectant, l'emballage plastique dans lequel sont livrés les draps, et quelque chose que quelqu'un avait nommé déjeuner. Et l'après-rasage de Silas. Citron et chèvrefeuille.

— Tu as senti l'odeur de ta famille.

— Oui, ma famille.

Les fêtards ont souri plus largement en entendant ça et ont pris simultanément une gorgée de vin. Déjà Pompette a enfin retiré sa main de mon bras pour s'étreindre elle-même. Cette histoire les réconfortait. Nous sortons de l'oubli et allons vers l'oubli, tralalalala. Ils voulaient croire la même chose que tout le monde, qu'une fois toutes les larmes versées et le cercueil en terre, une fois qu'ils rouvriraient les yeux à ce qu'il pouvait bien y avoir après, leur famille serait la première chose qu'ils verraient.

Je ne leur ai pas raconté le reste de l'histoire. Ce n'était pas une

conversation adéquate pour une soirée. Je n'ai rien dit du cathéter qu'on a retiré d'entre mes jambes d'un coup sec ; le grain de beauté sur le menton de la médecin, une verrue visible sous le maquillage comme un soleil sous éclipse ; la voix de Silas disant "Est-ce qu'elle peut… ?" et comprendre vaguement qu'*elle*, c'était moi. *Est-ce qu'elle peut quoi ?*

Je ne leur ai pas parlé de la douleur, qui n'était pas acérée, à pointe de verre, comme on pourrait le penser, mais une démangeaison informe qui ne peut être pansée, telle une langue brûlée, un trou dans la bouche là où la langue prend racine.

Je ne leur ai pas dit l'humiliation de me réveiller pour découvrir une équipe de médecins en train de me regarder et de discuter, avec force détails et grand détachement, de la forme précise de ma vulve.

Et je ne leur ai pas mentionné ce moment auquel je ne voulais plus penser, cette fois où Gert était venue dans ma chambre d'hôpital accompagnée d'un type de la commission de réplication, qui passait son temps à réajuster les manches de sa veste de costume comme s'il voulait que personne ne puisse apercevoir ses poignets.

Ils s'étaient assis sur des chaises, à côté de mon lit et Gert m'avait expliqué que j'étais et je n'étais pas, à la fois, la femme que je pensais être. Cette femme était morte avait-elle expliqué. Avait été tuée, avait fini par oser dire le gars de la commission de réplication. Assassinée, ça personne ne l'avait dit. Et moi, j'avais été cultivée à partir d'un échantillon de ses cellules. J'étais, en vérité, une copie de cette femme, la première Louise, l'originale. Mais il ne fallait absolument pas que je me voie de cette façon-là, avaient-ils corrigé rapidement, telle une copie. Pendant qu'ils disaient ça, leurs yeux allaient et venaient sur mon visage, comme le bras lumineux d'une photocopieuse.

Voilà, c'était ça, ma naissance. Les fêtards m'ont aussi posé des questions sur ma mort. En réalité, juste l'une d'entre eux, la femme qui reniflait, qui était restée dans les parages après que tous les autres s'étaient dispersés. Elle avait passé tout le temps où j'avais parlé de ma naissance à refuser le plateau de crudités et à examiner son reflet dans le miroir, juste derrière ma tête.

— Ma mort ? j'ai répété. Oh non, ça, je ne m'en souviens pas.

J'ai tapoté ma tempe, faisant le même geste que Gert quand elle m'avait expliqué. À l'hôpital, Gert avait du rouge à lèvres sur les

dents. Enfin, une dent, juste une. Ça m'avait soulagée, j'étais soulagée qu'elle ne soit pas parfaite.

— La mémoire à court terme ne survit pas au processus, m'avait expliqué Gert, comme je l'expliquais à la femme. Et puis, vous savez, le trauma.

— Oh oui, je *connais*, a dit la femme en posant une main sur sa poitrine. C'est-à-dire, je ne connais pas *moi-même*. Mais j'ai lu des choses là-dessus : le trauma. Ça a l'air terrible.

— Eh bien, oui.

— Donc tu es en train de me dire que tu ne te rappelles rien ? Pas une seule chose ?

— Pas la moindre.

— C'est vraiment dommage.

Une vague de chaleur s'est emparée de mon visage. À cause du vin. Pas à cause du vin.

— C'est vraiment dommage que je ne me rappelle pas mon propre assassinat ? j'ai dit.

Elle semblait ne pas avoir entendu que ma voix avait changé.

— Je veux dire, tu n'es pas curieuse ? Moi je serais curieuse.

— Curieuse ? Non. On m'a raconté ce qui s'est passé.

— Vraiment ?

Elle s'est penchée vers moi, avide, le vin dans son verre tourbillonnant jusqu'au bord doré, bavant à l'idée d'en savoir plus.

J'essaie d'être bonne et gentille. Gentille et bonne. Mais parfois, quelque chose me dépasse.

— Il a dit aux enquêteurs qu'il avait repéré mon itinéraire de jogging. Il a dit qu'il m'avait suivie pendant des jours, qu'il avait pris des notes sur moi dans un petit carnet réservé à cet effet.

— C'est effrayant ! a dit la femme.

— Il a dit qu'il attendait dans les arbres, qu'il avait mémorisé le bruit que faisaient mes baskets, qu'une fois que j'étais passée devant lui, il s'était engagé sur le chemin, derrière moi, qu'il avait attrapé ma queue de cheval et l'avait enroulée autour de sa main.

— C'est affreux !

— Il leur a dit que c'était tout bonnement parfait – parfait pour lui, je veux dire – parce que le mouvement m'a tirée en arrière d'un coup et a exposé ma gorge pour qu'il puisse la trancher.

— C'est terrible !

— Il leur a dit que ça avait été rapide.

— Et indolore, elle a murmuré.

— Indolore, j'ai dit en la regardant. Pourquoi ce serait indolore ?

— Non, je…

— Avoir la gorge tranchée est forcément douloureux. Il a dû découper mon épiderme, mes tissus, ma trachée. Et je me suis retrouvée à respirer mon propre sang. Est-ce que tu imagines ce que ça fait d'essayer de respirer son propre sang ?

Elle a posé une main sur sa gorge.

— Et puis, tu connais la suite, j'ai poursuivi. Tu as lu les articles de presse, vu les reportages télé. Donc tu sais qu'il m'a laissée pour morte. Mais je ne l'étais pas. Pas encore. Je ne sais pas comment, j'ai couru, ou plus probablement rampé, à travers les arbres. Ils m'ont retrouvée trois jours plus tard dans un fossé. J'ai essayé d'atteindre la route, selon eux, pour arrêter une voiture. Mais je n'y suis pas arrivée. Au lieu de ça, je suis morte. Mais… je ne me rappelle rien de tout ça. Comme tu dis : c'est vraiment dommage.

Le visage de la femme a blêmi. Je l'avais vidée de son sang. Au début, ça m'a fait du bien de l'avoir choquée, puis je me suis sentie très mal, et puis je n'ai plus rien senti. J'ai quitté la cuisine en passant devant elle. J'ai eu l'impression de me regarder moi-même par-dessus mon épaule, observer l'arrière noir de ma tête, traverser la fête d'un trait, passer le hall, jusqu'à la chambre de Travis, la pièce où j'étais sûre de ne trouver personne.

J'ai scruté le tas de manteaux des invités, sur le lit. Pas une main ne dépassait des manches, aucune tête des cols, pas de poitrine qui gonfle et dégonfle. Des corps sans corps. Je me suis allongée sur le lit et me suis enfouie sous le tas. J'ai tiré les cosses de laine, de coton, de nylon sur mon visage, jusqu'à être recouverte d'une foule entière de tissus vides, vides de bras, de dos, d'épaules.

Je suis restée comme ça pendant une minute. Quelques minutes. Après un moment, j'ai entendu les fêtards dans la pièce à côté qui chantaient une version éraillée de "Joyeux anniversaire". Quelqu'un avait dû sortir le gâteau. J'ai même senti une légère odeur de cire quand les bougies ont été soufflées. Cet homme, celui qui m'avait interrogée sur mon anniversaire, avait peut-être raison après tout. J'avais deux anniversaires maintenant. Le premier, et l'autre. Mais je n'ai pas chanté. Non, je n'avais pas vraiment envie de chanter.

La porte s'est ouverte et quelqu'un est entré dans la pièce.

— Lou ? a dit Silas.

Une pause. J'ai attendu qu'il voie mes pieds.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Pas grand-chose. Je fais le manteau.

Le matelas s'est enfoncé. Puis les manches et les épaules sur mon visage ont été retirées une à une et Silas est apparu au-dessus de moi. Il m'a dévisagée, front plissé, lèvres serrées. Il n'a rien dit sur les manteaux, n'a pas dit non plus que nous aurions dû rester à la maison, n'a pas dit qu'il m'avait prévenue. C'est un homme bon, tout le monde s'accorde sur ce point. Je suis d'accord sur ce point.

Il a tendu la main et m'a touché la joue.

— Ça va ?

— Moi ? Je vais parfaitement bien. Je suis doublée de soie, boutonnée de cuivre. Je suis veston croisé. J'ai un paquet de chewing-gums dans ma poche. Je suis parée pour l'hiver.

Il a fait une drôle de tête.

— Trop tôt pour une soirée ?

— Peut-être un peu, j'ai admis.

— Désolé de t'avoir abandonnée. Je pensais que ça allait.

— Ça allait, j'ai dit. Puis après, ça n'allait plus.

— Et puis tu t'es transformée en manteau.

— Aux boutons de cuivre.

— Qu'est-ce que tu aurais fait si quelqu'un était venu chercher son manteau ?

— Je ne sais pas. Je serais rentrée avec, peut-être.

Silas a secoué la tête, mais il souriait presque.

— Peut-être, j'ai dit lentement, que je vais rentrer avec toi.

Voilà. Le sourire.

— Peut-être ? il a dit.

— Pas peut-être. Avec toi.

Il m'a tendu la main. Quand je me suis levée, les manteaux se sont éparpillés sur le sol.

— Rentrons à la maison, il a dit.

Anniversaire

Le premier anniversaire dont je me souviens c'était soit le troisième, soit le quatrième, en tout cas, un de ces anniversaires précoces et flous. Quelqu'un – papa, à coup sûr – avait décidé que j'aimais les cygnes et m'avait acheté un gâteau en forme de cygne. Nous vivions dans une ville nouvelle à l'époque, mes pères et moi, et un couple de cygnes barbotait dans l'étang devant la maison de quartier.

La vérité, c'est que je n'aimais pas ces animaux, pas même un peu, ils m'effrayaient. Ils inclinaient leurs cous, crachaient comme des chats et infestaient le petit étang de panaches de merde verte. Une fois, je m'étais approchée trop près et l'un d'entre eux m'avait pourchassée. Après ça, je les montrais du doigt et me mettais à pleurer chaque fois que je les voyais. C'est sans doute de là qu'était venue l'idée du gâteau, on avait confondu la peur et la joie.

Même s'il avait la forme de mon pire cauchemar, le gâteau était une vraie merveille de confiserie, avec des boucles de chocolat blanc et des copeaux de noix de coco en guise de plumes. J'avais rarement l'occasion de manger du sucré à cause de mon autre père, Opa, qui était infirmier, et qui pensait qu'on conditionnait les enfants à associer le sucre et l'affection. Opa avait la mâchoire carrée, des lunettes carrées, des épaules carrées et un talent tout particulier pour éviter les bêtises, comme si elles glissaient sur lui. C'était sans aucun doute papa, qui avait une gueule sucrée et aucun sens pratique, qui avait commandé le gâteau. Opa avait probablement raison, pour le sucre et tout le reste. Mais après que papa nous a quittés, j'ai regretté chaque dessert qu'il n'avait pas eu l'occasion de manger.

Nous avons mangé le gâteau d'anniversaire en forme de cygne, cependant. Et papa en avait pris une grosse part. Je la vois encore, posée devant lui, une part blanche et moutonnante. Et son sourire.

Moi ? Pas de chance. J'avais attrapé le rhume que les enfants du quartier se repassaient et tout l'avant de ma tête était rempli de mucus. C'était comme si je portais un masque chaud et irritant, une deuxième couche de peau sous mon visage. À ce moment-là, le rhume avait pris des proportions tragiques. Quelles étaient les probabilités, m'étais-je lamentée, de tomber malade justement ce jour-là. *Mon* jour à moi. Pire encore, à cause du rhume, je ne pouvais pas goûter le gâteau. Quelqu'un avait retiré une bougie pour que je puisse la lécher, je m'en souviens. Le grain du sucre et le tourbillon de cire juste dessus, les deux, devenant une seule et même chose sur ma langue.

3

— J'ai dû rompre avec lui, a dit Angela.

Lui, c'était le petit ami d'Angela. Ce n'était pas un scoop. Angela avait rompu avec le type en question depuis plusieurs semaines, mais elle ressassait sa décision encore et encore, et arrivait chaque fois à la même conclusion, comme un randonneur perdu dans les bois, tournant en rond pour revenir toujours à la même souche d'arbre. Le problème du petit ami, c'était qu'il refusait de la perdre de vue un seul instant. Une réaction assez commune, nous a dit Gert, vu la situation. Angela a grimacé.

— Mais il ne me laisse même pas fermer la porte des toilettes.

Le groupe des survivantes du tueur en série se réunissait les mardis après-midi. La commission de réplication avait loué cette salle à un cabinet médical familial qui battait de l'aile. La pièce était comme la poitrine d'une vieille tante, duveteuse, pastel, coquette. Les fauteuils étaient cloutés de satin rose. Des paysages larmoyants grêlaient les murs, des images d'un monde comme un croûton qui aurait trempé trop longtemps dans la soupe. Près du plafond, les bouches d'aération bourdonnaient sans discontinuer. J'avais tout le temps l'impression qu'une des autres fredonnait dans sa barbe. Nous étions cinq dans le groupe des survivantes : Angela, Jasmine, Lacey, Fern et moi. Le nom du groupe était mensonger. Aucune d'entre nous n'avait survécu.

— Il me suit toujours, a poursuivi Angela. Il est dehors, sur le parking en ce moment même. Dans sa voiture. Et j'ai pris le bus pour venir. Il a suivi le bus tout du long, en s'arrêtant à chaque station.

Elle a posé sa main sur son cou, comme pour le protéger.

Angela avait un long cou et un petit menton qu'elle pointait toujours en l'air comme si elle était constamment en train d'essayer de regarder sur une étagère trop haute. Cela lui donnait l'air d'une oie,

ou d'un cygne si on veut être gentil.

Angela avait été la première d'entre nous. Elle avait été trouvée sur un banc, dans un parc, par un joggeur matinal ou un promeneur de chien, la gorge tranchée, ses sandales alignées à côté de ses pieds nus. Avez-vous jamais remarqué que ce sont toujours ces gens-là qui découvrent les corps, ces gens dont la vie est si rangée qu'ils peuvent se lever assez tôt pour découvrir un autre être humain traînant par terre ?

— J'ai juste décidé de le laisser faire, a dit Angela en parlant du petit ami. C'est juste plus simple comme ça. Parfois c'est même… rassurant ? Comme les fois où j'ai l'impression que quelqu'un est en train de me suivre, et je jette un œil par-dessus mon épaule. Et ouf, c'est juste lui.

— Mais est-ce que ce n'est pas de sa faute si tu as cette impression ? a demandé l'une des femmes.

Je n'ai pas vu qui parce que j'étais distraite par l'usage qu'Angela faisait du mot "juste" comme un petit coup de ciseau à la surface de toutes ses phrases. *Juste, juste, juste*. Angela avait enroulé sa main autour de son cou, à l'exact endroit où sa gorge avait été tranchée. J'ai eu l'image du sang qui coulait entre ses doigts.

— C'est ce que je dis, a répondu Angela. Quand je le vois, je me sens soulagée.

— Pas *cette* impression. L'impression que quelqu'un te suit. Tu l'as peut-être parce que lui te suit, non ?

C'était Lacey qui parlait. Lacey qui portait le rouge à lèvres le plus sombre possible, le reste de son visage s'évanouissant dans l'arrière-plan brumeux de sa bouche couleur belladone. Lacey était la contestataire du groupe ; elle aimait contredire ce que chacune d'entre nous disait, quoi que nous disions. Mais je n'arrivais pas à être trop sévère avec elle. Lacey était la plus jeune d'entre nous, tout juste vingt ans ; elle vivait encore avec sa mère. Lacey avait été découverte sur le tourniquet d'une cour d'école élémentaire, une jambe pendant sur le côté, l'orteil touchant terre, un cercle parfait dessiné sur le sable. Ça signifiait qu'après l'avoir posée sur le tourniquet, il l'avait fait tourner.

— Je n'en suis pas sûre, dit Angela. Je pourrais bien avoir cette impression de toute façon ? *Vous*, vous n'avez jamais l'impression que quelqu'un vous suit ?

Nous avons toutes acquiescé avec un murmure. Oui. Toutes.

J'ai lancé un regard à Jasmine qui était assise à côté de moi. Jazz était la plus vieille d'entre nous, de presque dix ans, grosse trentaine, petite quarantaine, ses cheveux déjà nervurés de blanc à cause de l'âge, d'une teinture ou du trauma. Jazz avait été trouvée à un croisement, couchée sur le dos au milieu de la route. Elle avait eu de la chance qu'on ne lui roule pas dessus. Non, en fait, non. Chanceuse ? Qui d'entre nous l'avait été ?

— Tu vois ? s'est exclamée Angela. Nous avons toute l'impression d'être suivies la plupart du temps !

— Je continue à penser que ça a plus de chance d'arriver quand quelqu'un te suit vraiment, a dit Lacey.

— Vous pensez que je devrais lui demander d'arrêter ? Il n'arrêtera pas.

Angela nous a regardées l'une après l'autre, comme si elle faisait un décompte des voix. Quand elle est arrivée jusqu'à moi, elle a fait halte et sa bouche s'est ouverte. J'ai baissé les yeux mais il était trop tard. Elle avait vu ce que je regardais, sa main sur son cou. Elle a rougi et reposé sa main sur sa cuisse, où elle a tressailli. Merde. J'ai décidé d'articuler une excuse silencieuse si elle me regardait à nouveau, ce qu'elle n'était pas en train de faire.

— Et toi, Lou ? a demandé Gert exactement à ce moment-là.

Gert n'était pas l'une d'entre nous, pas une victime d'assassinat, pas un clone. Gert était une professionnelle, spécialement formée. Elle venait de la commission de réplication, avait quitté Washington pour le Michigan afin de diriger notre groupe de soutien, pour pallier les problèmes dus aux conséquences de ce que nous avions vécu. Peu de temps après notre clonage, le reste de la commission, les scientifiques et les hommes en costume, était passé à autre chose, mais Gert était toujours là. Gert était tenace. Gert était solide. Elle était coiffée d'une tresse serrée en torsade qui partait du milieu de sa tête comme la crête d'un lézard. Elle portait des chemises en jean, des pantalons en toile et des chaussures de chantier, comme si notre thérapie était la même chose que repeindre une maison ou resserrer le joint d'une canalisation. Ce qui n'était d'ailleurs pas très éloigné de l'approche thérapeutique de Gert. *Qu'est-ce que tu vas faire de ça ?* aimait répondre Gert à nos aveux et nos révélations. *Comment peut-on utiliser ça ?* Comme si nos vies pouvaient être réparées par un tournevis.

Gert attendait toujours ma réponse. Je n'allais certainement pas

dire ce que je pensais réellement, c'est-à-dire qu'Angela devrait se débarrasser du type, devrait rompre une bonne fois pour toutes, devrait lui dire d'aller se faire foutre. J'ai pensé au sac de toile verte au fond de mon placard, puis j'ai fermé la porte de cette pensée.

À la place, j'ai dit :

— Je pense qu'Angela fait ce qu'elle veut avec son petit ami.

— Ex, m'a-t-elle corrigé.

— Si elle veut le laisser la suivre, qu'elle le laisse la suivre.

— Alors il faudrait qu'on fasse toutes ce qu'on veut ? a dit Lacey. Ce n'est pas très réaliste !

— Je ne le laisse pas faire, il le fait, juste, a commenté Angela à voix basse.

— Je ne t'interrogeais pas sur la situation d'Angela, m'a dit Gert. Je t'interrogeais sur ta situation à toi ? Est-ce que tu veux bien nous parler de ta semaine ?

— Ma semaine ? j'ai bredouillé, un peu perdue. Je suis allée à une fête.

— Et c'était comment ? La fête ?

J'ai repensé à cette femme qui m'avait questionné sur ma mort, son visage blême quand je suis passé devant elle, le poids des manteaux que je tirais sur moi, un, puis un autre, puis un autre, puis un autre, comme des pelletées de terre.

— Bruyant. Bondé. Je suis rentrée tôt.

— Fascinant, a murmuré Lacey.

Gert lui a lancé un regard.

— C'est un bon début, elle m'a dit. Tu es partie quand il fallait. Tu avais conscience de ce qui est bon pour toi…

Elle a continué sur l'importance de se parler à soi-même de façon positive, et de savoir prendre soin de soi. Je ne veux pas avoir l'air désinvolte, mais j'avais entendu tout ça déjà, et rien n'avait vraiment fonctionné sur moi. Me dire à moi-même que j'allais bien m'apparaissait plutôt comme la preuve que ce n'était pas le cas.

— Et toi, Fern ? a demandé Gert, en se tournant vers celle d'entre nous qui n'avait pas encore parlé. Tu aimerais partager quelque chose avec nous ?

Fern a coincé ses cheveux derrière ses oreilles d'un geste efficace et j'ai eu cette vague impression qui me venait parfois qu'elle et moi nous nous ressemblions. Pas comme des sœurs, ou même des cousines,

mais comme si un artiste inexpérimenté avait dessiné le visage de la même femme à de nombreuses reprises.

— Pas aujourd'hui, a dit Fern.

C'était ce que Fern répondait chaque fois, avec mélancolie, comme si ce qu'elle voulait dire réellement était *Un jour. Un jour prochain.* Elle était si jolie qu'elle était sans doute souvent amenée à faire des promesses qu'elle n'avait aucune intention de tenir.

— Pas aujourd'hui, a répété Fern comme si c'était le refrain d'une chanson.

Fern était la deuxième victime, trois rangs avant moi qui était la dernière. Fern avait été trouvée au bout du parking du centre commercial de Lansing, dans un caddie, les genoux contre le menton. L'endroit le plus plouc qui soit, aimait-elle à se plaindre. Elle ne faisait même pas ses courses au centre commercial.

*

Un homme attendait devant la clinique, au volant d'une voiture dorée garée de sorte à faire face aux portes d'entrée. Il s'est redressé en me voyant sortir puis s'est de nouveau vautré sur son siège quand le soleil est venu toucher mon visage. L'ancien petit ami d'Angela, sans doute. Je l'avais imaginé chétif et grognon comme les collègues de travail de Silas. En fait, il était doux et rond, avec un nez proéminent et des yeux rapprochés qui lui donnaient une expression de légère surprise permanente. Il était un peu au canard ce qu'Angela était à l'oie.

Et c'est au moment où mes pensées convoquaient Angela qu'elle a émergé de la clinique et m'a effleurée. Non, pas effleurée, parce que son corps n'a pas touché le mien, il n'a fait que déplacer l'air autour. Elle a trottiné jusqu'à l'arrêt de bus, sur le trottoir d'en face, sans même jeter un œil à la voiture dorée, alors que le chauffeur, lui, la regardait avec fascination.

Je me suis demandé s'il fallait que je dise à Angela que son ex-petit ami était là, mais évidemment, elle le savait déjà ; elle l'avait dit pendant le groupe de parole. Pourtant, j'ai ressenti une légère décharge et j'ai crié son nom malgré moi. Angela s'est retournée, mais je n'arrivais pas à saisir son expression. Ses yeux, dans le soleil, étaient noirs, comme s'ils avaient été picorés.

— Je suis désolée, j'ai dit.

Ce que je voulais dire c'était que j'étais désolée de l'avoir mise mal

à l'aise en regardant son cou, mais ce qui est sorti de ma bouche n'était qu'une petite partie de la phrase, la pire partie, "… pour ton cou".

Je suis désolée pour ton cou.

Horrible.

Angela m'a regardée un instant, puis elle s'est retournée et s'est installée sous l'arrêt de bus, raide et immobile, comme une sprinteuse dans ses starting-blocks. L'ex-petit ami est alors allé se garer juste derrière, laissant son moteur tourner. Pendant tout ce temps, Angela n'a pas daigné lui lancer un regard. Pendant tout ce temps, lui, que je voyais du coin de l'œil, n'a pas dévié son regard d'Angela, même quand j'avais crié son nom.

— Hé, a dit Fern, tout près de moi.

Elle avait une ligne de cicatrices d'acné le long de la mâchoire, visible seulement en plein soleil. Je ne sais pas comment, mais même ça c'était joli sur elle, comme les bordures décorées d'un papier à lettres haut de gamme.

— Tu as envie d'aller quelque part ?

J'ai été surprise, puis flattée.

— Tu veux dire, manger ? j'ai dit.

— Oui, voilà, manger.

— Une minute, j'ai dit. Je veux dire oui, oui, j'ai envie. Mais si tu pouvais attendre une minute ? Angela allait…

— Angela allait quoi ?

— Désolée, juste une minute.

Mais Angela était partie. J'ai scruté le parking d'un bout à l'autre ; Angela n'était plus là. Je n'ai pas vu où elle était allée, mais je pouvais m'en faire une image mentale, la croisée des chemins des possibles. D'un côté, le bus qui arrive, ses portes qui se replient, Angela qui monte pour s'enfermer dans le gros véhicule vrombissant. De l'autre, Angela se fige en sentant que quelqu'un la suit, des yeux accrochés à l'arrière de sa tête, sur sa nuque. Cette sensation grandit, jusqu'à lui devenir insupportable. Jusqu'à ce qu'elle se retourne et qu'elle le voie là. Il est toujours là. Jusqu'à ce que, avec un soupir, elle fasse quelques pas, vers l'endroit où il l'attend, soulève la poignée brillante de la portière et monte dans la voiture.

Scènes de crime

Un : Angela sur le banc du parc, tête rejetée en arrière, gorge tranchée, une paire de sandales en cuir tressé au sol, juste devant ses orteils, comme si elle les avait retirées un instant pour reposer ses pieds.

Deux : Fern dans le caddie, à l'extérieur d'un centre commercial, les genoux contre la poitrine, front sur les genoux, éclaboussures de sang séché, chaussures de sport vintage coincées dans la partie dépliable du caddie, là où l'on est censé ranger son enfant ou son sac.

Trois : Jasmine sous le feu rouge, regardant le ciel, jambes serrées et bras en croix, chaussures posées à côté de ses mains, comme si elle les avait enlevées pour marcher pieds nus dans les rues de la ville.

Quatre : Lacey sur le tourniquet, roulée en boule sur le côté, les bottes au centre de l'équipement de jeu, les jambes dépassant du bord, orteils traînant, comme si elle voulait sentir le sable, sentir le tournoiement.

Cinq : Louise, aux abords du parc, dans un fossé sur le bord de la route, baskets à des kilomètres au milieu des arbres, sur le sentier, comme si elle les avait enlevées et avait essayé de s'enfuir.

4

— Je ne peux pas parler là-bas, m'a dit Fern. Pas devant toutes ces *femmes*.

Mais, apparemment, elle pouvait parler ici, devant moi. Ici, c'est-à-dire le Bar None, à quelques pâtés de maisons de l'université où Fern faisait des études de je ne sais plus quoi, histoire ou art. Histoire de l'art peut-être ? Ou art de l'histoire ?

— Et puis, il y a Gert, elle a poursuivi.

— C'est-à-dire ?

— C'est comme si elle attendait de nous qu'on soit reconnaissantes. Comme si c'était *elle* qui nous avait ramenées à la vie.

Le Bar None était ce genre d'entrepôt industriel rempli de corps se tortillant la nuit, qui s'en débarrasse au petit matin. En ce mardi après-midi, il n'y avait qu'une poignée de clients, des miettes éparpillées. La veille, il devait être plein à ras bord, pour une soirée spéciale fluo, parce qu'après nous avoir servi le serveur a ramassé sa serpillière et s'est remis à frotter les taches luminescentes sur le sol de béton.

Fern a fait tourner son verre et l'a reniflé. Elle a tenté une gorgée et s'est empressée de la recracher dans son verre.

J'ai ri.

— Pas ce que tu imaginais ?

— Je ne m'attendais à rien, a dit Fern. Je n'ai jamais bu… Je n'avais jamais bu… Je n'eusse…

— Je pense que la bonne conjugaison est je n'eussâmes jamais bu.

Fern a souri.

— Je n'eussâmes jamais bu de scotch jusqu'à aujourd'hui. On dirait une liqueur faite à partir de…

Elle a fait glisser sa langue le long de son palais.

— … de chaussures.

— Tu veux échanger ? J'ai proposé en poussant mon gin vers elle. Mon mari boit du scotch. J'ai appris à supporter.

— Ton mari. Mon Dieu j'avais oublié que tu avais ça.

— Ouaip.

— Et un bébé, aussi, non ?

— Elle est à la crèche, j'ai répondu précipitamment.

Fern m'a lancé un regard par-dessus son verre.

— Oui, j'imagine bien que tu ne l'as pas laissée sur le bord de la route.

— Oui, je sais. C'est juste que…

C'était juste que je n'avais pas pensé à Nova depuis au moins une heure, plusieurs heures, depuis mon départ ce matin. Ça n'était pas normal.

— C'est juste que je vais devoir aller la chercher tout à l'heure.

Encore un mensonge, Silas allait la récupérer en rentrant du travail.

Lorsque Nova est née, mes seins trempaient ma chemise à sa simple évocation, une douleur, pure, gênante. J'ai jeté un œil à ma poitrine. Sèche, évidemment. Ces seins-là n'avaient jamais été mouillés, ne l'avaient jamais nourrie. Après mon assassinat, Silas était passé au lait maternisé. Il avait opté pour cette marque qui proposait le lait dans des petites poches, et sur chacune était noté ce qu'il était censé apporter à l'enfant – courage, amabilité, sincérité – comme autant de dons offerts par les fées.

— Donc, a conclu Fern, tu es une vraie adulte.

Une vraie de vraie. Et comment cela est-il arrivé ? Il y a quelques années encore j'étais comme Fern : célibataire, sans enfant, sans personne pour faire entrave, mes journées n'étant alors que l'expression de ma volonté et de mes caprices. En d'autres termes, pas de mamelon trempé, mais aussi, du coup, pas de mamelon trempé. Était-ce ça que je recherchais quand j'ai fait mon sac ?

— Alors ? On échange ? J'ai demandé en pointant nos verres.

— Merci, mais je bois le calice jusqu'à la lie.

Fern a levé son verre en guise de toast et a pris une autre gorgée à contrecœur.

— De toutes les façons, je ne peux pas boire de gin.

— À cause de la gueule de bois ?

— Non. Enfin, pas au sens où tu l'entends. C'est simplement que le gin était *sa* boisson. Elle en commandait systématiquement, alors pas moi. Et elle portait des toasts avec. À chaque tournée, un toast dans une langue différente – *santé, salud, kanpai, prost* –, comme si elle était allée dans tous ces pays, qu'elle connaissait ces mots, comme si elle ne les avait pas cherchés l'instant d'avant sur son téléphone. Tu ne trouves pas que c'est franchement détestable ?

— J'imagine.

— Parce qu'elle n'était allée à aucun de ces endroits, elle n'était jamais allée *nulle part*.

Fern a pris une nouvelle gorgée de son scotch ; cette fois, elle n'a pas grimacé.

— C'est ton ex-copine ? j'ai demandé.

— Oh ! Lou !

Fern a éclaté de rire avec une telle force que son souffle a soulevé les poils à la racine de mes tempes.

— Oh, j'adore ce que tu viens de dire !

— Pas ton ex ?

— Je parlais de moi, idiote. *Elle*, c'est moi. La moi d'avant.

— Tu parles de toi à la troisième personne ?

— Pas de moi. *D'elle*.

— Mais. Tu es celle qui commandait ces gins, non ? Celle qui portait ces toasts ?

Fern a fait courir son doigt sur le rebord de son verre.

— Mon autre moi a fait tout ça.

Elle s'est alors mise à expliquer la manière dont, comme moi, elle s'était réveillée à l'hôpital sans aucun souvenir de la façon dont elle était arrivée là. Ses parents et son frère, débarqués d'Arizona, avaient chacun pris un bord du lit, tandis que Gert et un membre de la commission de réplication lui expliquaient ce qui lui était arrivé : traquée, assassinée et clonée. Et, comme moi, on lui avait assuré qu'elle était la même femme qu'auparavant, qu'elle ne devrait pas se voir autrement. Sauf que, elle avait beau être supposément la même personne, sa famille avait voulu qu'elle abandonne ses études et retourne vivre en Arizona.

— Mais je n'ai pas abandonné la fac. Et je ne suis pas retournée dans ce putain d'Arizona, a dit Fern. Ce n'est pas comme s'ils pouvaient me forcer. Ce n'est pas ma vraie famille.

— Pas ta… ?

Je me suis arrêtée devant le regard de Fern.

— Non, ils ne le sont pas.

— Je veux dire, *tu es sûre* ?

— Ce n'est pas comme ça que je vois les choses.

— Alors qui sont tes parents ?

Je ne savais pas pourquoi j'insistais tant sur le sujet, je savais seulement que quelque chose me gênait.

— Les médecins ? La commission de réplication ? Gert ? j'ai tenté.

— Non, pas *eux* non plus.

Fern a haussé les épaules.

— Peut-être que je n'ai pas de parents. Peut-être que je me suis faite toute seule. Je chante mon propre hymne.

Ses épaules se sont alors redressées.

— Dis-moi, as-tu jamais chanté ton propre hymne, Lou ?

— Je ne sais pas trop quoi répondre à ça.

Elle a souri.

— Exactement.

La première chose que Fern avait faite, une fois sortie de l'hôpital, avait été de retourner à son appartement, dont ses non-parents avaient continué à payer consciencieusement le loyer. Elle avait alors vidé son placard de toutes ses robes à fleurs vintage et de ses pulls brodés, accumulés au fil des ans par *elle*, la Fern d'avant. Le Fern d'ici, celle de maintenant, avait tout réuni dans des sacs poubelles qu'elle avait déposés sur le trottoir. Elle n'avait même pas tourné la tête en entendant le camion des éboueurs le lendemain matin. Non, elle était déjà en chemin vers le magasin du coin où elle avait acheté sept exemplaires du même ensemble jean – sweat-shirt foncé, la tenue qu'elle portait à présent, qu'elle portait tout le temps. Je l'avais déjà remarqué.

Quoi d'autre ? Fern avait déplacé son lit, qui était contre le mur, et l'avait mis en plein milieu de son appartement. Elle avait installé ses oreillers à l'endroit où étaient ses jambes auparavant, ses pieds se retrouvant alors contre la tête de lit. Elle s'était débarrassée de ses romans policiers empilés dans un coin de sa chambre et s'était inscrite à une ligue de football virtuel. Elle était devenue végane. Au lieu de prendre des douches chaudes, elle s'était mise à prendre des bains tiédasses. "Comme du bortsch", elle m'a dit avec un clin d'œil. Elle

s'était même mise à glisser une pièce dans l'une de ses chaussures, une astuce, avait-elle lu, utilisée par un acteur célèbre afin de changer de démarche pour un rôle.

Rien que cette semaine, elle avait adopté un chat et l'avait nourri au thon en conserve jusqu'à ce qu'il l'adore, sans se soucier du fait qu'elle était allergique aux chats et qu'elle ne possédait plus que des vêtements sombres, les sept ensembles étant à présent recouverts de confettis de fourrure jaune. Elle a montré d'un geste son torse couvert de poils de chat pour le prouver.

— De toute sa vie, Spoon n'a connu que moi, m'a-t-elle dit.

— Spoon, c'est le chat ?

— Je lui ai donné le nom de la première chose que j'ai vue, une cuiller. *Elle*, elle y aurait beaucoup réfléchi, *elle* l'aurait appelé quelque chose comme Francesca ou Adélaïde ou Drusilla.

— Ton autre toi aurait appelé un chat mâle, Adélaïde ?

— Probablement, oui. Elle n'était pas très intelligente. Oh, et j'ai couché avec la propriétaire de Spoon. La précédente, je veux dire. Quand elle est venue le déposer. Elle ne voulait pas l'abandonner, mais son immeuble n'autorise pas les animaux de compagnie et le propriétaire l'a entendu miauler à travers la porte. Elle avait l'air bouleversé. Elle pleurait. Avec de la morve et tout. Elle était mignonne, même avec de la morve. Et c'était le moins que je puisse faire.

La Fern d'avant n'avait passé le seuil de la virginité que d'un pas. Le pas en question s'était matérialisé sous la forme d'un petit ami à l'université, un étudiant en communication du nom de Wendell.

— Étudiant en communication *parce qu'il* s'appelait Wendell, a dit Fern. C'est ma théorie en tout cas. Lorsque nous couchions ensemble, il me demandait, je cite, "Puis-je entrer en toi ?"

— Beurk. Non, il n'a pas fait ça.

— Puis-je entrer en toi ? elle a répété d'une voix sérieuse.

J'ai attrapé mon gin ; mon verre était vide. Il eussâmes été bu. Le barman s'est approché, la serpillière à la main telle une créature marine luminescente, et nous a demandé si nous voulions une autre tournée.

Fern m'a jeté un coup d'œil complice avant de s'adresser à lui

— Puis-je entrer en toi ?

Le serveur a froncé les sourcils.

— Il y a quoi là-dedans ? Du rhum ? a-t-il demandé.

Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je me suis mise à rire. Puis je ne pouvais plus m'arrêter. Je leur ai fait un signe pour m'excuser, mais j'ai continué à rire, de plus en plus fort. Le barman et Fern m'ont regardée, d'abord amusés, puis inquiets, et mon rire a continué, jusqu'à ce que ça ne ressemble plus franchement à un rire mais plutôt comme si mon corps était en train d'expulser quelque chose du plus profond de lui-même.

Heureusement, Fern a commandé un autre scotch et le serveur a battu en retraite. Le temps qu'il revienne, j'avais réussi à me ressaisir.

Fern a attrapé son verre, en a tapoté le bord et s'est adressée à lui :

— Je déteste toujours ça, vous savez. Je n'y prends pas goût. Les gens disent que ça finit par venir mais il faut croire que je ne suis pas les gens.

— Je vous l'ai déjà servi, lui a-t-il répondu. Il aurait fallu me dire ça avant que je vous serve.

— Non, non, j'en veux quand même. Je vous dis simplement que je déteste ça. D'ailleurs, puisque vous êtes là, je peux en commander un autre ?

— Un autre verre de la boisson que vous détestez ?

— Oui, si ça ne vous dérange pas.

Le serveur n'a pas attendu de se retourner pour lever les yeux au ciel. Fern lui a souri, sans que je puisse discerner si elle était consciente de son agacement ou si ça l'amusait. Elle s'est tournée vers moi et a levé son verre.

— *Skoal !*, a-t-elle dit, éclatante.

Après trois scotchs et aucune forme de repas, Fern était suffisamment ivre pour que je décide de l'accompagner dans l'autotaxi, même si c'était l'ordinateur qui conduisait. Et j'ai bien fait, parce que je ne pense pas qu'elle aurait pu atteindre seule son appartement. L'alcool semblait avoir évité sa tête pour filer directement jusqu'à ses chevilles, les faisant plier sur le côté de sorte que ses pieds traînaient et trébuchaient alors que je nous hissais dans l'escalier.

Fern vivait dans l'un des immeubles-ruches à plusieurs étages situés en face du campus, loués aux étudiants, avec ses couleurs vives et des normes de construction qui faisaient vaguement illusion.

Dix ans plus tard et trois étages plus haut, nous avons enfin atteint

la porte de son appartement. Quelle que soit la maladie qui avait infecté les chevilles de Fern, celle-ci s'était maintenant propagée jusqu'à son cou ; sa tête ne cessait de glisser sur le côté tandis qu'elle essayait de placer son œil dans l'alignement de la caméra de l'entrée.

J'ai attrapé sa tête à deux mains pour la maintenir droite. J'ai senti ses os sous mes paumes, le cartilage de ses oreilles, la pelote de cheveux. J'ai alors imaginé son crâne comme un bol rond et dur rempli de vie, comme un terrarium envahi de lianes et de chenilles, comme une coquille de nautile, avec une créature pâle et luisante enroulée en son centre.

La caméra a clignoté, la serrure s'est déverrouillée et nous sommes entrées en trébuchant.

— Lumières, j'ai dit.

L'appartement est resté dans le noir.

— Lumières !

— C'est pas de la super qualité, il faut lui hurler dessus, m'a dit Fern avant de se mettre à crier. Allumer ! Lumières !

Lorsque les lumières se sont allumées, j'ai tout de suite compris que la Fern "d'avant" devait être une personne ordonnée, car l'appartement dans lequel nous nous trouvions était un véritable capharnaüm. Au milieu de la pièce trônait le lit susmentionné, mais le chemin qui y menait était jonché de jouets pour chats à rubans en forme de souris, de bols de céréales hérissés de cuillères et d'amas sombres de pulls et de jeans, comme si Fern se débarrassait de ses vêtements à l'endroit où elle se trouvait au moment de se déshabiller, ce qu'elle devait effectivement faire.

J'ai slalomé à travers le désordre, entraînant Fern derrière moi. Lorsque nous avons atteint le lit, elle s'est effondrée dessus, son vacillement jouant ici en notre faveur. J'ai pris ses pieds sur mes genoux et ai entrepris de lui retirer ses bottines. Elles se sont avérées difficiles à enlever, les chevilles de Fern étant toujours en état d'ébriété.

— Je t'apporte un verre d'eau, peut-être ? Je lui ai proposé une fois débarrassée de ses chaussures.

Elle a grogné en guise de réponse.

— Un saladier, peut-être au cas où tu aurais besoin de vomir ?

Pas de grognement cette fois-ci, ce que j'ai interprété comme un oui.

J'ai trouvé un saladier sur le comptoir de la cuisine, contenant non pas des restes de lait et de céréales, mais une pile de courrier non ouvert. J'ai mis les lettres de côté et je suis revenue au salon où Fern était en train de se frotter le visage contre l'oreiller. Lorsqu'elle s'est arrêtée, le contour de ses yeux était enduit de maquillage formant un masque de bandit. Elle a regardé fixement le saladier que je lui ai tendu comme si son fond était loin, très loin, un puits immensément profond.

— Tu ne leur diras pas, au groupe ? elle m'a demandé d'une toute petite voix.

— Leur dire quoi ?

— Si je vomis.

— Je ne leur dirai rien, je lui ai promis en décalant sa frange sur le côté.

Elle a fermé les yeux.

— Lou ?

— Oui ?

— Ce sont toujours mes parents.

— Je ne comp…

— Ce que j'ai dit tout à l'heure ? Ce sont toujours mes parents en vrai.

— OK.

— Tu me crois ?

— Bien sûr que je te crois.

Elle s'est rallongée sur le lit, le saladier posé sur son ventre.

— Si tu pouvais ne pas me voir comme…

J'ai attendu la fin de sa phrase.

— Si tu pouvais ne pas me voir comme… elle a dit à nouveau.

Mais, une fois encore, elle a abandonné avec un soupir douloureux.

— Ce n'est pas le cas, j'ai répondu. Je ne te vois pas comme ça.

Même si je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle essayait de me dire.

Elle m'a regardée et a levé une main, creusant sa paume comme pour toucher ma joue, même si mon visage n'était franchement pas à sa portée. Ses yeux mi-clos brillaient entre les barreaux de ses cils. Elle était écarlate, ébouriffée, sentait l'animal, la sueur, les draps sales et le scotch. J'ai alors pensé au fait que nos autres corps étaient ailleurs, le

sien comme le mien, quelque part sous terre, les insectes les transformant en terre, et de la terre jusqu'aux racines des plantes, et dans les nervures des feuilles, où, finalement, ils se déploieraient et recevraient le soleil.

Je suis restée assise à côté de Fern jusqu'à être certaine qu'elle soit endormie puis je suis retournée à la cuisine. J'ai attrapé les enveloppes et je les ai feuilletées jusqu'à trouver ce que je croyais avoir entraperçu. Oui, le logo familier se trouvait devant mes yeux : Smyth, Pineda et Associés, le cabinet d'avocats qui avait défendu Edward Early.

J'ai fouillé le reste de la pile et ai trouvé trois autres lettres de Smyth, Pineda et Associés, toutes encore fermées. J'ai senti une démangeaison dans le bas de ma nuque. J'ai jeté un coup d'œil derrière moi, m'attendant à trouver Fern, son souffle sur mon cou. Mais non, elle dormait toujours dans son lit. La démangeaison persistait. J'ai levé les yeux. Un chat jaune me regardait avec insistance depuis le haut du réfrigérateur.

J'ai fixé le chat.

Le chat m'a fixé en retour.

— Salut Spoon, j'ai chuchoté.

— Lou ? a marmonné Fern depuis le lit.

— Je suis là.

— Merci de m'avoir raccompagnée.

— Pas de problème.

— Tu vas aller chercher ton bébé maintenant ?

— Quoi ?

— À la crèche ? Tu dois aller la chercher.

— Oui, c'est vrai. Je vais aller la chercher.

J'ai glissé l'une des enveloppes dans ma poche.

La respiration de Fern s'est faite plus profonde, et je suis sortie sur la pointe des pieds. Alors que je fermais la porte de l'appartement, je l'ai entendue dire. "Tu dois être une très bonne mère."

*

Quand je suis rentrée, la maison était vide, Silas était encore au bureau et Nova à la crèche pour quelques heures encore. Je me suis quand même enfermée dans la salle de bains, me suis assise sur le tapis de bain, et j'ai ouvert l'eau de façon à ce que Silas, s'il devait

rentrer tôt, pense que j'étais en train de prendre une douche. J'ai sorti l'enveloppe de ma poche, j'en ai déchiré un côté et en ai extrait une simple feuille dactylographiée.

Le style de l'avocat était soigné et précis, à l'image de la police de caractères utilisée, avec empattements, de bon goût. L'avocat commençait par accuser réception des lettres précédentes de Fern et exprimer son soutien pour sa situation. Il regrettait cependant de devoir, une fois de plus, décliner sa demande de visite. Après avoir consulté M. Early, les deux hommes étaient convenus qu'il était préférable, pour des raisons à la fois juridiques et psychologiques, que le nom de Fern ne soit pas ajouté à la liste des visiteurs autorisés de M. Early.

J'ai relu la lettre et, bien entendu, elle disait la même chose la seconde fois. Sauf que je ne comprenais toujours pas. Fern avait insisté sur le fait qu'elle était une nouvelle personne. Fern appelait la version d'elle-même qui avait été assassinée *mon autre moi*. Alors pourquoi voulait-elle lui parler à *lui* ?

J'ai essayé de replier la lettre, mais bizarrement je n'arrivais pas à retrouver les plis. J'ai fini par la refermer à la hâte et me suis levée. Je suis sortie de la salle de bains, j'ai traversé la chambre jusqu'au placard. J'ai sorti le sac vert, l'ai ouvert et j'ai glissé la lettre à l'intérieur. Puis je l'ai refermé, l'ai poussé tout au fond. J'ai claqué la porte, contre laquelle je me suis assise.

C'était quoi l'expression, déjà ? Avoir le cœur au bord des lèvres. Mais ce n'était pas là que se trouvait mon cœur. Mon cœur n'était pas un poids métallique et velouté sur ma langue. Mon cœur me traversait de part en part, jusqu'aux extrémités les plus reculées de mon corps, mes contours crépitant de l'électricité statique de chacun de ses battements. Tout mon corps me disait de le fuir. Me disait de fuir.

Early

Pendant longtemps on n'a pas su son nom. Nous aurions voulu, désespérément. Il laissait des femmes dans tout le cœur du Michigan, recroquevillées sur des bancs, sur des routes, dans des parcs de jeux, comme une traînée de papiers de bonbons argentés. Il posait leurs chaussures à côté d'elles, de façon à nous faire savoir que c'était lui, qu'elles étaient à lui.

Nous n'avions pas son nom, mais nous parlions tout de même de lui. Comment ne pas ? On se levait et le retrouvait dans le fil de nos actus matinales, le choc nous faisant lever les yeux et croiser le regard de notre famille.

Encore une ?

Encore une.

Il nous frôlait dans la file d'attente à l'épicerie, quand nous échangions quelques phrases sombres avec un autre client, secouant tous les deux la tête en signe d'accord muet sur la dépravation du monde. *Comment quelqu'un peut-il…*

Il faisait surface à la fontaine d'eau du bureau, dans le gargouillis d'air déplacé. *Je n'arrive même pas à imaginer…*

Et il était gravé sur tous nos écrans, de sorte que lorsqu'il n'était pas dans nos bouches, il était dans nos yeux, constamment dans nos yeux, une tache, alors même que nous n'avions jamais vu son visage.

Il nous fallait connaître son nom. On a essayé de l'attraper. On a parcouru les courbes et les plis des corps de ces femmes pour y trouver la moindre volute d'empreinte, un soupçon de sperme. On a programmé des algorithmes et on les a envoyés creuser des tunnels dans les dossiers militaires, les plaintes aux RH et les reçus de cartes de crédit. On s'est mises à jeter des coups d'œil furtifs à l'homme qui promenait son petit chien (un accessoire ?), à l'homme qui nous

interrompait en réunion (agressif ?), à l'homme qui partageait notre lit (jusqu'à quel point connaît-on vraiment quelqu'un ?). Il n'était pas un homme. Il était n'importe quel homme. C'était un homme dans un monde qui détestait les femmes.

On a fini par apprendre qu'il s'appelait Edward Early. Ça ressemblait à un nom inventé mais ça ne l'était pas. Sa mère l'avait appelé comme ça, Edward Early. Ça paraissait tout droit sorti d'une ballade d'antan, avec des accords grattés, une voix éraillée et une mort lamentable.

Je pense parfois à sa mère. Je n'aimais pas penser à lui, mais pour sa mère, je peux avoir une pensée. Je ne sais rien d'elle en dehors des images du tribunal. Je n'ai lu aucun article, je n'ai vu aucune interview. Je ne pourrais même pas vous dire son prénom. *Mère Early* – c'est ainsi que je l'appelle dans ma tête.

Mère Early a assisté à la condamnation de son fils. Je l'ai regardée à l'écran. Elle était assise au premier rang, juste derrière lui, et, quand est arrivé le moment d'entendre le nombre d'années qu'il allait prendre, elle s'est tenue debout, tout comme lui et ses avocats. Elle n'était pas censée rester debout. Le juge lui a demandé de bien vouloir se rasseoir mais elle a secoué vigoureusement la tête et, finalement, il l'a laissée rester comme ça. Lorsqu'ils ont annoncé la condamnation à perpétuité, elle a hoché la tête. Elle savait. Lorsqu'ils ont annoncé que la peine comprendrait quarante ans de coma forcé, ce qui ne devait pas être une surprise non plus, elle a plaqué ses mains devant ses yeux, comme un enfant qui compte pendant que les autres se cachent. Puis elle s'est mise à sangloter.

J'aime à l'imaginer parfois. Bon peut-être pas *aimer*. Parfois, je l'imagine. C'est quelque chose que je fais. Et quand j'imagine Mère Early, ce n'est pas une femme d'âge mûr qui se tient dans une salle d'audience, ses mains roses sur les yeux. Non, elle a mon âge et porte une robe bleue bien propre, avec des boutons sur le devant. Pourquoi bleue ? Pourquoi des boutons ? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais possédé une telle robe. Dans mon imagination, Mère Early est assise dans une pièce, sur une chaise, ses cheveux tombant le long de sa joue, un bébé dans les bras. Puis quelqu'un ouvre la porte, laissant entrer la lumière du couloir, et elle lève le visage pour voir qui c'est. Voilà l'image, dans sa globalité, qui me vient à l'esprit.

Elle a appelé son fils Edward, sachant que son nom de famille

serait Early. Peut-être aimait-elle le côté chantant de ce nom. Parfois, je serre mes genoux contre ma poitrine et je me balance d'avant en arrière. Parfois, je pense à ce que ce serait de ne jamais revoir son enfant, pour le reste de sa vie, alors même que vous êtes tous les deux encore en vie. Parfois, je sors et je marche aussi vite que possible sans que mes orteils ne se mettent à courir. Parfois, je l'imagine, cette femme, levant la tête au son de la porte.

5

— Et voilà les ennuis qui frappent à ma porte.

Javi m'a offert un sourire le plus accueillant qui soit.

Et par *ennui*, il voulait dire moi. C'était le lendemain, jour de boulot, et je me tenais dans le couloir devant son bureau, observant l'ombre de sa silhouette à travers la vitre opaque. Je savais parfaitement pourquoi j'étais convoquée ; à cause de ce qui s'était passé avec M. Pemberton, de ce que j'avais fait. Après des heures d'attente, quelques minutes en réalité, la silhouette de Javier s'est agrandie, puis la porte s'est ouverte pour révéler Javi lui-même, vêtu d'un pull-over, sa fine moustache sur la lèvre supérieure montrant qu'il avait bu du lait.

— Et l'ennui a la mine découragée.

Javi a froncé les sourcils de façon exagérée.

— Oh, ennui, qu'as-tu fait ?

Il essayait de me faire sourire. J'aurais bien essayé de me forcer si j'avais pu, mais les plaisanteries de Javi n'étaient guère réconfortantes, pas quand je savais, je *savais*, qu'il était capable de me renvoyer tout en gardant le sourire.

Javi m'a invitée à entrer d'un geste de la main, et je me suis assise sur la chaise devant son bureau. Il s'est assis de l'autre côté et a croisé les doigts.

— OK, je t'écoute, dis-moi.

— Te dire quoi ?

— Voilà, précisément : quoi ? Tu pensais à quoi quand tu as fait ce que tu as fait ?

Je n'avais pas de réponse satisfaisante.

— À rien. Je ne sais pas.

Un mois plus tôt, j'étais retournée au travail dans ma robe de

premier jour, à la fois jolie et raisonnable. Mes collègues avaient organisé une petite fête en mon honneur dans l'espace détente. Javi avait commandé des cupcakes au chocolat portant l'inscription "Bon" et des cupcakes à la vanille portant l'inscription "retour", de sorte qu'il fallait en prendre un de chaque. Tout le monde était sympa. Personne n'était particulièrement bizarre. Benjamin m'a complimenté sur ma robe, Zeus m'a parlé de son dernier iguane et Sarai a imité Javi grignotant la circonférence de son cupcake avant de prendre une énorme bouchée au centre. Une fois les cupcakes mangés, Javi m'a accompagnée jusqu'à mon box et m'a posé mon casque sur la tête. En abaissant ma visière, il m'a dit : "Content que tu nous aies retrouvés, bubble-gum."

Et j'ai eu l'impression un instant que c'était peut-être ça que j'avais fait. Non, je n'avais pas été assassinée par un tueur en série, sélectionnée par une commission gouvernementale et clonée par une équipe de médecins. Je m'étais simplement perdue dans une forêt et j'avais déambulé entre les arbres jusqu'à apercevoir la ligne argentée de la route à travers les branches et je m'étais dirigée vers elle.

Et puis mon casque s'est allumé et j'*étais* de retour. Mon corps était toujours assis dans mon box, mais lorsque j'ai ouvert les yeux, j'étais de retour dans ma Salle. Ma Salle était réglée sur son mode par défaut : un salon, aménagé avec goût, deux canapés et une cheminée. Je me suis assise sur l'un des canapés et j'ai cliqué pour que le feu s'allume. Les flammes crépitaient, la chaleur caressait mon visage. J'étais bien ici. Tout était bien.

Une alerte s'est mise à clignoter dans le coin de mon casque : un client dans dix minutes. La salle s'est transformée au fur et à mesure qu'il approchait, les formes et les couleurs du salon s'estompant et se reformant dans le vert pâle d'une chambre d'hospice. Mes propres formes et couleurs se sont également transformées, et lorsque j'ai baissé les yeux sur moi, j'étais un vieil homme aux poignets noueux et au ventre bedonnant tirant sur les boutons de son pyjama à pois. Je me suis installée dans le lit d'accueil. Un homme d'âge moyen est entré. Il a grimpé dans le lit d'hôpital auprès de moi et je l'ai pris dans mes bras. Lorsqu'il s'est rapproché un peu plus et a commencé à pleurer, je lui ai frotté le dos en formant de lents cercles, comme le faisait papa lorsque j'étais malade.

Ma cliente suivante était une femme à l'apparence vaporeuse. La

pièce s'est transformée en un champ ensoleillé et j'ai repris mon skin de travail habituel. Les yeux de la femme se sont fermés tandis que je lui caressais les cheveux le long des tempes.

Ensuite, c'est une adolescente qui est apparue sous une forme mi-enfant, mi-félin. Elle est restée sans bouger dans mes bras, immobile et vigilante.

C'était ça le travail : prendre les gens dans les bras. Seulement les étreindre. Je ne devrais pas dire "seulement". Vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas "seulement" ça. Si tu fais bien ton travail, c'est comme pour n'importe quel autre boulot, couper les cheveux, cuisiner, échanger des actions ; cela demande de l'expérience et des compétences. Il faut apprendre à lire les gens, savoir quand relâcher son étreinte, quand s'agripper fermement, quand lâcher complètement prise.

Je travaillais dans la Salle depuis quelques années, et mon boulot me convenait. Peut-être plus que ça encore. Javi avait commencé à me donner les tranches horaires les plus chargées et à me confier les clients les plus difficiles. Les commentaires de mes clients étaient positifs. J'avais des réguliers qui tournaient. Enfin… L'ancienne moi avait ça. *Mon autre moi*, comme l'aurait appelé Fern.

La moi d'ici et maintenant, de retour dans son bureau, était dans le pétrin.

— Tu as oublié les consignes ? m'a demandé Javi, en tapotant du doigt sur sa table.

— Je connais les règles, j'ai dit.

Javi a froncé les sourcils : il m'avait offert une porte de sortie, et je ne l'avais pas saisie.

— Ce sont mes mains peut-être…

J'ai regardé les siennes.

— … peut-être qu'elles ont glissé.

Javi, comme moi, savait que c'était n'importe quoi. Pire, nous savions que l'autre savait. Il s'est mordu la lèvre puis a lissé sa minuscule moustache parfaitement entretenue.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? il a chantonné doucement. Que vais-je faire de Lou ?

— Tu pourrais me licencier, je lui ai dit pour être la première à le suggérer.

J'ai imaginé rentrer à la maison et dire à Silas que j'avais été virée.

J'ai imaginé l'expression inquiète qu'il afficherait pour masquer son soulagement. Silas ne voulait pas que je retourne à la Salle. Ce n'était pas tant que je retourne travailler, il avait dit, c'était le travail en lui-même, la Salle, les skins, la façon dont je devais mettre de côté ma personnalité (encore *fragile*, il n'avait pas précisé) pour les clients. Ce que je ne lui avais pas répondu c'est que c'était précisément *la raison* pour laquelle je voulais y retourner, que ce serait un soulagement d'être celle qui réconforte.

J'avais évoqué mon retour au travail au groupe de parole des survivantes, certaine que les autres prendraient mon parti. Je ne me sentais pas fière, comme si je mendiais de la solidarité. Mais les filles n'avaient pas réagi comme je m'y attendais. Je m'étais retrouvée sous un feu nourri de platitudes : *Fais une pause. Tu le mérites. Tu as toute la vie pour travailler.* Puis Angela s'était soudain mise à pleurer, couvrant le murmure des autres : *Ton bébé ne va pas te manquer ?* Lorsqu'on l'avait toutes regardée, elle avait haussé les épaules. *Si j'avais un bébé, je l'aimerais trop pour en être jamais séparée.* Et j'avais senti la honte m'envahir jusqu'à la plante des pieds, si j'avais eu à me lever et sortir, j'aurais laissé une traînée de traces humides sur le sol.

Dans un élan de certitude, qui a peut-être été en réalité un accès de colère, j'avais dit à Javi de me remettre sur le planning. Mais de toute évidence, les autres avaient raison, et c'est moi qui avais tort. Il est clair que je n'aurais pas dû revenir travailler, que je n'aurais pas dû manger le cupcake "retour".

— Tu pourrais me renvoyer, j'ai répété.

Et j'ai attendu que Javi soit d'accord.

Je me suis mise à imaginer revenir aux interminables journées à la maison, des journées comme des grains de poussière suspendus dans la lumière du soleil, des journées où Nova pleurait chaque fois que je la touchais, chaque fois que j'avais *l'air* de vouloir la toucher. Ces interminables journées où je jouais les berceuses du bébé en boucle. Pas pour le bébé, pour *moi*. Je les passais en boucle pendant des heures, jusqu'à ce que je les entende même lorsqu'elles ne jouaient pas, dans le silence, tandis que Silas dormait à côté de moi, un bourdonnement lourd et incessant dans mon oreille.

Ce matin-là, j'avais vidé mon sac à main sur mon bureau et l'une des petites chaussettes rayées de Nova s'était retrouvée là, entre mon déjeuner et mon rouge à lèvres. *Oh. J'ai fait la même chose en revenant*

au bureau, avait dit Sarai en apercevant la chaussette, *J'ai gardé la chaussette de Chloé dans ma poche pendant des semaines*. Je lui avais offert un sourire que j'espérais complice. Je ne pouvais pas me résoudre à lui dire que la chaussette était simplement tombée dans mon sac par accident.

— Je ne suis pas une mauvaise mère, j'ai dit à Javi.

Javi a battu des paupières, très rapidement.

— Quoi ? Personne n'a dit *ça*.

J'ai caché mon visage dans mes mains.

— Ne me vire pas, j'ai dit à travers mes doigts.

J'ai entendu Javi faire le tour de son bureau et venir s'asseoir sur le bord en face de moi.

— Lou, hé.

Il a tapoté le dos de mes mains.

— Lou, chut. Tu n'es pas renvoyée.

— C'est vrai ?

Il a fait un geste gracieux avec une main.

— Tu crois vraiment que je vire tous ceux qui font l'objet d'une réclamation ? Je travaillerais dans ces Salles tout seul.

— Mais c'était grave, non ? Ce que j'ai fait ?

J'ai pris un mouchoir en papier sur le bureau de Javi et je me suis essuyé le visage.

— Ne t'en prends pas à ton nez, en tout cas.

— Il était très contrarié ?

Javi a incliné la tête.

— Il va bien.

— Ça veut dire qu'il était très contrarié.

— Ça veut dire ne t'inquiète pas. Je me suis excusé pour toi. Et je suis le roi des excuses.

M. Pemberton était venu pour la première fois la semaine précédente. Il portait le skin d'un homme svelte d'âge moyen, avec des cheveux bouclés et un pull-over à col roulé émeraude. Il avait seulement demandé à ce qu'on lui tienne les mains. Nous nous étions assis de part et d'autre du canapé et j'avais pris ses mains dans les miennes. Au début, ses mains avaient tremblé, mais je les avais tenues serrées et, après quelques minutes, elles s'étaient calmées. Une fois la demi-heure écoulée, il avait murmuré un merci et avait retiré ses mains. Je n'étais pas très certaine de ce qu'il avait tiré de la séance.

“Nous ne leur demandons pas pourquoi ils viennent, nous leur offrons seulement la Salle”, comme disait Javi. Mais il avait dû se passer quelque chose car il avait repris rendez-vous.

— Lou, a dit Javi les lèvres serrées.

— Quoi ?

Avant qu’il n’ait le temps de me poser la question, j’ai enchaîné.

— Ce n’est pas ça.

— Parce qu’on pourrait limiter tes réservations aux femmes.

— Ce n’est pas ça.

J’ai senti mon visage rougir. J’aurais préféré être encore dans mon skin pour que Javi ne puisse pas me voir m’empourprer.

— … Ma main a glissé.

Au second rendez-vous, M. Pemberton avait été plus chaleureux, plus amical. Il s’était assis à l’autre bout du canapé et m’avait demandé comment ça allait. J’avais répondu que j’allais bien. Non, c’était plus que ça. J’allais vraiment bien. C’était une bonne journée. Depuis que j’étais revenue, je me sentais assez forte pour dire ça, non pas comme une réponse automatique, mais comme une promesse : j’allais bien. Et la journée était bonne.

J’avais attrapé ses mains et elles n’avaient pas tremblé cette fois-ci, pas le moindre soubresaut. Nous avions discuté tout le long de la séance, de choses et d’autres, rien d’important. Et je tenais ses mains, le bout de nos doigts, nos paumes se réchauffaient peu à peu. Au son du carillon annonçant la fin du rendez-vous, il avait hoché la tête en guise de remerciement et avait commencé à retirer ses mains.

Et c’est là que c’était arrivé.

J’avais attrapé ses poignets et les avais serrés. Fort.

Il avait écarquillé les yeux, plein de surprise et de confusion. Il avait essayé de se dégager, mais je le serrais trop fort. Il ne pouvait pas se libérer. Je ne voulais pas le laisser se libérer. Nous avions lutté. Puis, d’un seul coup, il avait cessé de tirer et m’avait regardée, avec curiosité. Peut-être même avec tristesse. Non, pas avec tristesse. Avec *pitié*, c’était le mot.

Là. C’est là, à cet instant, que j’aurais pu le lâcher. Mais je ne l’avais pas fait. Sur le moment, je faisais ce que je faisais, c’était aussi simple que ça. Et la vérité, c’était que j’avais trouvé ça fantastique. J’avais l’impression de planer, d’être méchante, de chanter, d’être libre. J’avais ses mains. Il ne pouvait pas les reprendre. Pourquoi ?

Parce que *je ne le laissais* pas les reprendre.

— Hé, il m'avait dit.

Sa voix m'avait fait sursauter. J'avais presque oublié qu'il était là : c'était pour dire à quel point je le tenais avec force.

— Hé, il avait répété. Vous allez bien ?

Ça avait fait son effet. J'avais ouvert mes doigts en grand. Il avait dégagé ses mains. Il avait baissé son regard dessus, libéré de mon emprise. Puis il s'était éclipsé. Et j'étais restée dans la pièce, seule avec ma surprise et ma honte.

— L'entreprise compatit avec ce que tu as traversé, m'a dit Javi. Toute la compassion du monde. Nous comprenons comment les choses peuvent traîner en longueur, comment les traumatismes peuvent réémerger et surprendre. Nous t'apprécions ici, Lou. *Nous*, l'entreprise, et *nous*, moi.

J'ai remué sur mon siège.

— Merci.

— Et nous t'apprécions. Mais…

Il a levé un doigt

— … c'est un lieu de travail.

— Je sais, j'ai murmuré.

— Tu n'es pas renvoyée, a répété Javi, mais c'est un avertissement.

Mon visage est resté impassible. Je n'étais pas licenciée, c'était l'essentiel.

— Et, a ajouté Javi, tu rentres à la maison pour la journée.

Je me suis levée lentement, réfrénant l'envie de me retourner et de quitter son bureau en courant. Javi a fait tourner sa propre chaise à gauche, à droite.

— Et c'est tout, il a murmuré, comme pour lui-même.

— À demain, Javi.

Et j'ai filé vers la porte, soulagée qu'il ne se corrige pas, qu'il ne dise pas : "À la réflexion, va-t'en. Pars et ne reviens jamais."

La salle

La Salle a été construite pour ressembler à une pièce du jeu *Plumes de Fer*. C'était celle dans la tourelle du château en ruine en bord de mer, avec ses murs circulaires de pierre blanche et la table jonchée de créatures marines séchées tirées de l'océan, océan qui grondait, roulait et s'immobilisait sous l'unique fenêtre.

La pièce de *Plumes de Fer* était une salle d'énigmes avec deux façons possibles d'avancer dans le jeu. Si vous preniez le bâton de corail séché sur la table et frottiez son bord sur la feuille de papier du haut de la pile, les traces d'un vieux message apparaissaient : les instructions sur la façon de déverrouiller la porte et de trouver une barque cachée sur le rivage rocailleux en contrebas. Ou bien, si vous attendiez que la lumière du soleil traverse la fenêtre avec le bon angle, le faisceau éclairait une pierre détachée du mur, derrière laquelle on trouverait la clé de la porte. La pierre détachée elle-même, si vous la mettiez dans votre poche, conduisait à un affleurement de pierres sur le rivage, derrière lequel la barque était cachée.

J'avais joué à *Plumes de Fer* quand j'étais adolescente. Bien sûr que j'y avais joué. Tout le monde y avait joué. Le jeu avait fait sensation, les gens échangeaient des indices, échafaudaient des théories et organisaient des paris en ligne pour voir qui irait le plus loin le plus vite. À présent encore, quand quelqu'un évoquait le jeu, par exemple lors d'un dîner, on entendait autour de la table des petites exclamations de reconnaissance et de plaisir.

Au début de ma vingtaine, lors d'un voyage à San Francisco, nous roulions le long de la côte avec le garçon que je fréquentais et je me suis retrouvée à lui crier de s'arrêter, d'arrêter la voiture dès qu'il pourrait. Il s'est exécuté, je suis descendue et j'ai enjambé la glissière de sécurité, presque étourdie par la vue du rivage au-dessous de moi.

Il y avait quelque chose dans la disposition des rochers. Dans la façon dont l'eau éclaboussait et faisait des rouleaux. Il s'est approché de moi.

— Tu vas bien ? il a dit. Tu es malade ?

— Oui. Non. Je suis déjà venue ici.

— Ah bon ? Quand tu étais enfant ?

— Ça doit être ça.

Mais ce n'était pas le cas. Je n'étais jamais allée en Californie avant ce voyage, je n'avais jamais longé la côte jusqu'à ce jour. Je ne savais pas pourquoi ce littoral me semblait familier, je savais seulement qu'il fallait que je m'arrête pour le voir. Je me suis à nouveau excusée, nous sommes remontés dans la voiture et avons continué à rouler. La réponse m'est venue quelques jours plus tard, elle a surgi dans mon esprit comme un rocher lorsque la marée se retire. Ce rivage était dans le jeu *Plumes de Fer*. J'ai vérifié, et j'avais raison. Les concepteurs avaient utilisé cette portion de côte comme modèle.

Environ un an après sa sortie, *Plumes de Fer* a été rappelé à la suite de menaces de poursuites judiciaires. Les gens entraient dans le jeu et n'en sortaient plus. Ils abandonnaient leur travail, leurs relations et parfois même leurs besoins corporels fondamentaux. Il s'est avéré que la grande majorité de ces personnes disparues était assise dans cette pièce du château au bord de la mer. Elles *pouvaient* aller plus loin dans le jeu – après des heures et des jours, elles avaient découvert les deux façons d'ouvrir la porte verrouillée – mais elles n'avaient pas quitté cette pièce. Elles avaient envie de rester assises là, disaient-elles. Elles ne pouvaient pas l'expliquer autrement. Elles avaient simplement envie de rester.

C'était cette même pièce, la tourelle du château de bord de mer, dépouillée de ses oursins séchés et de sa clé cachée, dépouillée jusqu'à retrouver son ossature virtuelle, que l'entreprise avait utilisée pour concevoir la Salle, ce salon avec deux canapés et une cheminée. L'idée n'était pas que les clients reconnaissent la pièce du jeu *Plumes de Fer* – elle ressemblait désormais à un salon – mais qu'ils éprouvent le même sentiment de familiarité que celui que j'avais ressenti en descendant la côte en voiture. Qu'ils aient envie de s'asseoir et de rester. Qu'est-ce que je peux dire ? Je l'ai ressenti moi-même. Ce magnétisme. Cette attraction. Parfois, je restais dans ma Salle après que mes clients

étaient tous rentrés chez eux. Parfois, je venais pendant mon jour de congé. Parfois encore, je m'y faufilais tard dans la nuit pour être seule avec moi-même.

6

Je suis arrivée à la maison en milieu d'après-midi, encore honteuse d'avoir été grondée, encore déroutée par ce que j'avais fait. Imaginez ma surprise quand j'ai trouvé Silas à la maison. Il marchait de long en large dans le salon, Nova dans ses bras, regardant par-dessus son épaule, son visage comme la tétine d'un de ses biberons une fois bouillie, ses boucles frisottant comme des ondes de chaleur qui s'élèveraient au-dessus de sa tête. Elle avait presque trente-neuf de fièvre. La crèche avait appelé Silas, le parent référent.

Le parent référent, j'ai répété mollement dans ma tête. Et je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir l'impression que ça, la fièvre de Nova, était aussi de ma faute. Parce que je n'avais pas mis exprès sa petite chaussette dans mon sac, parce qu'elle était juste tombée dedans.

— Mais pourquoi tu ne m'as pas appelée, j'ai demandé à Silas, en faisant les cent pas avec lui.

— Je ne voulais pas…

— Pas quoi ? M'inquiéter ? Mais maintenant je vais m'inquiéter tout le temps qu'il lui soit arrivé quelque chose et que tu ne m'appelles pas parce que tu ne veux pas m'inquiéter.

Il s'est arrêté de marcher.

— C'est… une logique qui se tient.

— Tu m'étonnes que c'est une logique qui se tient.

— Je suis désolé, Wheeze. Vraiment. Je te jure. Je fais ça, marcher de long en large avec elle dans les bras depuis tout à l'heure. Les urgences refusent de la voir tant que sa température n'aura pas atteint les quarante degrés.

— On devrait appeler Opa. Lui saura quoi faire.

Opa a décroché à la quatrième sonnerie. Il a refusé la vidéo, chose

qu'il a commencé à faire depuis mon assassinat. J'ai essayé de ne pas le remarquer, mais bien sûr je l'ai remarqué. C'était peut-être trop douloureux pour lui de me voir à nouveau là, après avoir déjà pleuré ma mort. J'ai essayé de ne pas y penser, mais évidemment, j'y ai pensé. Entendre le bonjour d'Opa a été un soulagement. J'ai transféré l'appel sur le live wall pour que Silas puisse l'entendre lui aussi. La voix d'Opa a résonné dans le salon.

— Louise ? il a dit. Attends un instant.

— Nova a de la fièvre, mais le docteur ne veut pas la voir, j'ai explosé.

— Attends, il a dit, il faut que je change de pièce.

L'endroit où il se trouvait n'avait pas l'air particulièrement bruyant. J'entendais même le bruit de ses pas pendant qu'il changeait de pièce.

— OK, redis-moi ça.

— Tu es au travail ?

Ça faisait des années qu'il refusait de prendre sa retraite de l'hôpital. Personne d'autre ne connaissait son parfait système, arguait-il, et son parfait système était impossible à enseigner. Et puis, que ferait-il une fois à la retraite ? Des balades ? Lire des romans ? Jardiner ? Quand je lui avais dit oui, oui et oui, il avait fait un drôle de bruit, comme s'il raclait les glaires au fond de sa gorge.

Mais ces conversations, nous les avions eues avant mon assassinat, quand nous parlions une heure durant, tous les samedis, son jour de congé. Nous parlions toujours les samedis. Il ne manquait jamais un appel. Maintenant, les coups de fil duraient une dizaine de minutes max, avant qu'il ne me dise qu'il fallait qu'il reprenne le cours de sa journée.

Opa n'est venu me voir qu'une seule fois depuis qu'on m'a ramenée. C'était une semaine après qu'ils m'avaient réveillée. Il avait l'air intimidé. Il avait passé sa visite à harceler les médecins, à rôder devant les portes et à poser des assiettes de nourriture près de mon lit. Avant de partir, il m'avait tapoté l'épaule avec hésitation, comme si sa main risquait de s'y coincer. Silas et moi en avions parlé, des bizarreries d'Opa, et j'ai fait de mon mieux pour ne pas me sentir blessée. Je l'avais vu, après la mort de papa, retourner au travail dès le lendemain de l'enterrement. Opa était ce qu'il était ; Opa était ce qu'il avait toujours été.

— Je suis à la maison, a-t-il dit, mais n'a pas développé. Une fièvre ?

— Nous étions chez le médecin la semaine dernière, pour sa visite des neuf mois, j'ai dit, comme si ça avait une importance quelconque.

Je n'ai pas parlé de ma récente visite des trois mois avec les médecins assignés par la commission de réplication.

— Le Dr Voss nous a dit qu'elle allait bien. Parfaitement bien. Elle était dans les clous. Dans tous les percentiles.

— Combien ? m'a interrompu Opa.

— Les percentiles ?

— Non, combien la température ?

— Oh, presque trente-neuf.

— Et les urgences disent d'attendre jusqu'à ?

— Quarante.

— OK, c'est toujours comme ça. Mets un tissu froid sur son front. Et si tu es inquiète, tu peux monter dans la voiture à trente-neuf cinq.

— Je suis inquiète.

— Évidemment. Mais ce n'est pas la peine. Une fois, tu avais de la fièvre, et ton père est resté avec toi dans la voiture sur le parking en face de l'hôpital toute la nuit.

— Vraiment ? Personne ne m'a jamais raconté ça.

— Parce que c'était idiot. Passer toute une nuit dans une voiture avec un bébé malade ? Pourquoi le fou traverse-t-il la rue ? C'est la question que j'ai posée à ton père à l'époque, comme si c'était le début d'une blague. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ? Pour arriver vingt minutes plus tôt que s'il était parti en voiture de la maison.

— Et est-ce qu'il a fallu qu'il m'emmène à l'hôpital ?

— Non. Tu avais de la fièvre, c'est tout. Les bébés font de la fièvre. C'était un fou qui t'aimait beaucoup.

C'était la sempiternelle description qu'Opa faisait de papa.

— Et toi aussi, j'ai ajouté. Il t'aimait toi aussi.

— Écoute, Louise…

— Il faut que tu reprennes le cours de ta journée.

— Exact.

— Mais je peux te rappeler si on finit par aller à l'hôpital ?

J'ai soudain pris conscience du silence à l'autre bout du fil, et, tapie dans ce silence, la peur qu'il puisse dire non. J'ai pensé à ce que Fern m'avait dit à propos des parents. *Ils ne sont pas ma famille*. J'ai

pensé à l'ex-petit ami d'Angela, qui ne la perdait jamais de vue. Et puis, la voix d'Angela dans ma tête, à nouveau. *Si j'avais un bébé, je l'aimerais trop pour en être jamais séparée*.

— Bien sûr, il a dit finalement. Quarante. Tu peux monter en voiture à trente-neuf cinq.

Puis il a raccroché.

Nova m'a regardée depuis les bras de Silas, ses yeux étaient un liquide frémissant, si j'y enfonçais un doigt ça ferait des ronds. Elle m'a regardée à nouveau, a levé un bras et fait des moulinets dans ma direction. Je me suis figée.

— Attends. Sil. Tu as vu ça ?

— Vu quoi ?

— Est-ce que je peux la prendre une seconde ?

— Tu es sûre ? Elle va sûrement…

Il n'a pas dit *pleurer*. *Parce que tu sens bizarre, comme une inconnue*. Il n'aurait jamais dit ça. *Parce que tu n'es pas sa mère, pas sa mère à elle, pas vraiment*, il n'aurait jamais, jamais dit ça non plus. Mais est-ce qu'il le pensait ?

— Elle m'a tendu les bras, j'ai dit. À l'instant.

— Vraiment ? Je veux dire, d'accord, il s'est repris. Bien sûr que tu peux la prendre. Tiens, voilà.

Et nous avons fait la danse des parents qui transfèrent leur bébé de l'un à l'autre. Je l'ai penchée en arrière dans mes bras pour que nous soyons face à face.

— Houla. Je sens la chaleur qui s'en échappe.

Elle me regardait, peau marbrée, ses yeux allaient et venaient, ne parvenaient pas à se fixer. J'attendais que son visage se crispe, comme toujours, juste avant qu'elle se mette à vagir. Mais au lieu de ça, elle a recommencé ce qu'elle avait fait quelques instants plus tôt. Elle a tendu la main, cognant l'air tout près de mon oreille.

— Là ! Tu as vu ?

— Elle est fiévreuse. Elle essaie d'attraper ta boucle d'oreille, a dit Silas.

— Tu crois ?

C'était peut-être vrai ; mes boucles d'oreilles étaient longues et brillantes. J'en ai déclipsé une et l'ai donnée au bébé, mais elle ne l'a même pas regardée, elle a balancé à nouveau son bras, en direction de la même oreille, refermé ses doigts près de ma tête.

— Non, me suis-je émerveillée. Elle essaie d'attraper mes cheveux.

— Tes cheveux ?

— Les cheveux que *j'avais*. Avant que je les coupe. Elle se rappelle qu'ils étaient longs.

— Elle est trop jeune pour avoir des souvenirs. La littérature dit…

Mais elle a recommencé.

— Hé, regarde ça, a dit doucement Silas en souriant.

— Tu te souviens de moi, ma boulette ?

J'ai posé mon front contre le sien, senti la fièvre qui irradiait.

— Tu te souviens de moi ?

Nova m'a laissée la porter, heure de transpiration après heure de transpiration. Mieux que ça, elle s'accrochait à moi. Et moi, j'étais radieuse de ma propre fièvre. Quand j'ai essayé de la repasser à Silas, elle s'est agrippée à moi, ses petits ongles tranchants laissant de minuscules et douloureux croissants de lune sur ma peau. Je ne jalousais pas l'amour qu'elle portait à Silas, mais après tout ce temps à me faire rejeter, je ne pouvais m'empêcher de ressentir une douce satisfaction de voir qu'à présent qu'elle était malade, c'était moi qu'elle voulait. Après tout, nous deux – notre sueur, notre salive, notre peau – étions déjà mélangées dans les profondeurs. C'est ça le truc avec les bébés : ils sont une partie de vous en dehors de vous, vous pouvez les aimer d'une façon dont vous ne pourriez pas supporter de vous aimer vous-même.

Quand Nova a atteint trente-neuf cinq, Silas s'est préparé à appeler un autotaxi. Mais c'est à ce moment-là que la fièvre a commencé à tomber. Le jour est tombé lui aussi, dans la nuit, exactement en même temps. La sueur perlait sur le front de Nova et sa peau était redevenue de la peau, plutôt qu'un rayonnement de chaleur. Je l'ai couchée dans son berceau. Silas et moi sommes restés là, à la regarder dormir. De temps à autre, nous plongions une main dans le berceau pour toucher son front. "Juste une dernière fois", nous nous promettions chaque fois. À je-ne-sais-plus-quelle-heure pile, Silas a collé un patch thermomètre sur le pied du bébé et m'a dit : "Allons dormir un peu."

*

Au lit tous les deux, glissant vers le sommeil, j'ai repensé au sac vert, toujours là, de l'autre côté de la pièce, derrière les portes du placard. Je ne l'avais toujours pas vidé. Et si je le faisais maintenant ? Et si je

me levais du lit, dans le noir, et commençais à retirer les objets du sac l'un après l'autre, les faisant flotter devant le regard dévasté de Silas ? Et si je criais, *Regarde ! Regarde ce que ta première femme a mis là-dedans !*

— Silas, j'ai laissé échapper, son nom comme une bulle d'air dans ma bouche.

Sa réponse est arrivée depuis l'autre côté du lit.

— J'étais presque endormi.

Mais je ne le lui ai pas dit. À quoi ça aurait servi ? Il aurait juste été blessé. Et pour quoi faire ? La femme qui avait préparé ce sac n'était pas moi. Elle ne savait pas ce que je sais, ce que c'était de presque tout perdre. C'était une petite chose, couchée dans la poussière. Alors que moi j'étais ici, en plein air.

— Lou ? a murmuré Silas. Quoi ?

Je lui ai avoué autre chose à la place.

— J'ai fait une bêtise. Au travail.

Je lui ai raconté comment j'avais attrapé les poignets de M. Pemberton, l'avertissement de Javi, mon sursis. Je me suis préparée à entendre Silas dire que c'était la preuve que je n'aurais pas dû retourner travailler. Qu'il fallait que je reste à la maison. Qu'il m'avait prévenue.

Mais j'ai été surprise par sa réponse.

— Ça se comprend.

— Vraiment ? Moi je ne comprends pas.

— Mais si. Tu avais besoin de t'accrocher à quelque chose.

J'ai roulé sur le côté pour lui faire face.

— Je suis désolée de te dire ça, mais on dirait les paroles d'une mauvaise chanson.

— On a tous besoin de s'accrocher à quelque chose.

— Et ça, ça sonne comme une chanson encore pire.

Il s'est mis à chanter, faux, et d'une voix nasillarde.

— *On a tous besoin de s'accrocher à quelque chose. Même aux poignets d'un vieil homme.*

— Sil ?

— Quoi ?

— Tu peux être sérieux une minute ?

— Je peux être sérieux *dix* minutes, même.

— Vraiment ? Parce que tu parles encore avec ta voix de chanteur

de variétés.

— Pardon. Je suis sérieux, ça y est. Tu vois ? Voix normale.

— Regarde ça, j'ai dit en tirant la jambe de mon pantalon de pyjama. Ma cicatrice est partie.

J'ai montré mon mollet, sur lequel j'avais une cicatrice filandreuse depuis l'enfance. À présent, ma peau était douce et sans marque.

— Je m'en suis rendu compte l'autre jour, j'ai dit. C'est drôle, tu sais. Je me souviens comment je me la suis faite. J'avais neuf ans. J'ai pris un virage trop raide avec mon skate électrique et ma jambe s'est prise dans le coin d'un banc. Je saignais de fou. Et tout plein d'inconnus se sont arrêtés pour m'aider. J'ai failli m'évanouir. Je sais que c'est arrivé. Je sais que ça m'est arrivé à moi. Mais ce n'est pas arrivé à *cette* jambe. Qui est pourtant *ma* jambe.

— Mmm, il a dit.

J'ai glissé ma main sous mon tee-shirt, passé mes doigts sur la peau de mon ventre, douce, du nombril au pubis. Pas de petite crête cicatricielle, aucune suture, l'autre cicatrice n'était plus : pas de césarienne. Avant, je passais mes doigts sur tout son long, j'appuyais dessus. Le docteur avait dit que la cicatrice ressemblerait à un sourire. J'ai appuyé encore, pour sentir la petite douleur sourde. Elle avait disparu maintenant – pas de cicatrice, pas de sourire.

Silas a attrapé ma main pour la calmer.

— Est-ce que je suis différente ? je lui ai demandé.

— Différente ?

— Ne fais pas semblant.

— Je ne fais pas semblant. Différente de quoi ?

— D'avant. De… moi ?

Je n'étais pas vraiment sûre de ce que j'avais envie de l'entendre dire – *Oui, tu es une femme complètement différente, une version nouvelle et améliorée. Non tu es toujours la bonne vieille Wheeze que tu as toujours été*.

— Bien sûr, c'est ce qu'il a dit.

— Je pensais que tu dirais non.

J'ai appuyé sur ma jambe, là où se trouvait avant la cicatrice, je l'ai suivie du doigt, le souvenir que j'en avais.

— Parce que j'essaie de…

Mais je ne savais pas ce que j'essayais de faire.

— Hé, attends, m'a dit Silas, laisse-moi corriger ça.

— Corrige.

— Tu es toujours *toi*.

Il a pris ma main posée sur ma jambe et l'a serrée, pour l'empêcher de continuer à faire des histoires.

— Bien sûr que tu es toi. Je voulais juste dire que les expériences changent les gens. Et tu as traversé, eh bien, une bonne grosse merde. N'est-ce pas ?

— Je suppose, oui.

— Moi aussi je suis différent, non ?

— Je ne sais pas. Tu laisses toujours traîner ta vaisselle.

Il a rigolé.

— Wheeze, quand je dis que tu es différente, je crois que j'essaie de dire que nous sommes différents. Tous les trois.

Je me suis finalement résignée à le regarder. Il avait les yeux posés sur nos mains aux doigts entremêlés.

— Après la naissance de Nova, tu étais… Disons que j'ai cru que le médecin allait…

— Quoi ? je l'ai interrompu, mais sur un ton qui ne semblait pas vouloir accueillir de réponse.

Je connaissais d'avance le diagnostic que le médecin aurait posé si je lui avais dit ce que je ressentais. Une jeune mère qui se sentait morte à l'intérieur ; je savais ce que c'était. Mais je ne voulais pas y penser ; je ne voulais pas que Silas le dise, comme si le dire à voix haute allait attirer son attention, faire revenir sur moi son œil terrible et embrumé.

— Il t'aurait sans doute prescrit quelque chose, a-t-il dit. Les choses allaient, eh bien…

— Mal, j'ai dit.

— J'allais dire qu'elles étaient tendues. Et tu avais l'air…

— Désespérée, j'ai dit.

— J'allais dire triste. Et à présent tu as l'air…

— D'aller mieux, j'ai dit.

— J'allais dire d'aller mieux.

J'entendais le sourire dans sa voix.

— Je le suis. Mieux.

— Bien, il a dit. Je le suis moi aussi, mieux.

Il a relevé la tête et j'ai vu qu'il pleurait.

— Je suis content que tu sois de retour, il a dit.

— Sil… j'ai commencé.
Il a secoué la tête.
— Laisse-moi me corriger. Je suis content que tu sois là.

Silas

“Par des amis”, c’est ce que Silas et moi avions décidé de répondre quand les gens nous demandaient comment nous nous étions rencontrés. Si vous leur laissez un peu de temps, les gens finissent toujours par poser la question.

La vérité, c’est que Silas et moi nous sommes rencontrés parce qu’il sortait avec ma colocataire. Ma colocataire et moi n’étions pas amies. Du moins pas au début. Nous nous étions rencontrées grâce à une application. Nous étions toutes les deux d’accord sur le fait qu’il était plus facile de partager un appartement avec une inconnue, n’importe qui du moment qu’elle fasse sa vaisselle et nettoie la litière du chat. Ma colocataire s’appelait Jessup, ce n’était pas un diminutif pour Jessica, et vous n’aviez pas non plus intérêt à l’appeler Jess. *Jessup*, c’était comme ça qu’elle s’appelait. J’ai dû l’entendre l’expliquer au moins une douzaine de fois.

Nous nous entendions bien, Jessup et moi, cette bienveillance réciproque était construite sur des vestes toujours accrochées au portemanteau et des factures partagées de manière équitable. Et puis je l’aimais bien. Ses sourcils se levaient et se rejoignaient en fonction de son humeur, comme deux signes de ponctuation. Elle chantait faux des chansons rock des années 1970, griffonnait des oiseaux de dessins animés sur les listes de courses, et rapportait à la maison des mabroumas aux éclats de pistache de la pâtisserie de sa tante. Elle avait une opinion sur tout et n’hésitait pas à l’exprimer. “J’ai une théorie là-dessus”, disait-elle si souvent que j’ai commencé à utiliser cette phrase pour la taquiner. Je m’exclamais “J’ai une théorie là-dessus” quand elle annonçait qu’elle avait racheté du liquide vaisselle. “J’ai une théorie là-dessus” quand elle déclarait qu’il fallait payer le loyer. Et elle riait quand je me moquais d’elle, preuve que c’était

quelqu'un de bien.

Au fond de moi, je ne comprenais pas comment Jessup pouvait avoir toutes ces opinions sur tous ces sujets. Ce n'était pas qu'on ne m'eût pas appris à réfléchir ; c'était qu'on m'avait appris à voir les choses sous un angle, puis sous un autre et encore un autre, jusqu'à ce que j'aie une perspective complète dans ma tête. Avoir une opinion tranchée, m'avait-on appris, c'est manquer de subtilité, c'est paresseux voire grossier. Mais au fond de moi, je me disais que ça devait être magnifiquement agréable, comme claquer les fesses de quelqu'un qui passe à côté de vous en courant.

J'étais plus silencieuse que Jessup, beaucoup plus silencieuse. Mon silence permettait aux hommes de m'imputer des pensées romantiques. Ils pouvaient inventer ce que j'aimais ou ce que j'étais. Et la plupart du temps, je les laissais faire. Qu'étais-je vraiment ? Bien que silencieuse, je réfléchissais tout le temps aux gens, à ce qu'ils faisaient et, bien trop souvent, à la façon dont ils me voyaient. J'avais quel âge ? Vingt-trois ans ? Vingt-quatre ans ? La petite enfance de l'âge adulte.

J'avais aussi des pensées un peu malveillantes, et parfois, elles sortaient de ma bouche sans que je le fasse exprès. J'imaginais qu'une chenille venimeuse était enroulée en moi, une de ces bestioles de toutes les couleurs avec des anneaux et des poils, et de temps en temps, elle se faufilait entre mes lèvres. Quand ça m'arrivait face à un homme avec qui je sortais, il réagissait avec délectation, comme si cette méchanceté était une chose qu'il avait découverte chez moi, comme si je ne le savais pas déjà.

Je ne me souviens pas de ma première rencontre avec Silas. C'était probablement dans ma chambre, qui était aussi le salon de l'appartement. Notre appartement à Jessup et moi ressemblait à une *shotgun house* du Sud des États-Unis, tout en enfilade, quand vous passiez la porte, vous étiez dans ma chambre, et il fallait traverser ma chambre pour aller dans celle de Jessup, puis celle de Jessup pour aller à la cuisine, puis la cuisine pour aller à la salle de bains tout au fond.

Jessup prenait de longues douches et était toujours en retard. Silas et moi avons donc dû nous rencontrer une des fois où il traversait l'appartement pour attendre qu'elle finisse de se préparer. Je ne me souviens pas de la date exacte. Mais je me souviens de nombre de fois

où lui et moi nous sommes retrouvés à discuter, voyant Jessup passer, enveloppée dans une serviette, criant des excuses, ses sourcils levés comme des points d'exclamation.

— C'est un train à grande vitesse, j'ai dit une fois, après un passage en trombe.

— C'est une comète, il a répondu.

— C'est un guépard.

Il a froncé les sourcils.

— Un départ ?

— Non ! Un *guépard*. Comme l'animal.

— Oh, pendant un instant j'ai cru que tu étais en train de m'avertir de quelque chose.

— Non, elle est rapide et légère, c'est tout.

— Ce n'est pas très gentil de traiter ta colocataire de légère, a dit Silas en souriant.

Il avait les cheveux longs alors. Longs pour un homme, jusqu'aux épaules, et légèrement bouclés. Son look Prince Vaillant, j'appelais ça, même si je ne savais pas vraiment qui était Prince Vaillant à l'époque, et, pour être tout à fait honnête, je ne le sais toujours pas. C'est un prince avec les cheveux bouclés ; je pense que c'est à peu près ça. Silas n'était pas grand, trois centimètres de plus que moi, mais il aimait dire que nous étions de la même taille. Nous nous sommes mesurés, une fois, avons marqué nos tailles au crayon sur le montant de la porte de Jessup, comme des enfants. Je me souviens d'avoir parlé à quelqu'un, peut-être Jessup, de ses avant-bras sexy. À l'époque, j'aimais choisir une partie du corps des hommes et dire que c'était ça qui m'attirait. Pas leurs abdos, ni leurs fesses, quelque chose d'inattendu. Pendant un temps, ça a été les lobes d'oreilles ; je les préférais bien collés, je disais aux gens. Quand j'ai rencontré Silas, mon truc c'étaient les avant-bras. C'était surtout une blague avec moi-même. Je pense que personne à part moi ne l'a jamais comprise.

J'ai remarqué que Silas a commencé à arriver de plus en plus tôt pour voir Jessup, quelques minutes chaque fois, alors que Jessup accusait toujours le même retard. Et ce n'était pas comme s'il fallait que je cherche sa compagnie ou lui la mienne. C'était la disposition de l'appartement – des perles sur un fil – qui nous réunissait. J'étais beaucoup à l'appartement à l'époque. Je jouais les derniers actes d'une rupture, où mon ex et moi nous retrouvions dans une salle virtuelle

pour nous engueuler et baiser, sans nous soucier du fait que nous étions totalement incapables de nous entendre dans la vraie vie.

Au début, j'avais l'impression d'être prévenante en tenant compagnie à Silas pendant que Jessup se préparait pour leurs rendez-vous. Dans les films, on voyait toujours la colocataire jouer ce rôle, ses cheveux attachés par des barrettes, dont le seul but était de donner des conseils avisés au couple dans la tourmente. C'était parfaitement innocent. Ce n'était rien. Silas et moi blaguions jusqu'à ce qu'apparaisse Jessup enfin habillée. Ils disaient "Salut, Lou" et ils passaient le seuil. Silas baissait toujours la tête en sortant, comme si la porte était trop basse, ce qu'elle n'était pas, ou comme s'il était grand, ce qu'il n'était pas non plus.

Silas ne flirtait pas avec moi. Et je ne flirtais pas avec lui. Je ne flirtais jamais la première. Je me racontais que c'était un principe, mais la vérité c'est que j'avais peur d'être rejetée. J'étais convaincue que je n'attirais pas Silas de toute façon, parce qu'une fois, il m'avait vue portant mon short de sport le plus court et il n'avait même pas daigné jeter un œil à mes jambes. Mes jambes étaient la seule chose dont j'étais sûre. Elles étaient longues, fuselées, et belles, et quand elles étaient nues, même moi je les admirais. Une fois, j'ai surpris Silas en train de regarder ma cheville, plus particulièrement le petit os qui ressort sur le côté, mais il a arrêté d'un coup et j'ai compris que ce qu'il faisait en réalité, c'était regarder dans le vide, en direction de la zone où se trouvait mon os de cheville.

J'ai compris que j'étais peut-être intéressée par Silas quand je ne lui ai pas raconté mes rencontres virtuelles avec mon ex, et ensuite quand je lui *ai* raconté mes rencontres pour pouvoir juger sa réaction qui s'est avérée d'un degré tout à fait approprié d'inquiétude pour mon bien-être émotionnel.

— Tu es tellement *approprié*, je lui ai dit, une fois, pas à propos du truc avec mon ex, à propos d'autre chose, je ne sais plus quoi.

C'était une blague, mais il m'a lancé un drôle de regard. Le jour suivant, Jessup m'a annoncé que Silas et elle avaient rompu. Quand je lui ai demandé pourquoi, j'ai fait attention à ce que ma voix ne laisse pas filtrer le nid d'abeilles qui s'était soudain formé à la base de ma gorge, doré et vrombissant. Elle m'a répondu en me balançant une fraise à la figure, et je n'ai pas osé lui demander ce que ça signifiait.

J'ai décidé que ça ne voulait sûrement rien dire, parce qu'après ça,

Silas ne m'a contactée d'aucune des multiples façons dont il aurait pu le faire. Et il n'arrivait plus en avance aux rendez-vous avec Jessup parce qu'il n'y avait plus de rendez-vous avec Jessup. *C'est ton imagination*, je me suis dit. *Tu te flattes*, je me suis dit. J'ai redoublé d'efforts dans la bulle RV à laquelle je jouais à l'époque pour garder ma dépression gérable et tenir mon ex à distance. J'ai flotté, me suis dilatée, multipliée, j'ai brillé. Je n'ai pas pleuré, pas geint. Je suis devenue de nombreuses bulles. Et j'ai globalement oublié Silas. Il était une possibilité qui n'était pas devenue un fait. Soit.

Trois mois après que Jessup m'avait annoncé leur rupture, *au jour près*, j'ai vérifié, Silas m'a envoyé un message. Il avait eu mon numéro par Jessup. Est-ce que j'acceptais de sortir avec lui ?

— Il t'a demandé mon numéro *à toi* ? j'ai demandé à Jessup plus tard.

Et j'ai été assez maligne pour faire la grimace en le disant, même si, à l'intérieur, ça vrombissait à nouveau, tout miel et pollen.

— Non. Je le lui ai donné. Je veux dire, je le lui ai proposé. Après qu'il m'a parlé de ses intentions.

Elle était appuyée contre le montant de la porte entre nos deux chambres, celui sur lequel nous nous étions mesurés Silas et moi. En fait, sa main était posée juste au-dessus de sa tête, pile sur les marques de crayon, mais elle ne le savait pas.

— Ses *intentions* ? Il a dit ça ? Je veux dire, avec ces mots ?

Elle a fait une drôle de tête.

— Ouaip.

— Beurk. Je devrais lui dire non rien que pour ça.

Mais je n'allais pas le faire. J'aimais qu'il ait dit ça, ses intentions. Et puis, je lui avais déjà dit oui.

— Je suis désolée, j'ai dit à Jessup. J'ai un peu l'impression d'être une connasse.

— Pas la peine.

Ses sourcils pleins d'allant se sont rejoints, puis détendus.

— Tu n'as rien fait. Et il a fait les choses bien.

— Oui, il fait les choses de manière vraiment appropriée.

— Appropriée.

Elle a posé une main sur sa poitrine et s'est affalée contre le montant de la porte.

— Calme-toi, ô mon cœur.

Jessup a déménagé moins d'un mois plus tard. Silas et moi étions déjà officiellement ensemble, même s'il n'était jamais venu à l'appartement pour attendre que je sois prête, et que j'allais toujours chez lui passer la nuit. C'était exactement le genre de drame qu'elle voulait éviter en louant un appartement avec une inconnue, m'a expliqué Jessup quand elle est partie.

Elle se tenait sur le pas de la porte, à nouveau, mais l'autre porte, celle qui menait dehors. J'étais assise, jambes croisées sur les draps défaits de mon lit. Je venais de me réveiller et l'ai trouvée affaires empaquetées, prête à partir. Il était évident qu'elle avait répété ce qu'elle allait dire, et évident aussi que c'était fait pour que j'aie honte.

Ça n'avait rien à voir avec Silas et moi, a-t-elle clarifié, elle se fichait de ça. Mais vraiment, ça aurait été bien mieux si nous étions tombés raides l'un de l'autre, si nous nous étions faufilés dehors la nuit venue, si nous lui avions menti. Mais la manière dont tout ça s'était produit, a-t-elle dit, lui a donné l'impression d'avoir été traitée assez froidement.

7

Je suis arrivée en avance à la réunion suivante des survivantes, espérant voir Fern avant que nous commencions. Un plan assez idiot, rétrospectivement, puisqu'elle était perpétuellement en retard. Je suis allée aux toilettes, à moitié pour uriner, à moitié pour tuer le temps, et en sortant de la cabine, je suis tombée sur Lacey devant le miroir, appliquant son rouge à lèvres très sombre couche après couche, faisant de sa bouche un espace négatif. Elle a refermé le tube, vérifié ses dents, et s'est approchée de moi, s'appuyant contre le lavabo à côté du mien.

— J'ai une invitation, elle a dit.

Au cours des deux dernières semaines, j'avais remarqué que Lacey me regardait à travers le cercle pendant la réunion de groupe. Impossible de ne pas sentir son regard aiguisé qui me jaugeait… aiguille, aiguille. Et quand je la regardais, elle ne détournait pas le regard comme l'aurait fait une personne normale. Elle continuait à me regarder, puis clignait des yeux très lentement une ou deux fois avant d'enfin regarder ailleurs.

— Pour quoi ? j'ai répondu.

— Pour toi. Elle a souri. Ne t'inquiète pas. C'est pas mal.

— Pas mal ? C'est bien.

Elle m'a expliqué qu'elle avait rejoint un groupe de détectives amateurs qui enquêtaient sur les affaires classées les plus sérieuses, agressions, meurtres, viols non résolus. Les Luminols, ils se faisaient appeler. Le luminol, m'a expliqué Lacey, était une poudre que les enquêteurs dispersaient sur les scènes de crime pour découvrir des taches de sang qui avaient été nettoyées. Ils étaient sept Luminols qui se retrouvaient régulièrement pour confronter leurs théories, discuter des indices trouvés. Leur travail de limier se faisait exclusivement en

ligne, passant au peigne fin les reçus de trajets en autotaxi et les factures, comparant les témoignages, etc.

— Ce n'est pas comme si on courait partout avec des impers et des loupes, a dit Lacey. Alors ? elle a demandé.

— Alors quoi ? j'ai répondu.

— Je t'invite.

— À ton truc ?

— Réfléchis-y, Lou. Early a été arrêté. Il a avoué. Je sais qui m'a assassinée. Mais imagine ne pas savoir qui t'a fait du mal. Ne pas savoir qui a tué une personne que tu aimes. Ou penser que tu sais et te tromper.

Elle voulait que j'essaye au moins une réunion, voire que j'envisage de les rejoindre de façon permanente.

— Il n'y a pas que moi. Nous voulons tous que tu nous rejoignes.

— Tous les Luminols ?

Elle a pincé les lèvres.

— C'est facile de se moquer.

— Je ne me moque pas, je lui ai dit.

Même si, honnêtement, je me moquais peut-être un peu.

— Tu as demandé aux autres ? Fern et tout le monde ?

— Non, rien qu'à toi.

— Pourquoi moi ?

Elle pensait que je pourrais me prendre au jeu, m'a-t-elle expliqué, que je trouverais ça éclairant. Elle m'a lancé un regard noir en le disant, *éclairant*, comme si elle me mettait au défi de me moquer de leur nom une nouvelle fois. Vraiment, je ne trouvais pas ça drôle que Lacey ait rejoint les Luminols. En fait, j'étais même contente qu'elle ait trouvé des gens qui la comprennent d'une manière ou d'une autre. Chaque fois que je lui parlais, je ne pouvais pas m'empêcher de visualiser ce cercle sur le sable, celui qu'avait fait son orteil entraîné par le tourniquet, celui qui démontrait qu'Early avait déposé son corps dessus et l'avait fait tourner. Et chaque fois que je pensais à ça, je ressentais comme une bouffée de gratitude envers moi-même pour avoir couru, rampé, lui avoir échappé, quelle que soit la façon dont je lui avais échappé. Même si je ne lui avais finalement pas vraiment échappé.

J'ai dit à Lacey que j'allais réfléchir à venir à une de ses réunions, mais je savais en le disant que c'était un mensonge. Je n'ai jamais été

de ces femmes qui lisent des romans policiers ou qui jouent à des jeux *true crime* virtuels. Je n'avais pas besoin de comprendre la violence faite à des inconnus par des inconnus. Les gens étaient illisibles et la vie était chaotique ; si je savais une chose, c'était bien ça.

Et puis, je n'avais pas besoin des Luminols. J'avais mon propre plan.

*

Fern est arrivée à la moitié de la réunion. Elle s'est faufilée et s'est assise comme si elle était juste partie boire un verre d'eau.

— Désolée pour l'interruption, Angela, a dit Gert en regardant Fern ostensiblement. Je t'en prie, continue.

Fern a saisi mon regard et a sorti la pointe de sa langue. J'avais pleinement en tête la lettre que j'avais volée à son appartement, que j'avais ensuite récupérée dans le grand sac de toile verte, et que j'avais sur moi en ce moment même, pliée dans ma poche.

Angela nous parlait de son nouveau job. Elle avait l'air très contente d'elle-même, une oie ravie, cou galbé, plumes gonflées. Ce n'est pas gentil de dire ça, mais je trouve que le plaisir de certaines personnes est parfois agaçant à contempler. Et Angela faisait partie de ces personnes. Je n'aurais su dire si c'était de ma faute, parce que qu'est-ce que j'en avais à faire de la façon dont Angela passait ses journées. Ou si la faute revenait à Angela parce qu'elle parlait de son nouveau travail avec suffisance, menton levé, comme si nous avions toutes postulé au truc et que c'était elle qui l'avait emporté.

Précédemment, Angela travaillait chez AutoGoGo, où elle consignait les petits dégâts subis par les autotaxis quand ils revenaient : un vieux chewing-gum dans le porte-gobelet, le fantôme d'une éraflure de chaussure sur le tableau de bord, etc. C'était Angela qui mettait les formulaires en ordre, envoyait les demandes de nettoyage nécessaires, et se chargeait de percevoir les amendes. Je connaissais très bien les moindres détails du travail d'Angela, parce qu'elle s'en plaignait chaque semaine. Le job n'était pas bien. Ou plutôt, les gens n'étaient pas comme il faut, bordéliques, indélicats, incapables de suivre des règles simples. Sous-entendu : Angela était quelqu'un de bien en comparaison, qui remettait de l'ordre dans ce que d'autres avaient chamboulé.

Mais Angela avait trouvé un nouveau boulot, mieux. Elle décrivait

son travail à l'aide de clichés. C'était une "aventure excitante" qui allait lui permettre de "repousser ses limites", utiliser "tout le spectre de ses compétences" et "s'élever". Elle serait même amenée à aller à Detroit, parfois, pour des sessions, et elle a appuyé sur ce mot, des *sessions*. Elle nous regardait tour à tour tout en parlant, les yeux silex et les narines pincées. *Je vous mets au défi*, disaient ces narines. *Je vous l'avais bien dit*, disaient-elles, aussi, ces narines. J'ai été soulagée quand son regard est passé à quelqu'un d'autre. Je ne savais absolument pas la réponse que lui renvoyait mon visage.

Lacey a finalement posé la question qui nous taraudait toutes.

— Mais qu'est-ce que tu fais au juste ?

Il a paru soudain évident qu'Angela attendait que l'une d'entre nous lui pose cette question précise. Elle a secoué lentement la tête, son sourire s'est étendu comme une flaque.

— Je suis désolée, a-t-elle dit, je ne peux pas le dire. Pas seulement à toi. À personne. J'ai signé un AND. Ça veut dire…

— Accord de non-divulgation, a dit Lacey. Tout le monde sait ça.

Le sourire d'Angela a eu un soubresaut.

— Je ne peux pas le rompre. Il est très strict. Mais ne vous inquiétez pas. On se lance bientôt. Et là, vous verrez.

*

"Et là, vous verrez", j'ai répété après la réunion quand je me suis retrouvée seule avec Fern dans une boulangerie du centre-ville, nous frayant un chemin à travers la vertigineuse tour de pâtisseries qu'elle avait commandées, les doigts poisseux de glaçage.

— La manière dont elle l'a dit, on aurait cru une menace.

— Il me semble évident qu'elle a rejoint une secte, a dit Fern.

— Ça, ou alors elle est devenue représentante en produits pharmaceutiques.

— Je pense qu'elle est en train de devenir un tigre.

— Je crois qu'elle est en train de devenir une boule de pure énergie.

— Je crois qu'elle est en train de devenir un protège-slip.

— Un protège-slip ? j'ai demandé.

— Avec des ailettes, a dit Fern en battant des ailes avant de s'en draper.

C'était assez facile de se moquer d'Angela. Et si ce n'était pas

gentil, et de fait, ça ne l'était pas, c'était aussi une façon de poser la question sans la poser, *Est-ce que je suis comme elle ? Non, tu n'es pas comme elle. OK, ouf, toi non plus tu n'es pas comme elle*. Inutile de dire combien d'amitiés féminines sont fondées sur ce genre d'assertions.

— Écoute, j'ai dit à Fern.

Elle s'est collé une pâtisserie dans la bouche.

— Je t'écoute.

Mais les mots que j'avais répétés se sont dissous sur ma langue, comme une grosse quantité de sucre. J'avais sorti la lettre de ma poche quand nous nous sommes assises, et elle était depuis posée sur mes genoux, les bords de l'enveloppe à présent ondulés par mes doigts nerveux.

— Tu as volé mon courrier, m'a dit Fern. C'est ça que tu allais me dire ?

Je l'ai regardée fixement.

— Tu savais ?

Elle a inspecté le bout de ses doigts pleins de caramel et a sucé l'un d'eux.

— Je pensais que tu n'avais pas remarqué. L'enveloppe était encore fermée.

— Je ne les ouvre pas parce que je sais déjà ce qu'il y a dedans.

— Moi, je l'ai ouverte, j'ai dit en la lui tendant. Je suis désolée, j'étais curieuse.

— Tu penses que je ne comprends pas la curiosité ? Jeune fille, je suis faite de curiosité. Je suis mille vilains défauts.

— Je peux te demander…

— Quoi ? Pourquoi je veux aller le voir ? a-t-elle dit.

Elle m'a lancé un regard dur, comme si elle m'évaluait, puis elle a lancé le même genre de regard à la tour de pâtisseries, en a saisi une de la pile et a pris une énorme bouchée. Elle parlait en mâchant, la bouche ouverte, les mots étouffés par le morceau pâteux.

— Ce n'est pas parce que je veux des excuses. Je t'explique. C'est ce que pensent ses avocats. *Je t'ai assassinée, désolé ?* Quel bien ça pourrait me faire ? Et je ne veux pas lui hurler dessus. Ou le voir pleurer. Ou lui demander pourquoi il a fait ça. Je pense que même *lui* ne peut pas répondre à cette question.

Elle a avalé sa bouchée bruyamment, un doigt levé.

— Pourquoi moi ? a-t-elle finalement dit. Il y a tous ces gens dans

le monde, toutes ces femmes, n'importe qui, qu'il aurait pu… et donc, ouais : pourquoi *moi* ? Est-ce que c'est fou de demander ça à l'homme qui t'a tuée ?

— Ce n'est pas fou.

— Eh bien ils te donnent l'impression que tu es folle. Alors même qu'il y a une personne *réellement* folle juste en face, de l'autre côté de la table.

Elle s'est rencognée dans son siège, si fort qu'il a grincé.

— Ou *pas* de l'autre côté de la table, en fait.

— Je n'allais pas te demander pourquoi tu voulais le voir, j'ai dit.

— Ah non ? Qu'est-ce que tu allais me demander, alors ?

— J'allais te demander si je pouvais t'accompagner.

Voilà. C'était dit.

Elle a levé les sourcils et s'est envoyé une autre pâtisserie dans la bouche.

J'ai attendu, le temps qu'elle mastique.

— Bien sûr, a-t-elle fini par lâcher.

— Vraiment ?

— Quoi ? Tu veux que je dise non ? Je peux dire non.

— Je pensais que tu allais m'en faire baver un peu, m'obliger à énumérer mes raisons, me faire promettre que si nous allons le voir, je ne quitterai pas la pièce en hurlant.

Elle a haussé les épaules.

— Partir en hurlant me semble la chose la plus raisonnable qui soit, au vu des circonstances.

— Mais je ne le ferai pas.

— Lou, écoute. Pendant des mois, j'ai eu ces gens – mes parents, les médecins, la commission de réplication, Gert, ces foutus avocats – qui me disaient ce que j'avais le droit de faire ou de ne pas faire. Tu penses vraiment que je vais faire la même chose avec toi ? Aucune chance. Pas moi.

Elle a poussé une pâtisserie vers moi.

— Tu fais ce que tu veux, a-t-elle ajouté.

— Tu ne vas pas me demander pourquoi, *moi*, j'ai envie de le voir ?

— Non, a dit Fern en croisant les bras.

La boulangerie m'englobait de vagues odorantes de cannelle et de levure ; la clochette a tinté ; quelqu'un est parti d'un éclat de rire

puissant et lumineux ; les pâtisseries, face à moi, avaient un goût si doux. Vraiment, le monde était terrible.

— Nous avons failli mourir, j'ai dit.

— Failli ? a-t-elle demandé en rigolant.

— Tu vois ce que je veux dire.

— OK, oui, bien sûr. Mais nous sommes là.

— C'est ça le truc. Je n'ai pas envie de le voir lui.

J'ai serré le poing, le sucre a crissé dans ma main.

— J'ai envie qu'*il* me voie, *moi*. Et cette fois-ci, je n'aurai pas peur.

Le faucon

J'ai commencé à jouer au faucon virtuel après la naissance de Nova, à cette époque, j'avais l'impression de ne rien pouvoir toucher, mais que tout me touchait tout le temps. La bouche de Nova, les mains de Silas, les draps, mes vêtements, l'air, les minutes de l'après-midi, tout ça frottait contre moi, lissait les petits poils de mes bras, entachait les contours qui séparaient mon moi du monde qui l'entourait.

Quand Nova s'endormait enfin, je la regardais hébétée. Je voyais les veines lavande qui parcouraient ses paupières fermées. Je savais que j'étais censée ressentir quelque chose en voyant ces fils de soie, mais la beauté de ma fille, c'était visiblement la seule chose qui ne me touchait pas, même en essayant de toutes mes forces. C'était quoi mon problème ? C'était quoi le problème ?

Quand Nova dormait, je mettais mon casque et enfilais mes gants, pour devenir le faucon. Je m'élevais très haut dans les airs. Le désert, sous moi, ressemblait à un tas de vieux os. Je repérais un frémissement dans le sable et plongeais, mon cri perçant me remplissait les oreilles. Et soudain, un lapin pris dans mes serres. Je sentais son cœur ronfler sous la plante de mes pieds. Après ça, il me suffisait de trouver un rocher sur lequel me poser pour dépecer l'animal avec mon bec aiguisé, pencher mon visage dans ses chaudes entrailles, tirer sur un lambeau de chair jusqu'à ce qu'il se détache de l'os.

Ensuite, j'effaçais l'historique du live wall avant que Silas ne rentre à la maison, pour qu'il ne voie pas combien d'heures j'avais passé à jouer alors que j'étais censée m'occuper du bébé. En entendant la porte d'entrée, je m'installais dans un fauteuil, une couverture sur les épaules, le bébé par-dessus la couverture, et la sensation de la chair entre mes dents.

8

Fern avait raison quand elle me disait que ce n'était pas la peine d'écrire à Smyth, Pineda et Associés pour demander si je pouvais rendre visite à Edward Early. Leur réponse est arrivée dans la semaine, identique à celle envoyée à Fern, hormis pour le nom qui avait changé. C'était exaspérant. Mais je suppose que je n'étais qu'une femme de plus à leurs yeux, Victime n° 5 à la place de Victime n° 2. Ou peut-être ont-ils simplement estimé qu'ils n'avaient rien de plus à nous dire.

Le coma forcé d'Edward Early débutait dans deux mois à peine. Une fois que les docteurs l'auraient endormi, il serait en stase pour les quarante années de sa peine. Il rêverait alors les rêves que les psychologues avaient conçus pour augmenter son empathie, sa tête couverte d'une constellation d'aiguilles positionnées de manière à stimuler les zones vides de son cerveau.

Fern et moi serons devenues deux vieilles femmes avant d'avoir la possibilité d'échanger avec lui. L'ironie était que nous serions encouragées à lui parler à ce moment-là. Si nous y consentions. Le processus de réhabilitation exigeait que les criminels dialoguent avec toutes les victimes survivantes et leurs proches. Edward Early viendrait ainsi nous voir, toutes ces années après avoir refusé que nous venions le voir lui. J'aurais alors soixante-douze ans. Nova serait plus âgée que Fern et moi actuellement. Imaginez ça ! Je voyais d'avance Edward Early sur mon porche, ma tête grisonnante se levant tandis qu'il frappe à la porte.

Je n'ai pas dit à Silas ce que nous étions en train de faire avec Fern. Un mensonge par omission, comme on dit, toutes ces choses qu'on ne confie pas. Mais en vrai, n'y en a-t-il pas des tonnes – ces choses que l'on n'a pas dites alors qu'on aurait dû ? N'y en a-t-il pas

des milliers ?

Lorsque Silas m'a demandé si tout allait bien, je lui ai assuré que oui, et ça m'a semblé être le pire mensonge de tous, même si c'était le plus petit d'entre eux. J'ai fait d'autres petites choses pour me rattraper, de minuscules attentions, des cailloux placés de l'autre côté de la balance. J'ai tapoté l'ongle qu'il s'était fendu quand il était enfant ; les nerfs en dessous étaient endommagés, et il aimait la sensation qu'il ressentait quand ils se réveillaient. J'ai plié toutes ses chaussettes en minuscules rosettes et je les ai rangées dans le tiroir par couleur, des bleu marine et des gris cendre jusqu'aux rouge-brun et aux terres de Sienne. J'ai pris la pire part de gâteau, celle à l'extrémité qui, laissée à l'air libre, avait séché.

Si Silas remarquait l'un de ces petits riens, s'il me remerciait, alors ça ne comptait pas et je devais trouver autre chose à la place. Malheureusement Silas était aussi poli qu'observateur. Le seul moment où je pouvais vraiment faire baisser mon compteur de culpabilité, c'était la nuit, pendant qu'il dormait et que je pouvais alors le prendre dans mes bras. Ses côtes se dilataient et se contractaient. J'ai pensé à toutes ces choses qu'elles renfermaient, les réseaux de veines, les tissus musculaires, les bijoux étincelants de ses organes. Il était joli quand il dormait, je veux dire son visage. Je pouvais y voir Nova, la partie d'elle qui n'était pas moi. En silence, je lui ai demandé de me pardonner.

*

Ah, le pardon : M. Pemberton a débarqué pendant mon service suivant. Imaginez ma surprise lorsque j'ai vu son nom sur le planning. Il avait réservé un rendez-vous de dernière minute, je n'ai donc même pas eu le temps de m'inquiéter. D'abord, le signal sonore d'un client en approche, puis son nom sur mon agenda, et le voilà qui apparaissait à l'autre bout du canapé, son col roulé couleur or cette fois-ci, son visage qui en émerge, ses yeux fermés lourdement, un sourire prudent sur les lèvres.

— Vous êtes revenu, je lui ai dit, bêtement.

J'ai posé mes mains sur mes genoux dodus, couverts d'une jupe en velours côtelé. Je portais mon skin par défaut, un composite des caractéristiques physiques identifiées par nos clients comme étant les plus réconfortantes : âgé, imposant, un air de peluche, féminin. En

somme, j'étais une femme-fauteuil trop rembourrée.

— Je… oui, est-il convenu.

— Ce que je voulais dire c'est que je suis désolée. Pour l'autre fois. J'ai agi de façon impulsive. Ça ressemble à une excuse mais ça n'en est pas une. C'est juste que je ne sais pas comment l'expliquer.

Il a penché la tête.

— Vous venez de l'expliquer : c'était une impulsion.

— Oui

— J'ai déjà agi de façon impulsive moi aussi.

— C'est gentil de votre part de le dire.

— Je ne sais pas si c'est gentil. C'est vrai.

Il a regardé derrière moi, à travers la fenêtre qui n'en était pas une.

— Je comprends ce que c'est. On trouve des raisons après les faits qui expliquent pourquoi on a fait ce qu'on a fait, mais on a l'impression de se raconter une histoire. Une histoire sur soi-même.

— C'est exactement ça, j'ai murmuré.

Il comprenait.

Il a soulevé son menton et effectué un semi-haussement d'épaules distingué.

— Peut-être que le mieux c'est de dire, *J'avais mes raisons. Même si je ne sais pas ce qu'elles sont, elles doivent exister, car j'ai fait ce que j'ai fait.*

— Nous sommes un mystère même à nos propres yeux. C'est ce que vous voulez dire ? j'ai demandé.

— Peut-être sommes-nous aussi la solution.

— C'est très philosophique.

— Que voulez-vous, je ne suis pas modeste.

Je ne m'attendais pas à une plaisanterie de sa part. J'ai ri, et il a semblé satisfait.

— Je peux *vous* demander quelque chose ? a-t-il dit.

C'était une règle tacite de ne pas parler de nous avec les clients. De la petite conversation banale, oui, mais éviter tout ce qui relevait de l'intime. Éviter le personnel. Sauf qu'au vu des circonstances, comment pouvais-je répondre autre chose que "Bien sûr" ?

Et il a alors demandé :

— Est-ce que ça va ?

— Non.

Je ne voulais pas dire ça. Ma main a volé jusqu'à ma bouche. C'était vrai. Je savais que c'était vrai. Et à présent, je l'avais dit à voix haute. J'ai soufflé entre les doigts qui couvraient ma bouche. C'était un soulagement que de le dire à voix haute. J'ai baissé ma main, lentement.

— Quelque chose m'est arrivé, j'ai dit. Et parfois, ça ressort.

— Comme lorsque… ?

Il a pointé mes mains, toujours posées innocemment sur mes genoux.

— Comme l'autre jour. Mais je gère.

— Vraiment ?

— Oui.

— Vous êtes sûre ? il a demandé, et son scepticisme était légitime vu la façon dont j'avais agi la dernière fois.

— Oui, j'ai répété.

Et j'en étais sûre, oui, je me suis dit. À ma façon.

— Hé, on est en train de prendre toute votre session, je lui ai dit. Vous voulez votre séance ? Je vous promets que je ne vais pas vous… attraper.

Il m'a regardée un instant, puis il m'a tendu les mains.

*

Ce même après-midi, j'ai retrouvé Fern au café pour essayer de voir comment nous pourrions convaincre Edward Early d'accepter de nous voir. Je n'aurais probablement pas remarqué la femme à quelques tables de nous si elle n'avait cessé de nous lancer des coups d'œil. Elle était un peu âgée et légèrement replète, ses cheveux d'un bleu océanique délicieux moussaient pratiquement sur sa tête. Fern semblait ne pas s'apercevoir qu'elle nous scrutait avec insistance. Cela dit, il était difficile de savoir ce que Fern remarquait ou ne remarquait pas. Et puis, maintenant, nous étions toutes habituées à cette sensation, ces regards posés sur nous.

Quand Fern et moi nous sommes levées pour partir, la femme s'est levée aussi, prenant un angle à travers les tables pour nous croiser. Je lui ai tenu la porte, mais pas de la façon dont on le fait habituellement, j'ai juste laissé ma main posée sur la porte un instant permettant à la personne qui vous suit d'avoir une chance de la retenir avant qu'elle ne se referme. Je n'ai pas non plus regardé en arrière

pour voir si elle l'avait rattrapée.

Puis je l'ai entendue appeler derrière nous.

— Mademoiselle ? Mademoiselle ? elle a dit encore, avec plus d'empressement. S'il vous plaît, mademoiselle ?

C'est moi qui m'attendais à ce que la femme nous interpelle mais c'est Fern qui a réagi. Je ne me suis arrêtée que parce que Fern l'a fait. Quand je me suis retournée, la femme était juste derrière nous, à quelques centimètres. J'ai vu alors que ce que j'avais pris pour de l'embonpoint avec la distance était en fait un affaissement dû à une perte de poids trop rapide.

— Merci, elle nous a dit. Oh merci, merci de vous être arrêtées.

Nous n'avions rien fait d'autre que stopper notre marche, et ses remerciements si emphatiques m'ont fait quasiment regretter de l'avoir fait. J'ai jeté un œil à Fern, mais elle ne m'a pas rendu mon regard. Elle observait la femme de cette façon enjôleuse qu'elle avait toujours, qui vous donne l'impression d'être petit, qu'elle vous tient dans la paume de sa main, à vous tourner dans un sens puis dans l'autre pour vous examiner sous toutes les coutures.

— Est-ce que je peux vous montrer quelque chose ? a dit la femme.

Elle a levé son écran, et là, se trouvait une adolescente, drapée dans une toge de remise de diplôme, toque sur la tête. Les cheveux de la jeune fille étaient teints et bouclés en vagues bleues, exactement comme la femme. Elle a tapé sur l'écran et, soudain, une projection de la fille est apparue au milieu de nous trois, clignotant dans le soleil.

— Mais je n'ai rien à dire ! a protesté la jeune fille. Tiens. Je vais le faire.

Elle s'est débarrassée de sa toque, s'apprêtant à la jeter, mais au dernier moment, elle ne l'a pas lâchée et l'a serrée contre sa poitrine. L'image a commencé à bégayer, et la toque est revenue d'un bond sur la tête de la jeune fille.

— Mais je n'ai rien à dire ! a dit la fille encore une fois. Tiens, je vais le faire.

Toque enlevée, fait semblant de la lancer, poitrine, tête.

— Mais je n'ai rien à dire ! a dit la fille une énième fois. Tiens, je vais…

La femme a tapé sur l'écran, coupant le son de la projection ; la fille a continué sa boucle en silence.

— C'est Laurel, a dit la femme. Ma plus jeune.

— Félicitations, a dit Fern.

La femme a vivement battu des paupières.

— Quoi ?

— Félicitations ? a dit Fern en montrant la projection. Elle est diplômée, non ?

— Non. Enfin si. Mais ce n'est pas…

La femme a regardé la jeune fille puis est revenue sur nous.

— Ce que je veux dire c'est qu'elle est comme vous. Elle est exactement comme vous deux.

Fern est restée silencieuse, attendant que la femme s'explique. Moi, je n'avais pas envie d'entendre un mot de plus. Je n'avais réellement, absolument pas envie d'entendre pourquoi cette femme pensait que sa fille était exactement comme nous.

— Ce que je veux dire, c'est qu'elle est morte, a dit la femme comme je l'imaginais.

— Je suis vraiment désolée, j'ai murmuré, et j'ai pris le bras de Fern pour partir.

— De ma perte ? elle m'a demandé. C'est de ça que vous êtes désolée ?

Je me suis arrêtée. Les mots se voulaient sarcastiques, mais son ton n'avait rien de mordant. Elle a tripoté une de ses boucles bleues, a examiné ses pointes. J'ai compris qu'elle avait teint ses cheveux pour faire comme sa fille morte.

— Elle ne voulait pas le quitter, a dit la femme. C'est dur pour certaines personnes de comprendre ça. *Pourquoi est-ce qu'elle ne l'a pas simplement quitté ?* Ils ne me le disent pas à moi, évidemment. Les gens ne disent pas ça, elle a dit avant d'humidifier ses lèvres, sa langue paraissait malsaine, laiteuse. Il ne l'a pas frappée. Encore une chose que les gens ne comprennent pas. Ils me posent la question. *Est-ce qu'il la frappait ?* J'essaie de leur expliquer comment c'était, comment il lui faisait faire tous ces régimes. Il ne la laissait pas manger de la viande. À cause de l'odeur que ça lui donnait, elle disait. Et comment il choisissait ses vêtements pour elle. Je ne veux pas dire qu'il lui achetait des vêtements, même s'il lui disait ce qu'il fallait acheter ou non. Je veux dire qu'il posait ses vêtements chaque matin au pied de leur lit. À son dernier anniversaire, je lui ai offert ce manteau. J'ai arrêté la voiture au milieu de la rue quand je l'ai vu dans la vitrine de la boutique, j'ai fait demi-tour et suis allée le chercher. Il me la

rappelait tellement, c'était quelque chose qu'elle allait aimer, elle serait belle… bien. Elle a ouvert le carton et me l'a rendu, comme ça, encore emballé dans le papier de soie. Merci, elle a dit. C'est un beau manteau, elle a dit. Mais elle était vraiment désolée, elle ne pouvait pas porter de vert, il n'aimait pas quand elle en portait. Je lui ai dit qu'elle était belle en vert. Elle m'a répondu que ce n'était pas ce qu'elle *était*, c'était ce que cette couleur faisait *émaner* d'elle. *Comment ça me fait agir*, elle a dit. Et je lui ai demandé ce que ça voulait dire. Et elle a dit, *Maman, tu sais quelle garce je peux être*. Vous comprenez maintenant que même s'il ne la frappait pas…

La femme a tapoté sa tête, et son cœur, ses mouvements en écho de ceux de la jeune fille, toque sur la tête, toque sur le cœur.

— Mais c'est vrai qu'il ne la touchait pas, elle a continué. Jusqu'à ce qu'il fasse ce qu'il lui a fait. Et ce qu'il s'est fait à lui-même. C'est la balle qui l'a touchée. Techniquement. *Au moins, il n'est plus là*, disent les gens. *Il devait être complètement malade*, ils disent.

Les lèvres de la femme se sont retroussées, révélant la pointe blanche d'une dent. J'ai compris ce qu'elle voulait dire. Cet homme n'avait pas seulement tué sa fille, il avait lié sa mort à la sienne. *Les victimes d'Edward Early*, c'était comme ça que les informations nous appelaient Fern, moi et les autres femmes. *Les victimes d'Edward Early*, comme si nous lui appartenions.

— Je ne veux pas minimiser ce que vous avez vécu, a poursuivi la femme. Je ne suis pas en train de dire que vous n'avez pas traversé ce que vous avez traversé. Je sais que, *vous*, vous n'avez pas eu la possibilité de partir. Mais ne diriez-vous pas que, quand il a pointé le pistolet sur elle, ma Laurel aussi a eu très peur ? Ne diriez-vous pas qu'elle a eu mal quand la balle est… quand elle est… quand elle… quand…

C'était affreux de regarder cette femme buter sur le mot, comme l'hologramme de sa fille pris dans sa boucle. J'avais déjà tourné les talons, cherchant un moyen de m'échapper, mais Fern m'a tenu fermement le bras.

— Entrée, a dit Fern.

— Entrée, a soupiré la femme. Oui. Merci. Entrée.

— Je vais la ranger, maintenant, elle a dit en montrant la projection.

Elle a glissé son doigt sur le bord de l'écran.

— Juste pour le moment, elle a murmuré. À sa fille, pas à nous.

Et elle a disparu.

— Vous êtes gentilles. Je le vois.

Fern a ri.

— Vraiment pas.

— Non, non, non, non, non, a dit la femme en remuant la main. Les gens vous diront que ce n'est pas le cas. Mais vous l'êtes. Laurel était une gentille fille elle aussi.

Elle a froncé les sourcils.

— J'allais dire *malgré tout*. Mais je ne le dirai pas. C'était une fille gentille. Elle était juste… gentille. Alors, si vous le sentez, si vous pensez que c'est la bonne chose à faire, peut-être vous pourriez parler d'elle à vos gens ? De Laurel ?

Nos gens ? J'ai d'abord pensé qu'elle parlait du groupe des survivantes. Je n'allais certainement pas leur raconter cette triste histoire, car d'une part, ce n'était pas quelque chose qu'elles n'avaient jamais entendu auparavant, et d'autre part, il n'y avait rien à faire. J'ai pensé à l'ex d'Angela qui la suivait, qui la *poursuivait*. Elle n'en parlait plus depuis un moment. Il avait peut-être arrêté. J'espérais qu'il avait arrêté.

— Vos gens, a répété la femme, avec un geste désignant au-delà de nous, vers la rue.

Et j'ai compris qu'elle parlait de la commission de réplication.

— J'ai pensé que s'ils apprenaient ce que Laurel a enduré, peut-être qu'ils la considéreraient comme une candidate.

Elle nous a montrées Fern et moi.

— Je sais que ce n'est pas aussi excitant que ce qui vous est arrivé à toutes les deux.

Fern a serré mon bras en entendant le mot *excitant*.

— Je sais que l'empathie ne sera sans doute pas la même, a continué la femme. Parce que Laurel aurait pu le quitter. Elle aurait pu. C'est vrai. Sauf que, vous savez, en vrai, elle ne pouvait pas.

— Oui, a dit Fern en faisant un pas vers elle. Oui, nous leur en parlerons.

— Vraiment ? a demandé la femme, et il était évident, à sa façon de le dire, qu'elle s'attendait à ce que nous refusions.

— Bien sûr, a répondu Fern. Nous leur parlerons de votre Laurel.

— Tu vois ? a dit la femme à quelqu'un d'invisible dans le ciel. Des

gentilles filles. Gentilles. Je peux vous donner mon numéro ? Vous pourrez me dire ce qu'ils ont répondu ? Et comme ça, ils sauront comment me trouver si… eh bien, s'ils décident de…

Fern a dit oui, et la femme s'est exécutée. Elle nous a remerciées encore de nombreuses fois, une cascade de mercis, jusqu'à ce qu'il soit impossible de continuer à accepter une telle quantité de remerciements, alors nous avons simplement hoché la tête jusqu'à ce qu'elle s'essouffle.

— Tu vas parler d'elle à Gert ? j'ai demandé à Fern une fois passé le pâté de maisons.

Fern a pouffé.

— Et qu'est-ce qu'elle va faire, Gert ?

— Alors qui ? La commission de réplication ?

— Lou, a dit Fern, allez viens.

— Quoi ? Qui ?

— Il n'y a personne à *qui* en parler. Ils ne vont pas cloner la fille de cette femme.

J'ai dû tressaillir à ce mot, clone, que les gens utilisent rarement par politesse, car Fern m'a ri au nez. C'était vrai de toute façon. La commission de réplication ne ramènerait pas la première fille venue sous prétexte qu'elle avait été tuée par son petit ami. Il y en avait combien des comme ça ? De fait, je connaissais le chiffre : trois par jour, tous les jours.

Déjà, le pays était trop peuplé. On ne pouvait pas cloner tous les gens qui mouraient, ni même tous ceux qui avaient été assassinés, du moins, c'était leur raisonnement. On gardait cette technique pour des circonstances particulières. Le critère de sélection était supposément une contribution significative et pérenne à la société, avec un contrôle gouvernemental pour s'en assurer. C'est pour ça qu'il y avait eu un scandale quand, environ un an auparavant, on avait découvert que certaines personnes ramenées avaient fait d'importantes donations à la commission de réplication. Pour effectuer des recherches, avait assuré la commission. Mais ça avait l'air de ce que ça avait l'air, et ça ne donnait pas franchement une bonne image, surtout après qu'un politicien ramené par la commission s'était avéré avoir violé deux de ses stagiaires. Il y avait eu des manifestations, des enquêtes, des censures, et la commission de réplication semblait sur le point de fermer quand Edward Early a commencé à assassiner des femmes et

qu'une histoire a éclipsé l'autre.

La vérité c'est que la commission ne nous aurait pas clonées toutes les cinq s'il n'y avait pas eu les reportages, la chasse à l'homme, l'été de la peur, s'il n'y avait pas eu les actrices et les pop stars qui avaient appelé à ce qu'on nous ramène, ou les femmes qui dessinaient un trait de rouge à lèvres en travers de leurs gorges.

— Mais tu lui as dit que tu parlerais à quelqu'un, j'ai dit à Fern, là, sur le trottoir. Et maintenant, elle espère.

— Elle espérait avant.

— Tu ne comprends pas, j'ai dit en forçant Fern à s'arrêter. Elle ne va pas oublier ta promesse si facilement. C'est *sa fille*.

Rien qu'en le disant, l'idée que quelqu'un puisse tuer Nova m'est venue à l'esprit et m'a coupé le souffle. Et rien que d'y penser, j'avais l'impression d'avoir commis un acte de violence.

— Je ne suis peut-être pas mère, mais *j'en ai* une, non ? a dit lentement Fern en inclinant la tête. Et le truc, c'est qu'Edward Early aussi.

Papas

Je n'ai jamais douté de l'amour de mes papas. Je sais que c'est une chance, et pas une petite chance, beaucoup de gens ne peuvent pas en dire autant. Je n'ai pas idée de ce que c'est que d'être incertain de l'amour de ses parents, ou peut-être pire, d'être certain qu'ils ne vous aiment pas. Je ne peux qu'imaginer comment cette absence d'amour vit au plus profond de soi, au centre, et qu'il est impossible de l'en arracher. Non pas comme le noyau d'un fruit, mais comme une huile qui a coulé à l'intérieur, comme si on en était marbré.

Opa n'est que rectangles et absence de bêtises. Opa, parce que quand j'étais petite fille, il s'appelait lui-même "l'autre papa", mais j'arrivais seulement à dire "Opa", donc c'est ce qu'il est devenu. Il est infirmier dans un grand hôpital, il est cadre, il supervise les autres infirmiers. Il est probablement la raison pour laquelle j'ai fini par travailler pour la Salle, si l'on peut trouver une raison à ces choses-là.

Papa était un réparateur de business. "Consultant en efficacité", c'était son véritable titre, mais il se présentait toujours comme *réparateur*. Contrairement à Opa, papa était doux et perpétuellement content. Généralement, je trouve toujours un peu paresseux de partir du principe que quand deux personnes sont ensemble, l'une est dure et l'autre est douce. Mais dans le cas de mes papas, c'était le cas.

Opa pouvait me faire des tresses, de toutes sortes. Comme des écailles de poisson, il disait. Comme une corde, il disait. Comme une couronne. Je l'ai laissé me tresser les cheveux jusqu'au lycée, ce qui était ridicule à l'époque, mais c'est un souvenir que je chéris à présent. Il y avait des jours où j'avais l'impression que ces tresses me soutenaient, un panier tressé pour accueillir tous les sentiments débordants qui, sinon, auraient éclaboussé mon crâne et le monde autour de moi.

Papa aimait me donner des choses en douce, des petits cadeaux, des friandises, des journées d'école buissonnière. Pour être tout à fait précise, papa faisait *comme* s'il me donnait des choses en douce. Et puis un jour je l'ai entendu dire à Opa "Fais comme si tu n'avais pas vu le bracelet qu'elle cache sous sa manche". J'ai été inquiète, puis me suis sentie trahie. *Il lui avait dit ?* Mais immédiatement après, la trahison s'est refermée sur elle-même, j'ai vu comment je pourrais faire partie de ce petit jeu : Opa ferait semblant de ne pas savoir que papa me gâtait, et je ferais semblant de ne pas savoir qu'Opa savait, et tout ça, au final, c'était de l'amour, n'est-ce pas ?

Ils m'avaient raconté d'emblée que c'était leur amie Talia qui m'avait portée pour eux, mais qu'elle n'était pas ma mère biologique. J'ai croisé Talia quelques fois en grandissant. Elle voyageait beaucoup, la plupart du temps en dehors des États-Unis. Quand elle se montrait – et c'est comme ça qu'ils disaient, Talia allait *se montrer* – elle portait toujours des vêtements aux couleurs mal associées, mangeait avec ses doigts (la seule nourriture que je l'ai jamais vue avaler avec un ustensile était la soupe), et tapotait son ventre quand elle riait, comme un homme satisfait. Je ne voyais pas vraiment Talia comme une personne mais plutôt comme un oiseau qui serait entré accidentellement par la fenêtre ouverte et qui se mettait à voleter partout dans la maison. Elle me traitait avec la même bonne humeur distante que celle avec laquelle elle traitait tout le monde, excepté Opa qui était son préféré, de toute évidence.

Une fois, je ne devais pas avoir plus de sept ans, Talia m'a montrée du doigt et a dit :

— Toi, toi là ! Tu m'as donné des varices.

— Pardon ? j'ai répondu, très surprise.

Et tout le monde s'est mis à rire.

Je n'avais pas de connexion particulière avec Talia, je ne la voyais pas comme ma mère, mais j'étais fière d'avoir grandi en elle.

Je ne pensais pas non plus à ma mère biologique, si ce n'est que, parfois, je me demandais à quoi elle ressemblait. Et je jouais alors à regarder les femmes qui passaient dans la rue pour voir si je reconnaissais certains de mes traits sur leurs visages. Mais je ressemblais tellement à papa, que reconnaître la forme du visage d'une inconnue était hors de propos. Dans les mois qui ont suivi sa mort, je regardais mon visage dans le miroir parce que je pouvais

encore l'y voir, dans mes os.

Mais rien de tout ça n'importe. Ce qui importe, c'est que mes papas m'aimaient d'un amour de parents, ce qui est suffisant et trop à la fois. Et je savais que ça ne s'arrêterait jamais. Même après la mort de papa, j'avais l'impression que son amour s'était intégré à celui d'Opa, que c'était quelque chose qu'Opa et moi tissions entre nos doigts emmêlés comme la ficelle dans le jeu du berceau du chat.

Et c'est pourquoi je savais que, quand j'aurais besoin de lui, Opa m'accueillerait.

9

Le prénom de la mère d'Edward Early était Celia. Et son nom de famille n'était plus Early mais Baum. Elle avait repris son nom de jeune fille après que son fils avait été arrêté et avait avoué l'assassinat de cinq femmes. Celia Baum avait cinquante-neuf ans. Elle travaillait comme coordinatrice pour le bureau du directeur du district scolaire de Haslett. Elle avait été mariée deux fois et avait divorcé deux fois. Edward était son unique enfant.

Fern et moi avions trouvé l'information assez facilement, là, sur le trottoir, avec nos écrans. C'était la femme aux cheveux bleus, la mère de Laurel, qui avait donné l'idée à Fern : nous ferions appel à Celia Baum pour qu'elle persuade son fils de nous rencontrer.

— Regarde celle-ci, a dit Fern en montrant son écran qui passait une vidéo.

Au début, je n'ai pas reconnu Celia Baum. Elle n'avait que quatorze ans dans la vidéo, une jeune fille à la voix sérieuse et au front brillant. La vidéo avait cette étrange et fine qualité des enregistrements préholo, une personne, toute plate, bougeant rapidement sous une couche de verre. La Célia ado faisait la critique de sa série favorite dont la fin l'avait déçue. Elle parlait vite, dans l'urgence, ses doigts s'agitaient dans le cadre comme si un réalisateur derrière l'écran s'apprêtait à crier *Coupez*.

J'ai regardé cette jeune fille et me suis aperçue que je la détestais. J'ai rejeté cette pensée dès qu'elle m'est venue, mais cela ne l'empêchait pas d'être vraie. Je la détestais parce qu'Edward Early était là, une partie de lui au moins, une petite boule dans l'un de ses ovaires. Et elle n'était qu'une jeune fille qui n'avait pas idée de ce qui allait lui arriver, et ce n'était pas sa faute, et je ne pouvais pas m'empêcher de la tenir pour responsable malgré tout.

Je n'ai pas pensé à tenir pour responsable le père d'Edward Early. Il était parti quand Edward était bébé, il avait tracé sa propre route, comme les hommes ont le droit de faire.

— C'est parfait, a dit Fern, l'amour d'une mère.

Je n'ai pas dit à Fern *Tu ne parles même plus à ta mère*.

— Il faut que j'y aille, j'ai préféré dire, en me détournant de l'écran.

— Quoi ? Maintenant ?

— Je dois aller chercher Nova.

J'étais déjà en train de partir, la haine comme une bourrasque dans ma poitrine.

— C'est bien, ça, elle a dit derrière moi.

— Très bien ! j'ai répondu par-dessus mon épaule.

— C'est un bon plan ! elle a crié.

J'ai levé une main pour lui montrer que je l'avais entendue, mais je ne me suis pas retournée.

Il fallait que je récupère Nova, ça au moins c'était vrai. C'était la première fois depuis des semaines que j'allais la chercher à la crèche. Silas s'occupait de la déposer et d'aller la récupérer parce que la crèche était dans le même quartier que son bureau. Mais aujourd'hui, il m'avait envoyé un message disant qu'il avait un problème au travail et est-ce que je pourrais aller chercher le bébé en rentrant à la maison. Et bien sûr, je pouvais.

L'immeuble était un cube de stuc jaune fiché au milieu d'une grande pelouse clairsemée, comme une part de gâteau tombée par terre. Dedans, les lumières étaient faibles, le sol capitonné de matelas. Je suis arrivée en plein milieu de la sieste. Dans le noir, les traits des visages des enfants endormis apparaissaient étrangement vieux, antiques, même. J'ai essayé de récupérer Nova parmi les dormeurs, je pensais l'avoir trouvée, puis j'ai compris que c'était un autre enfant, un inconnu.

Une employée de la crèche est venue me voir, un doigt sur la bouche. Elle naviguait entre les matelas sans même regarder où elle posait les pieds. Je l'ai regardée, anxieuse, marcher autour des petits corps, mais c'était presque magique, ses pieds retombaient toujours sur les bandes de moquette entre les lits. Ses cheveux étaient blancs, frisottés, des bouloches dans un séchoir. La crèche était pleine d'étudiants travailleurs sociaux ou éducateurs, faisant leurs heures de

stage sous l'œil d'une responsable tourmentée, qui, comme le disait toujours Silas en plaisantant, semblait passer sa vie dans la cuisine à découper des pommes.

La femme aux cheveux boulochés a murmuré, "Je vais vous la chercher".

— C'est Nova, j'ai crié derrière elle, sur le ton du murmure. La mienne, c'est Nova.

Et elle a hoché la tête comme pour dire *oui, oui, oui*.

Mais comment le savait-elle ? J'étais sûre de ne jamais l'avoir rencontrée. Grâce aux ragots. Je me suis rendu compte avec un sentiment d'impuissance, que ça devait être grâce aux ragots. J'ai imaginé les employées de la crèche désignant Nova du menton et disant du coin de la bouche, *Celle-là, celle dont la mère a été assassinée. Je ne l'ai jamais vue ici, toujours le papa. Mais en fait ce n'est pas sa mère, pas vraiment, si ? C'est plus comme une belle-mère si on y réfléchit*.

L'employée de la crèche s'est approchée avec Nova sur sa hanche. Lorsque Nova m'a vue elle m'a tendu les bras et j'ai senti une vibration au fond de moi, comme quand on pince une corde. Les voix imaginaires ont disparu. Quand je l'ai prise, elle a immédiatement enfoncé son visage plein de sommeil dans mon épaule, se pressant fort, les yeux plissés, la bouche humide.

— *Siestus interruptus*, a dit la femme, et je me suis forcée à sourire à la plaisanterie, en me convainquant qu'il n'y avait aucun reproche là-dedans.

— Est-ce que vous pouvez attraper son matelas ? j'ai demandé.

— Oh, a dit la femme en regardant le matelas vide, au centre de la pièce où dormaient les enfants. Vous ne la laissez pas ?

— Je suis sa mère, j'ai dit machinalement, et les yeux de la femme se sont écarquillés. Je la ramène à la maison, je veux dire.

— Je… Désolée. Je pensais que vous vouliez l'emmener faire une promenade.

Elle a à nouveau traversé la pièce et récupéré le matelas.

— Tu as de la chance ! Tu rentres avec maman aujourd'hui ! elle a dit à Nova.

Elle essayait d'alléger la situation, de l'adoucir, je le savais, je le sais. Mais malgré tout, j'ai eu le sentiment d'être jugée, d'être la mère absente, et je me suis sentie obligée de m'expliquer.

— Son père travaille juste au bout de la rue. C'est pour ça qu'il

vient la chercher. Mais aujourd'hui, c'est moi. Maman ! j'ai dit à Nova bêtement, en la faisant sauter dans mes bras. Maman !

*

Dès que Silas est entré dans la cuisine, j'ai su que quelque chose n'allait pas. Nova sur sa chaise haute, moi, lui donnant à manger un petit pot de purée de légumes. *Calme*, promettait l'étiquette, mais voir Nova s'étaler la moitié du pot sur le visage démentait plutôt cette assertion. Silas a embrassé le sommet du crâne de Nova et ma joue ; ses lèvres étaient imprégnées d'air de l'extérieur. Quand il a expiré, sa posture et le coin de sa bouche semblaient figés dans la glace.

— Pourquoi tu es bizarre ? je lui ai demandé.

— Bonjour à toi aussi, il a dit.

— Non. Pardon. Je veux dire, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Mmmm… Voyons. Allergie aux crustacés. Orteil en marteau.

Il s'est assis lourdement à la table.

— … Terreur existentielle.

— Tu as oublié *tendance à être évasif*.

Il a souri, mais une seconde trop tard, et il m'a tendu le bavoir.

— Sérieusement, Sil, quelque chose ne va pas ?

— Je ne sais pas. Non. Oui. Peut-être.

— Est-ce que tu vas me dire ? j'ai dit en nettoyant la purée sur le visage de Nova. Ou est-ce qu'il faut que je devine ?

— Je suis en train de me demander si ce ne serait pas mieux que je te montre.

— *Me montrer ?*

— Un des gars au travail m'a fait voir un truc.

— Oh… Je vais avoir droit à du porno de bureau ?

Silas n'a pas répondu.

— Attends, c'est vraiment du porno de bureau ?

En voyant son visage, j'ai décidé d'arrêter de le taquiner. Il avait l'air désespéré.

— Ce n'est pas du… porno, il a dit, comme si ce n'était *vraiment pas* du porno. C'est un jeu. Un genre de jeu.

— Un genre ?

— Un jeu sur toi, il a dit, raide.

— Un jeu sur *moi* ? j'ai répété et Nova a braillé.

Je m'étais arrêtée, laissant la cuiller suspendue à mi-chemin de sa

bouche. Je lui ai donné sa bouchée, encore étalée, encore nettoyée.

— Je ne comprends pas.

— Sur ton assassinat, Lou, il a dit en cachant son visage dans ses mains. Je suis tellement désolé. Quelqu'un a conçu un jeu à partir de ton assassinat.

Un jeu à partir de mon assassinat. J'ai répété la phrase dans ma tête. J'ai essayé de ne pas sentir le couteau sur ma gorge.

— Tu y as joué ?

— Nous allons les poursuivre en justice, il a dit.

— Nous n'allons *poursuivre* personne.

— Eh bien, on leur fera quelque chose en tout cas.

— Oui, c'est ça, on leur fera *quelque chose*. Ça leur apprendra.

— Putain de merde !

Silas a passé sa main dans ses cheveux, et le bébé l'a regardé fixement, lui qui élevait rarement la voix.

— Hé, j'ai dit. Je sais que tu es en colère…

— Oui, je *suis* en colère. Je suis en colère pour toi. Pourquoi est-ce qu'ils ne nous laissent pas tranquilles ?

— J'ai besoin, pour moi, que tu ne sois pas en colère en ce moment.

— Je ne sais pas si…

— Sil, j'ai vraiment besoin que tu ne sois pas en colère en ce moment. OK ? Ça ne m'aide pas.

Il a laissé retomber ses mains, ses cheveux à présent en bataille.

— OK. Est-ce que je peux être désolé, alors ?

— Oui, bien sûr. Tu peux être désolé.

— Alors je suis désolé qu'ils aient fait ça. Un jeu.

Il a secoué la tête.

— Un putain de jeu, il a répété.

— Je veux y jouer.

— Lou.

— Il faut que j'y joue.

Je me suis levée.

— Il faut que je voie.

— Je… OK. Je vais appeler Preeti. On peut y aller ensemble.

— Non, Sil. Je veux y jouer toute seule.

*

Il faisait chaud dans le cellier et encore plus chaud avec le casque de réalité virtuelle et les gants. L'air était sec et poudré à cause des épices. J'ai fait un tour lentement, bras tendu, pour m'assurer que je n'allais pas cogner les étagères ou les boîtes de conserve. J'ai noté que nous étions presque à court de pâtes. J'ai tourné une nouvelle fois sur moi-même. Je me sentais étonnamment calme, tranquille, comme si je flottais à quelques centimètres au-dessus de ma tête, comme si c'était l'avatar du jeu qui me faisait bouger. *C'est parti*, je lui ai dit. J'ai levé la main et fait dérouler le menu ; le cellier a disparu. J'ai trouvé l'icône du jeu que Silas avait téléchargé. J'ai appuyé dans l'air, appuyé sur l'icône. Et je suis entrée.

Je suis arrivée à une porte. La porte était ornée d'un heurtoir en laiton et d'une rangée de fenêtres qui projetaient des rectangles de lumière chaude sur le porche sombre. C'était la porte d'une maison familiale aux lumières allumées. Comment le jeu pouvait-il être mauvais quand il s'ouvrait sur une telle porte ? Mais ensuite, j'ai regardé le heurtoir de plus près et j'ai vu qu'il avait la forme d'un visage de femme, ses yeux de laiton écarquillés par la peur, ses lèvres retroussées, ses dents mordant l'anneau. Gravés sur la plaque au-dessus d'elle, où aurait dû se trouver le nom de la famille, on lisait les mots *Early Evening*.

Early. Je l'ai ressenti dans mes poignets et dans mon cou. C'était là, dans ces parties de mon corps que je ressentais son nom, comme si quelqu'un avait enfoncé ses pouces sur les points où l'on prend le pouls et attendait le prochain battement de mon cœur.

Je suppose que j'aurais pu retirer le casque à ce moment-là, arracher les gants, quitter le cellier et retrouver Silas et Nova, et la cuisine, et la purée de bébé. Mais j'ai touché la plaque au-dessus du heurtoir, Early, un réflexe. La main de mon avatar est apparue devant moi, fine, d'un blanc bleuté dans la lumière de la lune, ses ongles peints en rouge vif. Une main de femme. Une femme avec une manucure rouge étincelante. J'ai retiré ma main. Je n'allais pas cogner avec cet horrible heurtoir, n'allais pas toucher l'anneau dans la bouche de cette femme. Cela ne laissait que la poignée, que j'ai tournée sans hésiter. J'ai passé la porte.

Je ne me suis pas retrouvée dans une maison, mais dans une rue, nimbée d'une lumière de mi-journée : laverie, boulangerie, épicerie et magasin d'articles de fête. Au loin, le dôme du capitole s'élevait

comme une cloque. Je connaissais cet endroit ; c'était un quartier du centre de Lansing. Je l'ai reconnu grâce aux enseignes des boutiques. Même si les noms avaient été floutés, les couleurs, les formes étaient les mêmes. J'avais vécu dans ce quartier. Notre appartement avec Jessup n'était qu'à quelques rues de là.

J'ai tiré sur mon poignet, ce qui m'a permis d'avoir une vue d'ensemble du jeu, regardant alors le haut de mon crâne. J'ai vu que j'étais Angela. Je n'ai pas été totalement surprise, il y avait quelque chose dans ces ongles rouges. Les codeurs avaient passé plus de temps sur elle que sur son environnement. C'était bien Angela, mais elle portait un débardeur blanc et un pantalon cargo, les vêtements habituels des personnages féminins dans les jeux vidéos. Ils l'avaient modifiée de façon tout à fait classique : plus grands les yeux, les seins, le cul ; plus fins la taille, les bras, les pieds.

L'avatar d'Angela a incliné le menton et fait une moue, un mouvement programmé pour montrer que le jeu attendait que le joueur fasse un premier mouvement. C'était aussi, étrangement, le geste que faisait Angela au groupe des survivantes, sa petite tête d'oie qui nous regardait de haut. Mais au fond, ce n'était pas étrange du tout, n'est-ce pas ? Les créateurs du jeu avaient dû observer les mouvements d'Angela elle-même, parce que c'était ça, de toute évidence, le nouveau job dont elle s'était vantée. J'ai pincé à nouveau mon poignet, revenant dans le corps d'Angela, et j'ai pris la rue.

Il m'a tuée avant que j'atteigne le pâté de maisons suivant. Il a surgi du coin d'un immeuble et m'a éventrée. Pas de douleur, seulement la sensation d'un coup, comme un ongle dessinant une ligne allant de mon ventre à ma poitrine. L'instant d'après, je tombais, le trottoir explosant en pixels à mesure que mon visage s'en approchait.

Je me suis régénérée à l'endroit où j'avais commencé, j'ai passé à nouveau la porte, jusqu'à la rue. Cette fois, j'ai pris une autre direction. J'ai jeté un œil aux coins de rue et j'ai couru aux croisements, mais il ne m'a pas sauté dessus. Je n'avais pas vraiment vu le tueur, juste un mouvement flou et l'éclair d'un couteau. Je savais qui c'était cela dit. Je me suis demandé à quel point il ressemblait au vrai Edward Early. Une pensée m'a fait vaciller : les créateurs du jeu l'avaient-ils engagé *lui* comme ils avaient engagé Angela ? Non, on ne les aurait sans doute pas autorisés à le faire.

Les rues de la ville étaient presque vides. Je n'ai croisé que

quelques autres Angela qui erraient. D'autres joueurs. L'une m'a fait un signe de la main. Une autre s'est faufilée à un croisement comme si je lui faisais peur. Puis un déclic s'est produit dans le programme et la nuit est tombée abruptement sur la ville, comme si on baissait un store, la lune et les étoiles sont apparues au-dessus, des milliers de paupières qui s'ouvrent. J'ai continué à marcher. Je suis arrivée à un parc qui n'existait pas dans la vraie vie. Au-dessus, par-delà l'étendue verte, se trouvait un bosquet, un chemin zigzaguait au milieu. J'ai reconnu cet endroit, aussi. Je connaissais ces arbres ; je connaissais ce sentier. Hors de question que j'aille par là.

Mais quand j'ai fait demi-tour et que j'ai commencé à marcher dans la direction opposée, la même tache verte est apparue devant moi. Je me suis tournée à nouveau et suis allée dans une troisième direction, et encore une fois, le parc s'est installé en travers de mon chemin. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'y aller. Je venais de poser un pied sur l'herbe quand j'ai entendu des bruits de pas derrière moi, quelqu'un qui courait. Lorsque je me suis retournée, le couteau était déjà au-dessus de moi, décrivant un arc.

Je me suis régénérée une troisième fois devant le même parc. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai compris que j'étais censée avoir peur, que ce jeu était un jeu d'horreur en réalité virtuelle, et qu'il avait été créé pour terroriser les joueurs. Mais sans que je comprenne pourquoi, il ne m'effrayait pas.

Je ne sais pas. Il y avait eu des moments au cours des trois derniers mois où ma respiration devenait un coup de tonnerre, où mon souffle devenait le souffle du monde autour de moi, où j'avais l'impression d'être un papillon de nuit pris dans les alvéoles du poumon d'une créature immense. J'avais eu peur de lire la lettre que j'avais volée dans l'appartement de Fern. J'avais eu peur quand Nova avait hurlé dans mes bras comme si elle ne me connaissait pas. J'avais eu peur quand je m'étais réveillée étouffant au milieu de la nuit, Silas endormi sur le lit à côté de moi. Mais je ne ressentais rien de tout ça à cet instant. Peut-être parce que le jeu était trop prévisible, qu'il mettait en scène la façon la plus évidente d'effrayer une femme.

La troisième fois, j'ai marché directement vers le parc, je me suis assise sur le banc, le banc d'Angela, et j'ai attendu qu'il arrive. Ça n'a pas pris une minute avant qu'il apparaisse entre les immeubles et qu'il traverse la pelouse, son couteau brandi. Calme, mes mains posées sur

mes genoux, j'ai attendu qu'il me tue. Ce qu'il a fait en arrivant, évidemment.

*

Quand je suis sortie du cellier, la cuisine était vide. J'ai retrouvé Silas et Nova dans le salon. Silas lui lisait un album sur un ours qui a des difficultés à faire un gâteau. Silas m'a regardée, là, sur le seuil de la porte, une question silencieuse accrochée aux lèvres. J'ai traversé lentement la pièce et me suis installée à côté de lui.

— Tu veux bien continuer à lire ? j'ai demandé avant que Silas ne puisse dire quoi que ce soit.

Il n'a même pas dit oui, mon mari, mon amour. Il a simplement tourné la page et continué de sa voix chaude et profonde, à lire l'histoire de l'ours, et de son gâteau, et de ses problèmes de glaçage. J'ai posé ma joue contre sa chemise, le froissement de la flanelle, la solidité de son bras juste en dessous, et en dessous encore, ses muscles, ses os, sa moelle. Nova a croassé, tapoté ma tête qui était à présent à sa portée. Ils étaient réels. Tout ça était réel. La femme avec un anneau dans la bouche, elle n'était que pixels.

L’équipe de recherche

Parfois je regarde les reportages sur ma disparition. Je regarde les images de l’endroit où ils ont trouvé mon écran au milieu des feuilles mortes et, quelques mètres plus loin, où ils ont trouvé mes baskets alignées en travers du sentier. Je regarde la rangée d’inconnus qui labourent le parc comme une gigantesque moissonneuse-batteuse, qui me cherchent à travers les arbres.

Le froid est tombé le jour qui a suivi ma disparition. L’équipe de recherche portait des vestes aux couleurs vives, rose corail, bleu cobalt et orange souci, comme s’ils voulaient s’assurer que si, eux aussi, devaient disparaître, leurs corps flasques seraient aisément repérables sur le sol. De temps à autre, j’en reconnais un, le coiffeur qui a raté ma coupe de cheveux, un couple de mon cours de préparation à l’accouchement, un collègue de Silas. Je me demande s’ils se souvenaient réellement de moi, ou s’ils avaient juste vu mon visage défiler sur leur fil d’actualité et avaient crié à quelqu’un dans la pièce d’à côté, “Cette femme, je la connais d’où ?”

Parfois, Silas apparaît dans les reportages, Silas en trois exemplaires, un média qui le filme et les autres qui reprennent les images. À l’écran, Silas tremble. Sa voix, ses yeux, sa silhouette même, tout en lui tremble, comme s’il avait été rajouté à l’image tandis que les gens derrière lui, les reporters, les enquêteurs, les volontaires, sont tout à fait nets. Quand il gratte la bosse sur l’arête de son nez, il a l’air plus irréel que jamais, une tache sur l’écran que je pourrais essuyer du revers de la manche.

— Je suis désolée, Sil, je lui dis.

Et je le suis. Vraiment.

Parfois, je clique sur l’option réalité virtuelle et je pars en chasse avec l’équipe, épaule contre épaule, hanche contre hanche. Et même si

je sais que les volontaires ne vont pas me retrouver – la découverte de mon corps n'interviendra que deux jours plus tard et à des kilomètres dans la direction opposée – mes orteils dans mes bottes sont dix étincelles, comme si à n'importe quel moment ils pouvaient cogner contre un corps dans l'herbe, qu'ils pouvaient cogner contre moi.

10

— Vous y avez joué ? nous a demandé Lacey.

Nous avons toutes acquiescé. Nous y avions toutes joué.

Ses yeux perçants étaient fixés sur Angela, assise à côté de moi, à moitié cachée par ses longs cheveux auburn. Angela portait un fin collier rouge serré autour du cou, un *ras-de-cou* plus précisément, bien que je ne supporte plus ce mot. C'était incroyablement stupide de porter ce bijou en ce jour précis, la chose la plus stupide que l'on pouvait extirper d'une boîte à bijoux, mais ça ressemblait tout à fait à Angela, et je n'aurais su dire si elle faisait de la provocation ou si elle était simplement obtuse.

Les femmes qui avaient demandé notre clonage, ces milliers de femmes, et sans doute quelques hommes aussi, s'étaient dessiné un trait rouge au travers de la gorge. Elles avaient commencé à le faire, au rouge à lèvres, après le troisième meurtre, le meurtre de Jasmine, deux avant le mien. Je les voyais, dans la ville, quand j'étais encore mon autre moi – chez l'épicier, à attendre un autotaxi ou mon café, dans la Salle, partout, sur leur cou, un trait écarlate de cire, une protestation, une affirmation. Ça avait encore augmenté après mon assassinat, je l'ai su, c'était devenu un mouvement.

— Vous y avez *toutes* joué ? a demandé Lacey.

Nous avons acquiescé à nouveau.

Nous y avions toutes joué.

Lacey a croisé les bras.

— Eh bien *moi*, je n'y mettrai pas les pieds. Dès que vous vous branchez, vous leur donnez un utilisateur supplémentaire. C'est comme si vous leur donniez de l'argent. Et en plus, vous attirez l'attention sur *elle*.

Elle a donné un coup de menton en direction d'Angela.

— Ou sur je ne sais quelle saloperie elle en retire.

— Lacey, a dit Gert. Les attaques personnelles…

— Bien, d'accord. Tu as raison, Gert. Ce n'est pas personnel *du tout*. Donc, pour parler de façon parfaitement *impersonnelle*, as-tu la moindre idée de l'effet que ça va avoir sur nos vies, Angela ?

— C'est juste un jeu, a murmuré Angela.

— Tu as dit quoi ? a demandé Lacey en se penchant vers elle.

— Elle a dit que c'était juste un jeu, j'ai répété.

Je ne l'ai entendue que parce que j'étais assise à côté d'elle, et que son visage était tourné vers moi.

Je n'avais pas prévu d'ouvrir la bouche. Mon idée était de rester parfaitement stoïque et d'attendre que cette dispute se fasse sans moi, qu'elle dérive jusqu'à l'endroit où vont les disputes une fois qu'elles sont terminées, laissant leur traînée de sentiments mauvais. Mais je me suis aperçue que j'étais à la fois agacée par Angela et désireuse de la protéger, à la fois prise de court par la colère de Lacey et en empathie avec cette colère. Impossible, impossible.

Lacey a secoué la tête.

— Un jeu ? Un jeu !

— En fait, a dit Fern, techniquement…

— Est-ce que tu as idée du nombre de menaces de viols que nous allons recevoir à cause de ce *jeu* ?

Personne n'a répondu. Nous avions toutes eu notre lot quand on nous avait ramenées. Elles venaient d'hommes qui estimaient que nous avions eu droit à un traitement spécial, qui pensaient qu'il fallait que nous reprenions notre place. Sous terre, je suppose ? Il y avait eu aussi des femmes qui nous avaient envoyé des menaces de mort, des bigotes, qui pensaient que notre existence était une violation de la volonté divine. Vous seriez surprises par la quantité de femmes. Ou sans doute pas.

— Est-ce que c'est arrivé, a demandé Gert. As-tu reçu des menaces ?

Je n'avais pour ma part reçu aucune menace récente, pas depuis les premières semaines. Les fils d'actualité avaient présenté notre retour comme une victoire, présenté la commission de réplication comme l'héroïne de l'histoire, et nous comme les demoiselles à qui on avait porté secours, une histoire familière, une histoire bien propre. Les menaces s'étaient taries après ça.

— Ça arrivera, a promis Lacey, laisse un peu de temps aux violeurs.

— Lacey, a dit Jazz.

— Quoi ?

— Calme-toi.

Le visage de Lacey a tourné à l'aigre, mais elle s'est rassise sur sa chaise.

— Parce que, tu sais, je rapporterai les menaces, n'importe quelle menace, à la commission, a dit Gert. Et ils prendront les mesures nécessaires pour assurer votre sécurité.

— Une fois qu'ils auront fini de cloner leur dernier violeur en date, a dit Lacey dans sa barbe, suffisamment bas pour que Gert puisse faire semblant de ne pas avoir entendu.

Aucune d'entre nous n'avait tellement confiance dans la commission de réplication. Si l'on exceptait les check-up occasionnels, qui servaient principalement à réunir nos données médicales, la commission était passée à autre chose, laissant Gert gérer notre guérison. Aux dernières nouvelles, la commission était en train de répliquer un joueur de football qui était mort d'une overdose et qui était connu pour son toucher de balle inhabituel.

Lacey s'est tournée vers moi.

— Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Moi ?

— Oui, toi, Lou. Tu nous as dit que tu y as joué.

J'ai lancé un regard à Angela.

— Pas grand-chose.

— Allons, elle a dit, tu as *forcément* une opinion.

— Je ne crois pas que ça marche comme ça, les opinions, a dit Fern.

— Lacey, a commencé Gert.

Mais Angela s'est mise à parler.

— Vous pouvez le tuer, vous savez.

Et c'est là qu'elle a capté toute notre attention.

— Vous pouvez le tuer avant qu'il ne vous tue, elle a dit.

— C'est vrai, est intervenue Jasmine. Je l'ai fait.

Et maintenant, nous regardions toutes Jazz. Elle a battu des paupières, ses yeux embués derrière ses lunettes, le front plissé.

— Je ne suis pas en train de dire que c'est facile, elle a dit. Mais

une fois sur cinquante, on peut y arriver. Si vous arrivez à lui arracher son couteau, vous pouvez le tuer.

— Tu as joué à ce jeu atroce *cinquante* fois ? a demandé Lacey.

— J'y ai joué une centaine de fois. Je n'arrive pas à m'arrêter. Tous les soirs, après le dîner, avant d'aller me coucher, je me rends à l'endroit où je suis morte, l'endroit dans le jeu, je veux dire. Je reste devant le feu rouge et j'attends qu'il me trouve. La majorité des fois, oui, il me tue. Mais *deux fois*, c'est moi qui l'ai tué.

Elle a haussé les épaules.

— Et je peux dormir maintenant.

Elle a regardé Angela.

— Avant, je ne pouvais pas dormir.

Et soudain, une deuxième Angela est apparue au centre de notre cercle de parole.

Cette Angela était posée sur un banc dans un parc, bras nus, tête en arrière, ses longs cheveux pendaient, de façon théâtrale. C'était l'Angela du jeu. Sa gorge était, bien entendu, tranchée.

J'ai regardé tour à tour la véritable Angela, sur sa chaise, et l'Angela assassinée. La véritable Angela était presque immobile, son visage caché par ses cheveux. De l'autre côté du cercle, Lacey était en train de projeter l'image de l'autre Angela depuis son écran, avec un regard d'acier. Le jeu dans lequel Angela avait été filmée en clair-obscur, ombres veloutées, et peau nue teintée de bleu. Sa gorge tranchée était d'un bleu plus profond, comme si son sang était fait d'encre, comme si sa blessure était un stylo qui fuit, comme si tout ça était censé être beau d'une manière ou d'une autre. Et Angela était belle sur cette projection, sa peau, ses cheveux, les lumières, l'angle dans lequel son dos était cambré. J'ai supposé qu'ils avaient étudié tous les angles.

— Lacey, a dit Gert sur le ton de l'avertissement.

— Quoi ? a dit Lacey.

— Pas d'écran pendant le groupe de parole.

— Mais, c'est pertinent. C'est une pub. Pour son jeu.

— Comment tu peux avoir ça ? a demandé Angela. Ce n'est pas encore sorti.

— Un ami.

— Un hacker.

— Oui, un hacker, a répondu Lacey presque aimablement.

— Je ne suis pas sûre que nous ayons besoin de regarder ça maintenant, a dit Gert.

— Il le faut, pourtant, Gert. Juste trente secondes. Il le faut. Elles ont le droit de savoir, tu ne crois pas ? Comment leur mort est mise en scène ? Comment on en fait la *promotion* ?

La véritable Angela a regardé la projection d'elle-même, le corps tendu. Ses doigts étaient enroulés au bord de sa chaise, les ongles enfoncés dans le tissu, comme si elle s'apprêtait à bondir et à fuir la salle.

De la projection est venue la claudication irrégulière d'un battement de cœur. Elle ne venait pas de la poitrine d'Angela, j'ai compris ça, mais du parc autour d'elle. Un battement. Puis un autre. À chaque battement, la gorge d'Angela se réparait, le sang retournait dans son corps, tendons et trachée se recouvraient doucement de peau. Finalement, sa poitrine s'est soulevée, une inspiration. Elle s'est assise. Vivante. Ses cheveux étaient en pagaille, son maquillage sombre avait coulé, et rendait le blanc de ses yeux si brillant que j'ai eu envie de lui dire de les fermer, de les fermer rapidement, ou il allait repérer leur lueur. J'ai à peine pensé ça qu'elle s'est levée comme un coup de feu et s'est mise à courir à travers le parc. Le battement n'était plus un battement de cœur, c'était à présent ses pas à lui, qui arrivaient derrière elle, rapidement.

Et à présent, les pas accompagnaient la caméra, ça courait. Au bord de l'écran, étincelaient un couteau, et la main d'un homme qui le tenait. La caméra a glissé vers la gauche, puis vers la droite, puis s'est attachée à Angela, qui fuyait à travers le gazon. C'était une caméra subjective, comme quand vous jouez au jeu, sauf que ce n'était plus le point de vue d'Angela. C'était celui de l'homme.

Les mots, *Early Evening*, sont apparus.

Puis, *8 avril*.

Puis *Vous êtes lui*.

L'image a clignoté avant de disparaître. Nous avons toutes regardé Lacey qui était installée confortablement sur sa chaise, avec son élégance hautaine, mains sur les cuisses, chevilles délicatement croisées.

— On peut le jouer lui ? a demandé Fern avant de se tourner vers Angela. On va pouvoir jouer comme si on était *lui* ?

C'est Lacey qui a répondu.

— C'est ce que dit la publicité. Ils lancent la mise à jour la semaine prochaine. N'est-ce pas, Angela ?

Après un moment, Angela a hoché la tête, une fois.

— Je pense que ce serait bien que nous prenions une pause maintenant, a dit Gert.

Aucune d'entre nous n'a bougé.

— Personne ne fera ça, a dit Jazz. Personne ne voudra jouer le tueur en série.

— Hmm, Jazz, a dit Fern. Est-ce que tu as *déjà rencontré* l'humanité ?

— Ce n'est qu'un jeu, a répété Angela.

— Ouais, a dit Lacey, je pense que c'est un peu ça le problème.

*

À l'instant où Gert a mis fin à la réunion, Fern a bondi, traversé le cercle et pris mes mains dans les siennes.

— Viens, elle a dit.

Les autres femmes nous ont regardées pendant qu'elles attrapaient leurs manteaux sur le dossier de leur fauteuil, et j'ai senti une bouffée de gêne et d'affection entremêlées, un peu comme nos doigts, à Fern et à moi.

Nous avons fini par déambuler dans le quartier autour de la clinique, écharpes enroulées autour de nos mentons, comme des écolières, sans but précis. Ou comme les joueurs dans le jeu, j'imagine.

— Regarde, a dit Fern.

Elle a fait glisser quelque chose de son écran sur le mien. J'ai ri en voyant ce que c'était, puis j'ai compris que ce n'était pas une blague, et le rire est resté coincé dans ma gorge puis je l'ai ravalé. Fern avait acheté une carte cadeau pour une séance avec moi dans la Salle. La carte disait qu'elle était offerte par le cabinet d'avocats d'Edward Early, Smyth, Pineda et Associés. Et elle était adressée à une certaine Celia Baum.

— Tu as acheté ça ? j'ai demandé.

— Oui.

— Tu as maquillé le truc comme si ça venait de ses avocats, j'ai dit en tapotant à l'endroit de leurs noms.

— Facile. J'avais leur en-tête de lettre. Tu sais, de la fois où ils

nous ont envoyées nous faire foutre.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est notre plan. Celia recevra la carte cadeau des avocats de son fils. Elle viendra te voir. Et *toi*, tu la convaincras de parler à Early.

— Ce ne serait pas plus simple d'aller cogner à sa porte ?

Fern a secoué la tête avec emphase, son nez rose et humide dans le froid.

— Elle a changé de nom.

— Et alors ?

— Alors c'est qu'elle a honte. Ou qu'elle se cache. Si, nous, nous recevons des menaces, imagine combien elle doit en recevoir, *elle*. Son fils a assassiné des gens. Et les gens accusent toujours la mère.

C'était un argument irréfutable.

— Si on se pointe à sa porte, a poursuivi Fern, elle nous la claquera au nez. Mais si elle vient te voir toi…

Fern a attrapé le bout de mon écharpe et m'a titillé le nez avec.

— … elle ne saura pas qui tu es, au début. Puis tu seras déjà dans la Salle avec elle.

Et c'était vrai que, depuis mon retour dans la Salle, j'avais commencé à utiliser un pseudonyme. J'y avais été obligée – trop de cinglés, trop de fans de faits divers. Et par-dessus le marché, je portais toujours mon skin de travail, un composite réconfortant, la bien-aimée femme-fauteuil. Si Celia venait me voir, je serais incognito.

— C'est idiot, je lui ai dit. Tu es folle.

— C'est parfait au contraire, a dit Fern. Je suis géniale. Tu vas lui parler. Tu vas la prendre dans tes bras, ou je ne sais quoi.

— Ça s'appelle un toucher thérapeutique.

— OK. Alors tu la toucheras thérapeutiquement. Et une fois qu'elle sera à l'aise, quand elle sentira qu'elle peut avoir confiance, tu lui demanderas.

— Jamais de la vie. J'ai déjà des problèmes au travail.

Les yeux de Fern se sont écarquillés, avec délice.

— Tu as fait quoi ?

— Un truc idiot. Un truc qui ressemble beaucoup à ce que tu me demandes.

Nous avions fait le tour du quartier et nous trouvions devant la clinique à nouveau. Tout était calme. Les autres étaient rentrées à la maison à présent. Les portes vitrées nous renvoyaient un reflet

ondulant, deux femmes se faisant face, l'une d'elles portant le bout de l'écharpe de l'autre. J'ai pensé à tourner sur moi-même, à dérouler l'écharpe jusqu'à laisser Fern avec rien d'autre qu'un long ruban rouge dans la main. J'ai pensé à tourner dans l'autre sens, me rapprocher, jusqu'à ce que le tissu soit si serré que j'aie son haleine sur mon visage.

— Des problèmes, a répété Fern. Tu ne comprends pas ? Nous avons déjà des *problèmes*. Nous sommes dans le pétrin depuis le début.

Elle a remis le bout de mon écharpe près de ma joue. En fait, elle avait raison. Elle avait raison et je le savais. Ça faisait un moment que je faisais face à des problèmes de taille. Depuis mon retour. Depuis bien avant ça.

— Elle ne va jamais s'en servir, j'ai dit.

Fern a commencé à danser sur place.

— Merci ! a-t-elle crié. Merci, Lou.

— De rien, j'ai soupiré.

Évidemment, Fern était capable de reconnaître un *oui*, quelle que soit la forme qu'on lui donne.

*

Le jour suivant, j'ai appelé Preeti pour un baby-sitting. Je l'ai remerciée d'être venue en catastrophe.

— Je ne serai pas longue, je lui ai dit. Juste quelques courses à faire. Tu sais, trouver quelque chose pour le dîner, acheter des chaussures.

Les yeux de la jeune fille se sont posés sur mes pieds, exactement là où je ne voulais pas qu'ils se posent. Je parlais trop.

Je ne portais pas ma tenue de course, le type de vêtement dans lesquels on m'avait tuée, parce que je ne voulais pas que Preeti, ou qui que ce soit d'autre, me voie habillée comme ça. J'avais enfilé une vieille paire de chaussures de course, cependant, mes pieds installés dans les trous moelleux, les semelles lisses et translucides, comme du caramel mou. J'avais passé dix bonnes minutes à chercher ma paire la plus récente jusqu'à ce que ça me frappe, ces chaussures étaient enfermées quelque part dans un casier renfermant des pièces à conviction.

— Nova s'est endormie pour la sieste il y a environ une heure, j'ai dit. Tu pourras la réveiller bientôt. J'ai sorti le goûter.

Preeti a hoché la tête distraitement. Elle a passé un doigt sur le bord de ses lunettes à monture dorée. Des I-lunettes, j'ai réalisé. Ça faisait des mois qu'elle faisait le forcing auprès de ses parents pour qu'ils lui en achètent une paire.

— Hé, tu les as eues, j'ai dit en montrant ses yeux.

— Finalement, oui. J'étais la dernière de mes amies à encore avoir un écran.

— J'utilise encore un écran, j'ai dit en montrant le mien.

Cela ne lui a pas inspiré de réponse. Elle a touché les branches de ses I-lunettes à nouveau. Je me suis demandé si elle prenait une photo de mes vieilles baskets puantes pour l'envoyer à ses copines.

La jeune fille m'avait dédié un fil, sur lequel, elle et ses amies suivaient par le menu mon apparence et mon comportement. Elle ne savait pas que j'étais au courant. Au début, je n'avais pas voulu regarder (Dieu nous garde des opinions vestimentaires des adolescentes) mais j'avais fini par jeter un œil quand même, et j'avais été touchée de voir que les commentaires des gamines étaient plutôt tendres. Par exemple, une fille aux yeux cristallins avec pour pseudonyme PandaforPrez, avait dit d'un vieux pull bouloché appartenant à Silas que je portais un jour, ça a l'air douillet. Je voudrais que tout soit douillet pour elle. Elles avaient cherché mes en-cas favoris à partir des photos de la cuisine que Preeti avait prises. L'une d'entre elles m'avait tiré les cartes. Je comprenais que ces jeunes filles avaient fait de moi leur animal de compagnie.

— Si je ne suis pas de retour dans une heure ou deux, tu peux envoyer une équipe de recherche.

Le regard de Preeti est revenu brusquement à moi. J'ai entendu ce que je venais de dire, et j'ai grimacé. Mais l'expression de son visage n'a pas changé.

— Amusez-vous bien en achetant vos chaussures, elle a dit.

*

Je sautillais d'un pied sur l'autre au départ du sentier. J'étais là pour faire ce que je n'avais pas été capable de faire dans le jeu, ce que je n'avais pas été capable de faire au cours des trois derniers mois. Je venais voir le lieu de mon assassinat. Pour me prouver que je pouvais le faire ? Parce que j'avais besoin de le voir ? Parce qu'il m'appelait ? J'aurais pu lister les raisons, mais ça aurait été comme faire défiler un

jeu de cartes, le rouge du carreau, les yeux des rois, tout cela défilant sans signification. J'ai commencé à marcher sur le sentier.

Le parc était tout nouveau, il faisait partie du programme Reconquérons le Vert, une campagne lancée pour lutter contre la catatonie et le malaise virtuel. La ville avait acheté cette parcelle de terre à un promoteur immobilier qui avait fait faillite juste après avoir démarré le chantier. Quelqu'un volait de l'argent quelque part, je crois. La ville avait créé un quadrillage de chemins sur la parcelle, balancé du gravier pour fixer la boue au sol, et c'est tout. Le résultat était que ce parc était le moins pittoresque et par conséquent le moins populaire de la ville, et c'était exactement pour cette raison que j'allais y courir.

Avant ça, je courais dans des endroits plus fréquentés, sur les trottoirs, à travers les quartiers de la ville, et sur le campus. Le problème, c'étaient les inconnus qui aimaient vous faire un signe de la main et vous encourager quand vous passez, alors que vous avez le visage rouge pivoine, dégoulinant de sueur et que vous êtes à bout de souffle. *Jolie !* ils criaient. *Plus très loin, maintenant !* Ou, plus étrange, *Vous me faites culpabiliser !* Ces commentaires étaient bienveillants, je le savais, je le sais ; pas de *Hé mademoiselle*. Et pourtant, ils me donnaient envie de disparaître, de n'être qu'une brise passant devant les gens, rien d'autre qu'une légère odeur de transpiration.

Une fois, je courais en centre-ville, je suis tombée sur deux hommes en costume arrêtés sur le trottoir, qui discutaient. Je m'approchais, les deux hommes m'ont regardée puis ont repris leur conversation. Ils bloquaient entièrement le trottoir, j'ai donc dû les contourner, par la rue. Juste au moment où je venais de les dépasser, j'ai entendu quelque chose tomber au sol (une de leurs mallettes, je pense, après coup) et les pas précipités de quelqu'un qui courait après moi. Un moment de perplexité plus tard, j'ai compris que c'était l'un des deux hommes, courant à fond de train, dans son costume. Il est arrivé juste derrière moi et est resté là, sur mes talons. Du coin de l'œil, je le voyais balançant les coudes, l'entendais souffler comme un bœuf. Il se moquait de moi. J'étais à la fois terrifiée et gênée, puis, très vite, j'ai senti une montée de colère contre moi-même, de me laisser aller à ressentir ce genre de choses. Finalement, l'homme a éclaté de rire et, j'imagine, a rebroussé chemin vers son ami qui devait rire lui aussi. En fait, je ne savais pas qui riait et qui ne riait pas. J'ai continué

à avancer sans regarder derrière moi.

J'ai pris le sentier en courant à allure modérée. C'était la première fois que je courais depuis mon assassinat, je manquais d'entraînement. Mes mollets et mes voûtes plantaires étaient raides et je portais des vêtements de ville, hormis pour les chaussures. Mais je courais tout de même. J'avais eu peur de ne pas être capable de courir. J'avais eu peur de me mettre à paniquer, ou à sangloter, ou à me rouler en boule par terre. Mais au lieu de ça, j'ai trouvé agréable de tirer sur mes muscles, de régler ma respiration, de trouver mon rythme.

C'était un après-midi de milieu de semaine. Il n'y avait quasi personne dans le parc : deux filles qui promenaient un chien aux allures de loup ; un ou deux autres coureurs ; un groupe d'adolescents affalés en cercle sur l'herbe. Quand je suis passée devant eux, un cri perçant a résonné. Je me suis crispée, mais ils ne faisaient que se chamailler. J'ai baissé la tête et repris mon rythme. Je suis alors passée devant le banc où le corps d'Angela avait été retrouvé. Personne n'était assis dessus.

Deux témoins m'avaient vue dans le parc le jour de mon assassinat. L'un d'eux était un étudiant, faisant lui aussi son jogging. L'autre était une femme âgée qui se promenait avec son voisin et le chien de son voisin. (Le voisin ne se rappelait pas m'avoir vue. Le chien… qui sait ?) Je courais, les deux témoins l'ont confirmé, vers quatre heures de l'après-midi. La femme avait identifié ma veste ; l'étudiant avait décrit ma casquette. Chacun des témoins m'avait vue sur un point différent du sentier, qui était une boucle de cinq kilomètres. L'étudiant avait qualifié mon comportement de normal. La vieille dame avait dit que j'avais l'air pensif.

Le troisième "témoin" était mon écran. Les enquêteurs l'avaient retrouvé dans l'herbe à moins d'un kilomètre de mes chaussures. Mon appli de course disait que mon écran était tombé pendant mon deuxième tour. Au moment où il m'a attrapée, ont-ils présumé. De la même façon, mes chaussures ont été localisées juste après la marque des trois kilomètres, là où le chemin monte une petite colline et passe à travers quelques arbres. Mes chaussures avaient été alignées au milieu du chemin, les pointes vers l'arrière.

Ils avaient d'abord trouvé les chaussures. Et pendant deux jours, tout le monde avait espéré qu'il m'avait capturée vivante et qu'il me tenait captive quelque part. Ou mieux encore, que je lui avais échappé

et que j'étais dans les fougères, cachée, blessée, commotionnée. Le parc était situé près d'un terrain en friche et une forêt non entretenue. Une équipe de recherche avait été rassemblée, les volontaires avançaient en ligne, pliant des branches et mettant des coups de pied dans les herbes hautes. Ils avaient cherché pendant trois jours, sans succès. Au final, c'est un chien policier qui a retrouvé mon corps dans un fossé, à environ trois kilomètres de mes chaussures. Je n'étais pas enterrée et j'étais intacte, à l'exception de ma gorge tranchée. Ils ont supposé que j'avais couru. Que j'avais presque atteint la route quand je me suis retrouvée exsangue.

Rapidement essoufflée, j'ai dû arrêter de courir, ralentir encore puis marcher pour atteindre le sommet de la colline. Mon nouveau corps était si fatigué, parfois, mais j'imagine que c'était plutôt moi, dans mon corps, qui était épuisée.

Je ne me souvenais pas de ma mort, ne me souvenais pas d'avoir lacé mes chaussures et d'être partie courir au parc ce jour-là. Gert et les médecins m'ont expliqué que c'était un effet de la réplication ; la mémoire à court terme ne tient pas. Mon assassinat et, en fait, les jours qui l'ont précédé étaient un blanc, une blancheur d'os, comme si mes souvenirs s'étaient cognés contre l'arrière de mon crâne. *Une bénédiction*, ils ont dit. Je n'étais pas totalement en désaccord.

J'ai gagné le sommet de la colline. Il n'y avait plus personne en vue, à présent. Il n'y avait plus que moi. J'ai tourné lentement sur moi-même. J'ai commencé à sentir quelque chose d'étrange, comme si quelqu'un se tenait juste derrière moi et tournait exactement à la même vitesse pour que je ne puisse pas même l'entrapercevoir, pas une mèche de cheveux, pas un bout d'épaule, pas un souffle de son haleine.

Edward Early avait dit aux enquêteurs qu'il s'était caché derrière un arbre et m'avait attendue. De quel arbre s'agissait-il ? J'ai cherché les candidats les plus probables, et j'ai choisi un de ceux qui avaient le tronc le plus épais, à quelques pas du sentier. J'y suis allée et me suis installée derrière. En effet, on pouvait voir le sommet de la colline d'ici. Il était facile d'accéder rapidement au sentier. J'ai essayé de mémoriser l'arbre, sa place sur la colline, ses feuilles et son écorce. *Je vais lui demander*, j'ai pensé. *Quand Fern et moi irons lui parler, je lui demanderai si c'est bien cet arbre.*

Et puis, pour une raison qui m'échappe, je me suis cachée derrière,

immobile. Je n'avais pas l'impression d'attendre quelque chose. J'avais l'impression de faire partie de la forêt, comme si j'étais un papillon de nuit dont les ailes seraient en train de prendre la couleur de l'écorce, comme si j'étais un arbre et que mon sang s'épaississait jusqu'à devenir sève. Je ne sais pas combien de temps j'ai attendu. Ça m'a semblé long, mais ce n'était sans doute que quelques minutes. Ce que j'attendais, je n'en savais rien non plus. Jusqu'à ce que les jeunes filles arrivent.

C'étaient les deux filles que j'avais vues plus tôt, celles qui promenaient le chien aux allures de loup. Je savais que c'étaient elles avant même de les voir, à cause du rythme traînant de leurs pas. Je sais que ça semble impossible, mais c'est vrai. Je me suis serrée contre l'arbre puis légèrement déplacée pour pouvoir jeter un œil derrière le tronc. Le haut du crâne des jeunes filles est apparu sur la crête de la colline – l'une, cheveux sable et raides, l'autre boucles noires… et puis leur visage, et puis le reste, et enfin le chien.

— Un jour, je vais cracher dans sa nourriture, était en train de dire cheveux sable, et elle ne le saura même pas.

Boucles noires a fait un bruit de bouche évasif et vaguement empathique. Les oreilles du chien ont tourné et j'ai pensé qu'il allait peut-être sentir ma présence, aboyer et tirer sur sa laisse. Les jeunes filles découvriraient alors une femme adulte cachée derrière un arbre. Qu'est-ce que je ferais à ce moment-là ?

J'ai eu envie de remettre ma tête derrière le tronc, mais j'ai pensé que le mouvement risquait d'attirer l'œil du chien, alors je suis restée immobile, tâchant de retenir ma respiration. Je me suis imaginé que j'étais un arbre, ou une femme changée en arbre, lèvres recouvertes d'écorce. Et ça a peut-être marché, parce que les filles sont passées à côté de moi et ont continué à marcher dans le tournant, sur le sentier. La fille sable énumérant toujours les choses sur lesquelles elle avait envie de cracher ou qu'elle voulait souiller en tout cas, la bouclée faisant des bruits compréhensifs. Et aucune des deux, et pas même le chien, n'a su que j'étais là.

Quand elles ont été hors de ma vue, je suis retournée sur le sentier. La raison de ma venue m'est apparue clairement. J'avais pensé, sans savoir que je le pensais, que si je me plaçais ici, à l'endroit exact où il m'avait tranché la gorge, je comprendrais quelque chose, je ressentirais quelque chose. J'avais pensé que je me souviendrais peut-

être de ma mort. Mais non. Cette constellation particulière de sillons et d'impulsions électriques ne faisait pas partie de ce cerveau, de ce corps. Le corps auquel elle appartenait se trouvait dans un cimetière, se réduisant lentement en poussière. Ce n'était pas si mal. Parce que j'étais là moi, à y penser. Les filles étaient devant moi. Et j'étais là, sur le sentier, repartant par où j'étais arrivée. J'étais là, je rentrais à la maison.

*

— Tu veux bien me reparler de ce fameux jour ? j'ai demandé à Silas.

— Encore ?

C'était le soir, nous étions au lit.

— S'il te plaît.

— Pourquoi tu me demandes toujours ça quand les lumières sont éteintes.

— À la faveur de l'obscurité ?

Il n'a pas répondu.

— Sil ? j'ai dit.

Je savais qu'il n'aimait pas se remémorer ce jour-là, mais il le faisait quand je le lui demandais. Et parfois, je le lui demandais. Je fonctionnais par phases. Parfois, je lui demandais tous les soirs, parfois, pas du tout pendant des semaines. Il était patient avec moi. Silas était quelqu'un de bien, vraiment.

— Le jour où tu as disparu, a-t-il commencé comme s'il était en train de me lire un livre, je suis rentré du travail comme d'habitude. J'ai récupéré Nova à la crèche.

— Nova, j'ai soupiré.

— Oui, Nova. Elle allait bien. Elle *va* bien.

Et c'était vrai. Elle allait bien. Mais une partie de moi en était blessée, qu'elle aille bien sans moi. Penser qu'elle irait bien même si je n'étais plus là. J'ai essayé de ne pas penser au sac dans le placard, que je n'avais toujours pas vidé.

— Nous avons passé la porte, a-t-il dit, et tu n'étais pas là. Ici.

J'ai voulu le vider, mais je n'ai pas arrêté de reporter. Le sac me semblait la preuve de quelque chose, qui avait été, qui n'était plus à présent.

— Quand as-tu su que j'avais disparu ? j'ai demandé.

— Une heure après, deux. Nous avions parlé dans l'après-midi. Tu m'avais dit que tu irais courir. Mais tu ne répondais pas à ton téléphone. J'ai passé quelques coups de fil. Tes amis, Javi, ton père. Personne ne t'avait vue. J'ai appelé les secours. Ils m'ont dit qu'il était trop tôt pour faire un signalement.

Je l'ai imaginé déambuler dans la maison, paupières tombantes, yeux grands ouverts, pas concentrés, pas frénétiques. Je l'ai imaginé fouillant dans mes affaires, à la recherche d'un indice. Il n'avait pas trouvé le sac, ni les objets qui se trouvaient au fond.

— Je m'apprêtais à sortir pour te chercher moi-même quand les secours m'ont rappelé. Des gens avaient signalé une paire de chaussures dans le parc où la première femme avait été tuée.

— Angela, j'ai dit.

— Et l'opératrice s'était souvenue de mon appel. Ce n'était sans doute qu'une farce, ils ont dit. Mais ils m'ont demandé d'aller voir. Au cas où les chaussures seraient à toi.

Une farce. À l'époque des meurtres, quelqu'un s'était mis à laisser des chaussures de femmes partout dans la ville, un genre de blague sordide. Des enfants, on avait supposé. Mais un soir, je suis passée dans l'allée d'une épicerie et j'ai trouvé une femme qui déposait une paire de chaussures aux talons dorés, juste là, en face des légumes. La femme avait mon âge, était bien habillée, cheveux en chignon, chemisier impeccable, pantalon. Quand elle m'avait vue, elle avait prétendu qu'elle venait de tomber sur les chaussures. *Les gens, quand même !* elle avait dit en se relevant, puis elle était partie en trottinant, laissant les chaussures par terre. Je n'ai jamais raconté à personne que je l'avais vue. C'était notre secret. Le sien et le mien.

— Je suis allé au parc, a dit Silas. Je les ai vues. Les chaussures.

— Et ?

— Et c'étaient les tiennes.

— Est-ce que tu sais où elles sont, maintenant ?

— Quoi ?

— Ces chaussures. Mes chaussures.

— Lou.

— Je me demandais, c'est tout.

— Je suppose que c'est la police qui les a, il a soupiré. On peut… ?

— On peut arrêter là, oui. On peut arrêter.

Je ne lui ai pas demandé de me raconter le reste, l'équipe de

recherche, marchant à travers les fougères, le chien reniflant ma piste, la deuxième identification qu'il avait dû faire, pas les chaussures, cette fois. Le corps. Mon corps. Je ne lui ai pas fait raconter à nouveau l'arrestation d'Early, ses aveux, la commission de réplication annonçant qu'elle allait nous ramener. Je ne lui ai pas fait dire tout ça. Pas ce soir.

Je me suis tournée dans le lit et j'ai embrassé la courbe de son oreille, la naissance de ses cheveux, les endroits que je pouvais trouver dans le noir.

— Je t'aime, tu sais, j'ai dit.

— Je t'aime aussi.

— Je t'aime monstrueusement.

— Tu m'aimes comme un monstre ?

— Oui, avec des griffes et des crocs.

J'ai trouvé le coin de sa bouche. Il m'a prise dans ses bras, m'a serrée fort, je ne pouvais plus l'embrasser, ni même parler, je pouvais à peine respirer. Le grognement n'est pas sorti comme je le voulais, cependant. Ça ressemblait presque à un sanglot. Nous sommes restés comme ça pendant un moment, une minute, complètement immobiles, l'arête de son nez pressée contre le sommet de mon crâne, et je ne savais pas s'il était en train de pleurer, et je ne le lui ai pas demandé. Quand mon écran a tinté, il a ouvert les bras et m'a laissée partir. Je me suis retournée vers ma table de chevet et j'ai levé le petit carré de lumière bleue. Celia Baum avait fixé un rendez-vous pour le lendemain.

Courir

J'ai commencé à courir quand j'étais encore une jeune fille. La puberté m'avait rendue laide, diverses parties de mon corps grandissaient à des rythmes différents, d'autres parties ne grandissaient pas du tout. De douloureux bourgeons apparaissaient sur ma poitrine au-dessus d'un bidon d'enfant. Mes petits seins avaient des cercles tout durs au milieu, comme le noyau d'un fruit. Parfois, je m'inquiétais du fait qu'il s'agissait peut-être de deux tumeurs qui grossissaient sur mon torse. Mes cheveux s'immisçaient partout, gras et serpentant, dans ma bouche, dans mes yeux. Opa m'a suggéré de les couper court, ou au moins de les plaquer en arrière, mais je savais que ça serait une erreur, parce que ça dévoilerait mon visage, mon nez et ma mâchoire qui avaient grandi plus vite que mon front et mes joues. Et au milieu de tout ça, clignotaient mes yeux, petits, sombres et déroutés par ce que j'étais devenue. Je les plissais devant le miroir. Être jolie, c'était avoir une chance d'être aimée. Et je ne l'étais pas, et donc, je ne le serais pas. C'était ce que je pensais à l'époque.

Mes jambes étaient la seule bonne chose que j'avais. Elles étaient encore ma seule partie enfantine, courtes, robustes, avec des fossettes aux genoux. Je pouvais compter sur mes jambes. Elles me portaient. Elles m'étaient utiles.

Un après-midi, j'étais avec des amies devant la gare, celle d'où partent les navettes pour Detroit. Nous étions sur nos skates électriques, à les faire tourner sur les murs de béton et les bancs, à agacer les adultes. La gare était au-delà de la distance à laquelle on nous autorisait à nous éloigner à onze ans. Nos parents pensaient que nous étions chez l'un ou l'autre, mais l'une des filles, Gemma, savait comment duper l'application de pistage, et donc, nous allions où bon nous semblait, évidemment, bien au-delà d'où nos parents nous le

permettaient.

J'avais envie de faire pipi, alors je suis entrée dans la gare pour utiliser les toilettes. Quand je suis sortie, mes amies étaient parties, ma planche aussi. Me laisser là avait dû être l'idée de Gemma. Nous étions dures l'une avec l'autre. Nous n'étions pas méchantes, jamais méchantes. Nous, les filles, avions appris la gentillesse depuis notre plus jeune âge ; la gentillesse nous avait été imposée. Mais il y avait une autre leçon à tirer de ça, une leçon que les adultes ne savaient pas qu'ils nous enseignaient : la gentillesse était attendue d'une fille, exigée en réalité, et ensuite utilisée contre elle. Nous n'en parlions pas beaucoup entre filles, mais nous savions que c'était vrai – bien sûr que nous savions que c'était vrai – alors nous nous mettions au défi de nous aventurer dans le territoire interdit, celui qui est au-delà de la gentillesse, où, nous l'espérions, la dureté existait peut-être.

Je ne leur ai pas parlé depuis des années, à ces filles. J'ai le sentiment de leur existence quelque part, dans le monde, comme elles doivent l'avoir pour moi. Aux dernières nouvelles, Gemma était devenue avocate, Peyton, professeur et Daisy avait suivi son mari à Paris. Peyton et Daisy ont des enfants à présent, elles aussi. Je suppose qu'elles savent toutes ce qui m'est arrivé. Je sais que Peyton est au courant ; elle a envoyé un mot à Opa, après mon assassinat. Mais Peyton a toujours été très bien élevée. Les autres n'ont pas repris contact. Je comprends. Difficile de savoir quoi dire.

Le jour où elles m'ont abandonnée à la gare, mes amies savaient très bien que j'étais à neuf kilomètres de chez moi, ce qui n'était rien sur une planche électrique, mais presque impossible à faire à pied. Elles savaient aussi que si je n'arrivais pas à l'heure pour dîner, mes papas allaient me chercher partout et découvrir que j'étais allée jusqu'au centre-ville, et que j'allais être privée de sortie.

C'était en octobre, presque novembre, la lumière déclinait déjà, et semblait venir du sol, pas du ciel. J'avais une heure et demie pour couvrir les neuf kilomètres. Je pouvais y arriver si j'y allais en courant. Alors j'ai couru.

Je n'avais jamais couru comme ça – des sprints dans la cour de l'école, oui, certains jeux en cours de gym, mais pas sur la distance. J'ai découvert que j'aimais ça. J'aimais la façon dont la course m'ancrait dans mon corps et m'en extirpait à la fois. J'aimais pousser, passer la douleur jusqu'à l'euphorie. Mes jambes étaient courtes. Je

n'étais pas rapide, mais j'ai découvert que je pouvais continuer si je me racontais une histoire. Quelqu'un me poursuivait, je me disais. Je pouvais rester devant lui, mais seulement si je continuais à mettre un pied devant l'autre. Il était plus fort, plus rapide ; il avait quelque chose à gagner. Mais j'avais un avantage ; j'étais plus déterminée ; j'avais quelque chose à perdre.

L'année suivante, au collège, j'ai rejoint l'équipe de course, et je me suis raconté la même histoire chaque fois que je courais. Il me pourchassait ; il fallait que je reste devant. J'étais la coureuse la plus lente de l'équipe sur les courtes et moyennes distances, mais le coach m'inscrivait dans les compétitions sur longues distances, et je courais aussi vite que je pouvais tout du long. Et je finissais toujours bien placée.

11

Le rendez-vous avec Celia Baum était le dernier de la journée, évidemment. Je la connaissais des images de la salle d'audience, mains devant les yeux. Des mains maigres, des mains de vieille dame, dont on pouvait voir les veines courant sous la peau là où les os se séparaient en fourche. Je m'imaginais passer mes bras autour d'une femme dans cette position, ses bras seraient collés à son corps par les miens, elle ne pourrait pas me voir. En fait, vous ne pouvez jamais vraiment voir la personne qui vous étreint, même si vos yeux ne sont pas couverts. Vous regardez par-dessus son épaule, et elle fait de même. Vous êtes trop proches.

J'ai attendu d'être dans l'autotaxi sur le chemin du travail avant d'appeler Fern pour lui dire. Je ne pouvais pas parler devant Silas, il ne savait toujours rien de tout ça. Mon appel l'a réveillée. Je lui ai dit qu'elle avait raison. Celia avait utilisé la carte cadeau ; son plan avait marché.

— Dis donc, ça a été rapide.

C'est tout ce qu'elle a dit.

Je m'attendais à ce qu'elle soit un peu condescendante. Mais elle n'a pas perdu une seconde à jubiler. Elle s'était attelée à la tâche, faisant preuve de pragmatisme devant la situation délicate qu'elle avait ourdie. C'est quelque chose que j'avais remarqué chez elle la première fois au Bar None, elle semblait considérer le chaos comme quelque chose de parfaitement normal.

— Ça va se passer comme ça, a dit Fern et je savais qu'elle était allongée sur le dos dans son lit, les pieds levés, fléchissant l'un, puis l'autre, remuant les orteils d'excitation. Elle va venir dans ta Salle. Tu seras là, assise, à l'attendre. Elle ne saura pas qui tu es. Tu auras ton costume.

— Mon skin, tu veux dire.

— Ton costume de vieille dame replète. Tu vas lui dire “venez”. Et tu vas la prendre dans tes bras.

C’était là que se trouvait la faille dans le plan. Allais-je pouvoir la prendre dans mes bras ? Je n’en étais pas sûre. J’avais été tellement en colère après cette vidéo, celle où elle n’était qu’une jeune fille. Je ne l’étais plus à présent. Mais tout de même. La mère de mon assassin. Est-ce que je pourrais passer mes bras autour d’elle ? La réconforter ?

— Tu vas la prendre dans tes bras, a répété Fern, comme si elle avait entendu mes pensées. Et quand elle va se détendre, tu vas lui dire quelque chose comme “Vous portez beaucoup de tristesse en vous, n’est-ce pas ? Je la sens”.

— On ne dit pas des choses comme ça.

Le ciel, en dehors de l’autotaxi, était un tas de linge sale, une tache étalée, l’eau trouble oubliée dans l’évier de la cuisine. Et ce rendez-vous avec Celia Baum, je commençais à le comprendre, était une idée affreuse.

— Parler pourrait vous aider, tu lui diras, a continué Fern.

— Je te l’ai dit, ce n’est pas une thérapie.

— Mais tu *pourrais* le dire, non ? Il n’y a aucune règle contre ça.

— Je ne crois pas que je vais y arriver.

— Bien sûr que si. Tu parles, c’est tout. Rien que quelques mots.

— Je n’ai aucune idée de ce que je pourrais lui dire.

— C’est facile.

— Vraiment ? Quoi alors ? Qu’est-ce que je lui dis ?

— Tu lui dis que toi aussi tu es mère.

*

Mon premier rendez-vous de la journée a été quelque chose d’unique, une personne, dans un skin aux pixels chatoyants dans une salle au décor céleste, comme si nous flottions dans les nuages. J’ai dû garder les yeux fermés pendant que je la prenais dans mes bras, sinon, j’avais la nausée, à cause des pixels et du vertige. Après ça, il y a eu un homme âgé qui voulait que je prenne son visage dans mes mains, le regarde dans les yeux et sourie. *Avec bienveillance*, il a dit. *Avec bienveillance, s’il vous plaît.* Juste avant le déjeuner est arrivé M. Pemberton ; son col roulé était couleur prune, ses mouvements légers. Il s’est assis sur le bord du canapé et m’a tendu ses mains.

— Comment allez-vous ? j'ai demandé.

Je me suis aperçue que j'étais contente de le voir.

— Aujourd'hui ? Je vais bien. Et vous, comment allez-vous ?

— Un peu nerveuse, j'ai laissé échapper.

Il a froncé les sourcils.

— Non. Pardon. Je vais bien.

— Pourquoi êtes-vous nerveuse ?

— C'est *votre* rendez-vous, j'ai dit.

— Oui, c'est vrai, il est convenu. Et je veux savoir pourquoi vous êtes nerveuse.

— Ce n'est rien. Une nouvelle cliente.

Il a levé les sourcils.

— Vous êtes inquiète de l'attraper et de ne plus la relâcher ?

— Pourquoi êtes-vous revenu après ça ? je lui ai demandé.

— Oh, je ne sais pas.

Il a regardé nos mains.

— Deuxième chance ? Je pense que j'y crois.

— OK. Moi aussi.

Il m'a regardée à nouveau, sourcils froncés.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Qui n'y croit pas ?

Je ne lui ai pas dit que j'étais moi-même une deuxième chance en gros, mon existence même, je veux dire.

— Ça reste agréable d'entendre quelqu'un le dire. Quand vous devenez parent, vos journées semblent n'être qu'un amoncellement d'erreurs. Et quels en sont les risques ? Rien de moins que la santé et le bonheur de votre enfant.

J'ai fait une pause et l'ai regardé à nouveau.

— Vous avez des enfants ?

Il a hoché la tête.

— Mmm.

— Moi, j'ai une fille.

— Quel âge ?

— Neuf mois.

— Neuf mois, ouah. Elle a été aussi longtemps dehors que dedans.

— C'est exactement ce que j'ai dit ! Et vous. Les vôtres ?

— Deux fils. Treize et dix-sept ans.

— Des adolescents !

— Et comment ! Mais, un bébé. Je me souviens de cette époque. Et de ces nuits. Mon plus jeune avait des coliques. Ma femme n'en pouvait plus, elle disait qu'elle ne savait pas que ça serait comme ça, que, peut-être, elle n'était pas faite pour ça après tout. Elle a même menacé de partir.

— Oui, j'ai dit lentement. Oui, c'est dur.

Je ne lui ai pas dit que j'avais eu, moi aussi, ce genre de pensées. J'aurais pu lui dire. J'aurais dû. Après tout, il m'avait parlé de sa femme. Mais la honte était trop profonde. Je ne lui ai pas parlé du sac dans le placard non plus. Évidemment que je ne lui ai pas parlé de ça.

— Je ne savais plus quoi faire, il a dit, comment la sortir de là.

Quand ils m'ont ramenée, après avoir été assassinée et clonée, j'ai ressenti cette vie que j'ai failli perdre. Que j'ai perdue en réalité. À présent qu'on m'avait donné une deuxième chance, je sentais le moindre centimètre de ma vie, chaque détail : l'encoche sur le ruban adhésif de la couche de Nova quand je retirais la languette, les rudes gerçures sur les lèvres de Silas quand il m'embrassait sur la tempe, le ruban de lumière matinale venant de la fenêtre de la cuisine, la douceur du carrelage sous mes pieds nus, mon corps, dans cette Salle, qui prenait ces gens dans ses bras, vivait cette vie, qui était ma vie.

— Mais elle a trouvé sa voie, a-t-il dit.

— Je suis heureuse que votre femme s'en soit sortie.

— Oui, il a dit. Elle s'en est sortie.

*

Sur son formulaire d'inscription, Celia Baum avait coché la case pour une étreinte standard. Pour toutes les autres options elle avait coché "pas de préférence". J'ai mis la Salle en mode par défaut, avec la cheminée et les deux canapés se faisant face.

Quand je me suis connectée, Celia était déjà assise sur l'un des canapés, juste au bord, le corps entièrement tourné vers la cheminée qui n'était pas allumée. Elle portait l'un des skins génériques de la Salle, la jolie brune de nos publicités, avec les petites taches de rousseur du front jusqu'au menton. Sa tête était baissée et elle tripotait le tissu du canapé avec un ongle. J'ai allumé la cheminée et elle a sursauté, retirant sa main avec un air coupable.

— Vous ne pouvez pas l'abîmer, je lui ai dit. Je serai drôlement impressionnée si vous arriviez à défaire un fil.

— Si je défaisais un pixel, vous voulez dire ?

Sa voix était rauque, une voix de fumeuse, bien plus âgée que le skin qu'elle portait. Je me suis assise de l'autre côté du canapé.

— J'aime les jeux de mots, a continué Celia, nerveusement. C'est affreux, je sais. C'est la forme d'humour la plus basse. Mais si ça vous rassure, je hais les chansons paillardes. Vous imaginez ce que ça doit être d'être *vraiment* de Montaigu ? Les pauvres gens. Ils doivent tous dire qu'ils sont de la ville à côté.

— Vous êtes drôle, je lui ai dit.

Ça a fait comme un petit carillon dans ma tête, je me suis aperçue que je le pensais.

Ses épaules se sont détendues.

— Et vous, vous êtes gentille.

J'ai décidé là, d'un coup : je n'allais pas manipuler cette femme, qui que soit son fils, quoi qu'il m'ait fait. J'allais lui offrir une séance classique et la renvoyer chez elle. Fern devrait trouver un autre plan.

— Le formulaire dit que vous vouliez une pression simple ? j'ai demandé.

— Pression. Oui, j'ai bien l'impression d'être dans un truc comme ça.

— Pardon, c'est juste le jargon de la compagnie pour dire étreinte prolongée. Est-ce que je… ? Nous pourrions essayer ?

Elle a regardé le coussin vide à côté d'elle et, après un moment, elle a acquiescé. Je suis allée m'asseoir près d'elle. J'ai posé mes mains jointes sur mes genoux pour qu'elle puisse voir où elles étaient. Sa nervosité a fait grimper la mienne en flèche. C'était une cliente, après tout, et j'avais fait mon baratin des centaines de fois avant ça.

— Nous pouvons faire ça de la façon dont vous le voulez, je lui ai dit. Vous pouvez rester comme vous êtes et je vous prendrai dans mes bras. Ou, si vous préférez, vous pouvez vous tourner vers moi. Nous resterons enlacées jusqu'à ce que la séance soit terminée. À moins que vous ne vouliez changer de position, auquel cas il vous suffit de me le dire. Ou si vous voulez arrêter, dites-le-moi. Il n'y a aucun problème, d'accord ?

Elle a fait une drôle de tête.

— C'est un peu étrange quand même.

— Ça vous aiderait peut-être si voyez ça comme une visite chez le coiffeur, ou un détartrage. Ou un massage ?

— Un massage, OK. Comme ça, c'est bien.

Elle était encore assise sur le bord du canapé, son corps légèrement tourné vers moi.

— De côté.

— D'accord, j'ai dit.

J'ai levé les bras.

Juste avant qu'ils ne se referment sur elle, elle a crié.

— Attendez !

J'ai laissé retomber mes bras et me suis redressée.

— Quand vous êtes prête.

— Non, ce n'est pas…

Elle m'a regardée puis a détourné le regard. Elle tripotait ses mains sur ses genoux, tirant sur chacun de ses doigts comme si elle essayait d'en enlever des bagues têtues.

— Ce n'est pas ça. C'est juste que… elle a soupiré. C'est juste que je ne ressemble pas vraiment à ça.

— Oh, mais ce n'est rien. Moi non plus je ne ressemble pas à ça, j'ai dit en montrant mon torse généreux paré d'un cardigan. Les skins rendent les choses plus simples, c'est tout.

— En fait, je me demandais si je pourrais me ressembler ? Si je voulais ?

J'ai tout de suite eu en tête la salle d'audience, cette femme se couvrant les yeux.

— Quoi ? elle a dit, devant mon silence. C'est interdit par le règlement ?

— Non, non, j'ai répondu. Pas du tout. Sur le côté droit, en haut de votre casque, il y a une icône, une petite personne. Si vous avez un avatar que vous utilisez régulièrement, vous pouvez l'importer. Vous la voyez ?

— Je vois. Comme ça ?

Un instant plus tard, le personnage aux taches de rousseur a clignoté puis Celia Baum est apparue à sa place. Ses cheveux étaient brun-gris, comme un oiseau dont les plumes sont conçues pour se fondre dans les fourrés ; son visage était fin, avec des pommettes et un menton proéminents, et des yeux étonnamment clairs, le genre d'yeux où l'on distingue à peine le bleu du blanc. Elle m'a regardée, cherchant ma réaction.

— Vous me reconnaissez ? elle a demandé, de façon sèche, presque

brutale. Vous savez qui je suis ?

Je n'ai pas pris la décision de mentir. C'est simplement que le mensonge est venu plus vite que la vérité.

— Je suis censée vous reconnaître ?

Elle m'a regardée un instant.

— Non, a-t-elle fini par dire. Non, pas de raison. Je ne suis qu'une simple femme. Une femme quelconque de Montaigu.

— Quelle coïncidence, je suis de la ville juste à côté, je suis parvenue à dire.

Elle a lâché un rire.

— Nous pouvons, elle a commencé. Nous pouvons y aller maintenant ?

J'ai passé mes bras autour d'elle. Au début, elle est restée immobile, sa joue posée contre mon épaule, mais j'ai fini par sentir son bras se lever et le bout de ses doigts appuyer sur mon dos. Après quelques minutes, elle a commencé à pleurer doucement, ce que font nombre de nos clients, et j'ai senti quelque chose tout au fond de moi se soulever. J'ai caressé son dos en cercles lents jusqu'à ce qu'elle se calme, comme je l'aurais fait pour un autre, comme je l'aurais fait pour n'importe qui.

— J'ai une dernière question, elle a dit sur mon épaule.

J'ai senti un frisson me traverser. J'entendais, sous ses mots, je ne sais comment, le craquement d'une brindille, un souffle retenu.

— Oui ?

Elle s'est dégagée de mon étreinte.

— Vous avez dit que, elle m'a désignée d'un grand geste, vous ne ressemblez pas à ça.

— En effet.

— Alors vous pourriez ressembler à n'importe qui ?

— Pas *n'importe qui*.

— Mais vous pourriez prendre une apparence particulière ? Vous pourriez prendre l'apparence d'un jeune homme. Un homme d'environ trente-cinq ans, disons ? Vous savez, j'ai un fils…

J'aurais dû me déconnecter ; c'est ça que j'aurais dû faire. J'aurais pu lui dire que j'étais tombée malade, ou qu'il y avait eu un bug dans le système, ou trouver n'importe quelle autre excuse après coup. Mais ce que j'ai fait, c'est cliquer sur l'option de mon casque, la petite icône avec une personne, faisant disparaître mon skin de travail et révélant

mon avatar par défaut, mon apparence réelle.

Celia Baum a cligné des yeux. Puis elle a posé sa main sur sa bouche. Pendant un long moment nous nous sommes regardées l'une l'autre : elle sous ses traits, moi sous les miens.

— Donc vous savez qui je suis, elle a dit à travers ses doigts.

— Oui.

— Ce n'est pas drôle. Vous trouvez ça drôle ?

— Je n'essaie pas d'être drôle.

— Vous voulez me blesser alors ?

— Quoi ?

— Prendre l'apparence de l'une d'elles ? Elle, la dernière ?

— Elle ? Non. C'est moi.

— Ce n'est pas…

— C'est *moi*.

Elle a secoué la tête, ses mains couvraient toujours sa bouche.

— Je suis Louise, j'ai dit. Je suis elle. Je suis moi. Mon amie et moi, nous vous avons piégée pour que vous veniez me voir.

Elle a arrêté de secouer la tête et baissé les mains.

— Pourquoi faire une chose pareille ?

— Parce qu'il ne veut pas nous parler. Edward Early. Votre fils. Nous avons pensé que *vous* pourriez le convaincre de nous parler. Nous avons des questions à lui poser, j'ai dit, mais elle s'était déjà déconnectée et je parlais à un canapé vide.

— Nous avons des questions, j'ai répété, plus fort, pour personne.

*

— Opa ? J'étais soulagé qu'il réponde à mon appel.

J'avais quitté le travail avant que qui que ce soit puisse m'arrêter, avant que Sarai puisse me demander pourquoi j'avais l'air contrarié, avant que Celia puisse déposer une réclamation, avant que Javier puisse m'appeler dans son bureau et me virer enfin. Il y avait un parc de l'autre côté de la rue, mais je ne pouvais plus m'asseoir dans un parc. Et le café, au bout de l'allée centrale du centre commercial, ne me vaudrait que des regards insistants. Il ne me restait que le trottoir, devant, où j'ai marché de long en large.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? a dit Opa, se passant totalement d'un bonjour.

— Comment tu sais que quelque chose ne va pas ?

— Ta voix.

Et sans que je sache pourquoi, je me suis mise à pleurer.

— Tu es blessée ? il a demandé. Louise ? Tu es en sécurité ? Silas est avec toi ?

— Je… non, rien de tout ça. Je vais bien. J'ai juste eu une sale journée. Au travail.

— C'est tout. Il y a pire.

Mais sa voix était bienveillante.

— J'ai eu envie de t'appeler.

— Et c'est ce que tu as fait, il a dit.

Et puis il a ajouté "non, elle va bien", pour quelqu'un d'autre, pas moi.

— Tu es avec qui ?

— Personne. Qu'est-ce que tu fais, là ?

— Je marche.

— Marcher c'est bien. Tu inspires ? Tu expires ?

J'ai fait ce qu'il disait quand il me le disait. J'ai inspiré. J'ai expiré.

— Ça va mieux, j'ai dit, et c'était vrai. Je sais, tu dois me laisser, maintenant.

— Je… oui. Mais pas tout de suite. Je peux rester avec toi une minute.

— Vraiment ? j'ai demandé d'une petite voix.

— Je vais marcher avec toi. Je marche pendant que tu marches.

La femme mystère

J’ai regardé un film policier une fois où l’assassin découpe sa victime et éparpille les morceaux afin d’obliger les enquêteurs à retrouver chacun d’entre eux et les rassembler, comme un puzzle, pour avoir le cadavre complet. On y voit une scène où ils retrouvent une jambe. Les enquêteurs ne peuvent pas l’identifier sans une tête, ou au moins une main. Comme le fait remarquer un enquêteur, même un doigt suffirait.

12

— J'arrête, j'ai dit à Fern.

C'était le jour qui suivait le rendez-vous avec Celia Baum, et je parlais à Fern depuis un autotaxi, encore une fois. J'étais grincheuse, j'avais mal dormi. La nuit précédente je m'étais tournée et retournée dans mes draps.

Tu es en train de te fabriquer un cocon ou quoi ? avait demandé Silas.

Oui, je suis devenue une chenille, j'avais répondu.

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Rien, j'avais menti. *Des trucs de papillon.*

Et il avait ri et n'avait pas cherché plus loin.

— Pourquoi est-ce que tu ignores mes appels ? a dit Fern. J'étais en train de crever moi. Et quand je dis crever, je pense vraiment *crever*. Le sang, les tripes, la totale.

— Tu ne m'as pas entendue ? C'est fini. J'arrête. Je suis désolée.

— Lou, elle a dit gentiment, comme si j'étais juste de mauvaise humeur et n'avais besoin que d'un peu de réconfort, ce qui m'a mise d'encore plus mauvaise humeur. Allez, quoi. On était d'accord.

— Ça ne s'est pas bien passé hier. Elle ne va pas le faire.

— Tu peux réessayer.

— Non. Je vais m'excuser auprès d'elle.

— Tu vas quoi ? Lou !

Mon autotaxi a ralenti et s'est arrêté.

— Je vais m'excuser. J'y suis.

*

J'avais imaginé Celia Baum travaillant dans un bâtiment scolaire en briques rouges décaties aux odeurs de cafétéria, mais les bureaux du directeur étaient, en fait, une salle ordinaire au milieu de cabinets

d'orthodontistes et de courtiers en prêts immobiliers dans l'un de ces centres d'affaires labyrinthiques. J'avais imaginé Celia assise derrière un guichet incurvé, puis-je vous aider ? et un bol de bonbons aussi durs que des glaçons. Mais la femme qui était assise au guichet n'était pas Celia du tout. Elle avait de grands yeux et une frange ébouriffée et elle a simplement hoché la tête quand je lui ai dit que j'étais un parent. Elle m'a montré une rangée de chaises flanquant le guichet.

Je me suis assise et j'ai essayé de réfléchir à ce que j'allais dire quand quelqu'un viendrait écouter mes inquiétudes parentales. Heureusement pour moi, à peine une minute plus tard, Celia est apparue depuis le hall, de l'autre côté du bureau. Elle a fait une pause pour dire à la réceptionniste qu'elle se rendait au "bon endroit" et est-ce qu'elle pouvait lui rapporter quelque chose ?

— Chocolat ? Café ? Bourbon ? elle a demandé.

— Pourquoi pas les heures perdues de ma vie ? a dit la réceptionniste.

— Strychnine alors. Vendu.

Elle a offert un rapide sourire à la réceptionniste et est sortie sans même un regard dans ma direction. Je l'ai suivie, lâchant à la dame derrière son guichet que je revenais tout de suite, ce qui, évidemment, était faux.

Le centre d'affaires était un origami de chemins manucurés et de portes en verre réfléchissant. Si Célia avait tourné le coin, je l'aurais certainement perdue. Mais elle se tenait là, sur le trottoir devant le bâtiment, lisant quelque chose sur son écran, comme si elle attendait que je la rattrape. J'ai prononcé son nom et elle a levé les yeux. Nous nous sommes regardées pendant un moment. Puis elle a pris une décision – je l'ai vue sur son visage, la prise de décision – et elle s'est dirigée vers moi.

— Il ne l'a pas fait ? elle a dit. Parce qu'il m'a dit qu'il le ferait. Mais il est connu pour… Elle a croisé les bras. Bref, il n'est plus censé me mentir.

— Je suis désolée, j'ai dit.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

Elle a fait une moue bizarre.

— *Vous* êtes désolée ?

— Pardon, je ne…

— Si vous pouviez arrêter…

Elle a fermé la bouche, puis l'a rouverte.

— Si vous pouviez arrêter de vous *excuser*. Je ne sais pas quoi répondre à ça. Alors arrêtez. S'il vous plaît.

— Je peux arrêter.

— Merci, elle a soupiré.

— Pas… de quoi ?

Elle a regardé ses pieds et a craché un rire.

— Est-ce que je peux m'excuser une dernière fois ? j'ai demandé.

Elle n'a pas dit non.

— Nous n'aurions pas dû vous piéger, j'ai dit. Je suis désolée. Et si je vous ai blessée ou que…

— Me quoi ? Non, m'a-t-elle coupée. Non, je serais *heureuse* de faire quelque chose pour vous aider. Vous n'aviez pas besoin de me tendre un piège, ma jolie.

J'ai grimacé au mot tendre et elle a grimacé à ma grimace.

— Vous n'aviez qu'à demander.

Elle s'est approchée de moi et a tendu les mains, mais elle s'est ravisée avec un "oh !" et a ramené ses mains sur sa poitrine.

J'avais reculé quand elle avait avancé ; je ne l'avais pas fait exprès, je ne m'en suis même pas aperçue, mais je le sentais, à présent, dans mes pieds, comment ils étaient partis vers l'arrière. Je me suis forcée à refaire un pas en avant, et j'ai pensé à lui tendre les mains à mon tour, mais je me suis rendu compte que je n'y arrivais pas non plus. Alors j'ai serré mes mains comme elle, sur ma poitrine. Et nous étions là, toutes les deux, miroirs l'une de l'autre.

— C'est mon fils, a-t-elle dit calmement. Il sera toujours mon fils.

— J'ai une fille.

— Je sais, elle a dit.

Évidemment, elle savait. *La jeune mère*, c'est comme ça qu'ils m'appelaient tout le temps dans les reportages télé. C'était la façon dont l'accusation m'avait désignée au moment de la plaidoirie finale quand ils avaient décrit ce que son fils m'avait fait. C'était ce que la commission de réplication avait claironné lorsqu'ils avaient annoncé qu'ils nous ramèneraient.

— C'est mon fils, elle a répété.

Elle a ramené ses mains crispées à ses lèvres et les a touchées, comme si elle embrassait un porte-bonheur.

— Je me suis posé la question : Est-ce que je peux ne pas l'aimer ?

Il faut que vous le sachiez, je me suis posé cette question. Et la réponse est toujours non. Simplement… non. C'est comme quand les gens disent "la question ne se pose pas". Elle ne se pose pas. La question. Ce ne sont que des mots que j'ai prononcés mais qui ne veulent rien dire. Il me reste vingt-sept jours à passer avec lui. Puis, ils le mettront en stase. Il ne sera pas mort. Mais moi si, au final. Donc, ce sera fini. Pour nous. Je trouve un peu de réconfort dans l'idée qu'il se réveillera dans un monde futur, qu'il se réveillera et qu'il sera… guéri. Je ne sais pas. Peut-être que je ne devrais pas ressentir ça. Mais comme je viens de vous le dire, c'est mon fils.

Elle a ouvert grands les yeux, sans ciller. Je savais qu'elle était en train d'essayer de retenir ses larmes au fond de ses joues. J'avais utilisé la même astuce moi-même une fois ou deux.

— Je lui ai parlé. Et il est d'accord pour vous voir, elle a dit. Si vous voulez lui rendre visite, vous pouvez.

Elle a relevé la tête, et quand elle l'a baissée à nouveau, son visage était sec.

*

Qu'est-ce que j'ai fait dans la semaine qui a précédé la visite que Fern et moi avons rendue à Edward Early ? J'ai eu d'autres tours de service dans la Salle. J'ai étreint d'autres clients. Une petite fille qui est restée si immobile que ses muscles ont commencé à vibrer sous la tension et que j'entendais ses dents crisser. Un homme énorme qui s'est mis à trembler en sanglotant dès que j'ai passé mes bras autour de lui. Une femme âgée qui murmurait, *maintenant, maintenant, maintenant*, comme si elle se poussait à faire quelque chose ; à chaque maintenant, je me préparais à ce qu'elle fasse soudainement quelque chose, mais quoi que ce fût, elle ne l'a jamais fait.

À la fin de chaque rendez-vous, je restais sur le canapé pendant une minute, cinq, vingt. C'était calme, là, dans la Salle. Ça l'était. Je sentais les endroits où mon corps s'était pressé contre celui de mes clients, bien que nous ne nous soyons pas vraiment touchés. Mes seins, mon ventre, mes bras se sentaient bien. C'est-à-dire qu'ils se sentaient utiles.

La dernière personne que j'ai serrée dans mes bras avant d'aller voir Edward Early n'était pas un client, mais ma propre fille, ma Nova. C'était le samedi matin, et elle reniflait le côté de ma poitrine. J'ai

pensé à ce petit visage qui avait grandi à l'intérieur de moi, juste là, au milieu de mes tripes. C'était la seule personne au monde à avoir niché dans mes côtes.

Ces côtes.

Pas ces côtes.

J'ai donné un baiser sur le sommet du crâne du bébé et l'ai réinstallée dans son berceau. Et je suis allée rencontrer l'homme qui avait tué sa mère.

*

C'est Fern qui nous a conduites là-bas. Elle avait emprunté la voiture d'une amie, la distance jusqu'au centre de stase valait le dérangement. Je ne me souvenais plus de la dernière fois que j'étais montée dans une voiture au lieu d'un autotaxi. Elle sentait le gros chien et était couverte de papiers de bonbons retournés montrant leur optimiste face argentée. Le volant semblait trop grand, ostentatoire, un ornement plutôt qu'un outil. Fern a enroulé ses doigts autour délicatement, ses ongles peints argent, comme les emballages de bonbons.

Le centre de stase se trouvait à Kalamazoo, à un peu plus d'une heure de trajet. Nous n'avons pas beaucoup parlé. Fern a mis une musique dont j'avais déjà entendu de vagues bribes quelque part. J'ai arrêté de suivre ce qui marchait à un moment donné, quelque part entre la maternité et l'assassinat. Fern a fredonné la chanson, puis a articulé en silence un mot ou deux, et a fini par hurler le refrain à pleins poumons. Elle était ravie, je l'ai compris ; elle était survoltée. Moi, j'étais une flaque saumâtre d'effroi. Fern a iodlé une autre chanson et a tourné le volant d'un mouvement sûr, délié, le récupérant quand il s'est mis à tourner dans l'autre sens.

— Tu aimes conduire, j'ai observé.

— Bien sûr que j'aime ça.

— Qu'est-ce qui te plaît là-dedans ?

Elle m'a lancé un regard.

— La même chose que tout le monde.

— Et qu'est-ce que c'est ?

Elle a presque eu l'air offensé, comment osais-je ne pas savoir ?

— Le fait de pouvoir aller n'importe où. Tu n'as qu'à le décider, et une minute plus tard, tu es partie.

— Je ne sais pas conduire, j'ai avoué.

Et c'était vrai. J'avais grandi dans une ville nouvelle, et après ça, il y a toujours eu des autotaxis, des bus, des trains.

— Je peux t'apprendre, elle a dit, les yeux sur la route.

— Ce n'était pas ce que j'étais en train de sous-entendre.

— Mais c'est facile. Globalement, c'est deux boutons et un levier. Et ensuite, tu n'as qu'à garder ceci dans une direction raisonnable, elle a ajouté en tapotant le volant.

Dès qu'elle a lâché, la voiture s'est déportée sur l'autre file. Les autotaxis autour de nous se sont ajustés à l'incursion, accélérant ou ralentissant pour que nous nous retrouvions, en sécurité, sur une portion de route vide. Fern a rétabli la voiture.

— L'alignement nécessite un peu d'adaptation. Mais c'est facile de conduire. Tu devrais apprendre. Tu vas aimer.

— Je n'arriverais pas à oublier le fait que je suis responsable d'une tonne de métal fonçant à travers un espace partagé.

— Il y a des freins, tu sais. C'est l'un des deux boutons dont je t'ai parlé.

— Oui mais lequel ?

Elle a souri.

— C'est toi qui vas nous conduire au retour.

J'ai gratté d'un ongle la vitre de la voiture.

— Au retour, j'ai répété.

Nous sommes restées silencieuses pendant un moment, deux femmes dans une tonne de métal, fonçant à travers un espace partagé. Nous avions quitté la ville à présent et traversions les terres cultivées. Le ciel était bas et plat, une tablette brumeuse. C'était à peine le printemps, les plantes étaient encore sous terre.

— Tu es nerveuse ? a demandé Fern. Ne sois pas nerveuse.

— Je suis… dans une voiture. Je suis dans une voiture et quelqu'un conduit, j'ai dit, avant d'ajouter, et toi ? Tu es nerveuse ?

Elle m'a lancé à nouveau ce regard faussement offensé, comme si je m'évertuais à dire des choses ridicules.

— Moi ? Jamais de la vie.

La route a fait un virage à ce moment-là, et le soleil a déchiré la brume, rendant tout autour chaud, brillant et impossible à distinguer. Lorsque la lueur a disparu, est apparu le panneau indiquant le centre de stase, à encore six kilomètres.

Une fois, pendant le groupe de parole, l'une des filles a demandé quels rêves on allait donner à Edward Early quand il serait mis en stase. Gert avait dit qu'on ne pouvait pas savoir précisément mais que généralement, dans un cas comme celui-là, on montrerait de la gentillesse envers la personne, qu'elle serait protégée, apaisée et tenue entre des bras géants pendant environ une décennie. Ensuite, on lui offrirait la possibilité de montrer de la gentillesse en retour, de donner un fruit à un lapin affamé ou de bander le genou écorché d'un enfant.

— Je pensais qu'ils l'effraieraient plutôt, a dit quelqu'un.

En fait c'était moi. C'est moi qui ai dit ça.

Le centre de stase était entouré d'une clôture très haute, avec un portail automatique et un petit parking au pied du portail. Le parking était pratiquement plein ; Fern a piqué la dernière place, près de l'autoroute. Nous avons attendu. Il y avait d'autres personnes qui patientaient elles aussi dans leurs voitures. Le soleil apparaissait par tranches, de sorte que nous ne pouvions distinguer que des mouvements et des ombres derrière les vitres, des suggestions. Quand le portail s'est ouvert et que le bus est venu nous chercher, tout le monde a émergé de sa voiture, et nous avons vu que nous étions toutes des femmes. Nous avons gardé les yeux baissés tandis que nous montions dans le bus, peut-être pour des questions d'intimité, ou de honte, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que j'ai vu beaucoup de chaussures et peu de visages.

Fern et moi avons pris place dans la salle d'attente du centre de stase. Tout était recouvert de vinyle ou de carrelage. Une pièce facile à nettoyer. Après une heure environ, on a appelé nos noms, et Fern a marmonné : "J'ai attendu plus longtemps pour moins que ça."

Elle s'est levée d'un bond en poussant un gros soupir, puis elle a attrapé mon bras et m'a regardée de haut en bas, comme si elle cherchait une blessure.

— Tu es prête ?

— Oui, j'ai dit. Je veux dire, non.

Ma respiration était faible, comme si mes poumons ne pouvaient pas se remplir normalement. Je ne m'en étais pas aperçue jusqu'au moment où j'ai peiné à rassembler un murmure.

— Mais je ne sais pas si je serai jamais prête, j'ai poursuivi. C'est normal, non ? Les choses vont arriver et soudain, elles arrivent.

— Oui, c'est ça, a dit Fern. Les choses vont arriver et soudain, elles

arrivent.

Elle m'a pris la main et nous avons passé la porte ensemble.

*

Certains tueurs en série sont très beaux. Ted Bundy avait des yeux chaleureux et un sourire enjôleur, son bras était pris dans sa fausse écharpe comme s'il prêtait serment. On disait de Theodore Harp qu'il était encore plus beau en personne que dans les reportages télé. Une journaliste avait raconté comment elle avait dû s'empêcher de poser la main sur sa joue, bien qu'elle sût qu'il avait dissous tous ces gens dans l'acide, qu'il les avait transformés en grésillements puis en vapeur. Et puis, il y a les massivement laids, les montagnes et les taupes. Et finalement, les quelconques, ceux qui ont une tête de chauffeur, comme le tueur BTK, ou de collègue de bureau, comme Amos Lowell, ceux à petit menton et lunettes, que personne n'aurait jamais soupçonnés.

Edward Early était trop dégingandé et avait un visage trop long pour être considéré comme beau, mais il avait des yeux magnifiques, grands et clairs à la manière d'une star du cinéma muet, et il se mouvait avec une grâce que seuls peuvent avoir les hommes élancés et fins, comme s'ils traversaient le monde en dansant une valse bien huilée. Les articles de presse aimaient parler de la façon dont Edward Early rougissait, ce qui lui arrivait fréquemment, et furieusement, son visage rose virant au rouge à la moindre provocation, sauf quand ladite provocation concernait ses meurtres, auquel cas, son visage devenait cireux.

Il a même rougi quand Fern et moi sommes entrées dans la salle des visites. Ils nous avaient octroyé une pièce privée, une réplique en petit de la salle d'attente, un canapé et des fauteuils en vinyle et une forte odeur de produits ménagers dans l'air. La porte s'est refermée derrière nous ; la serrure a cliqueté. Avant d'entrer, on nous a donné quelques brèves consignes de sécurité. Edward Early ne risquait plus de commettre aucune violence, on nous l'a assuré. Et puis, il serait surveillé tout du long par les caméras du centre. Cependant, on nous a indiqué un mot à crier au cas où nous aurions besoin d'aide, un mot de code qui n'était pas *à l'aide*.

Qu'est-ce que cela me faisait de rencontrer mon assassin ? C'est une question parfaitement légitime. D'une certaine façon, ça ne me

faisait pas grand-chose. J'avais l'impression d'être loin. Comme si j'étais quelqu'un d'autre. J'avais l'impression de regarder un moi minuscule entrer dans la pièce et se diriger vers l'homme assis sur le canapé en vinyle.

Edward Early avait choisi le coussin du milieu du canapé, le vinyle a crissé tandis qu'il se rajustait sur son siège. Il n'avait pas l'air plus petit en vrai, c'est ce qu'ont dit des gens célèbres. Il n'avait pas non plus l'air plus grand. Il était plus grand que Fern et moi, cependant. Je m'étais attendue à trouver un ou deux avocats à côté de lui, mais nous n'étions que tous les trois dans la pièce. J'ai appris plus tard qu'il n'avait pas dit à ses avocats que nous venions. Il était en train de rougir, comme les journalistes disaient qu'il le faisait, sa face entièrement écarlate, depuis la racine des cheveux jusqu'au col. Ses yeux, je l'ai vu d'emblée, brillaient de larmes.

Je me suis arrêtée en passant le pas de la porte quand le fait qu'il pourrait se lever pour nous saluer m'a traversé l'esprit. Qu'allais-je faire s'il me tendait la main ? La refuser ? Cracher dessus ? La serrer ? Simplement la serrer ? Toutes ces options paraissaient envisageables. Fern est passée devant moi. Early s'est rajusté à nouveau, le vinyle chuchotant sous lui, mais il est resté assis. À l'approche de Fern, sous la rougeur et les larmes, son visage arborait une expression d'attente polie, comme si on était sur le point de lui demander l'heure.

Fern a fait un bruit rauque pour le saluer, quelque chose comme "hé" ou "hein".

— *'jour*, a répondu Early, et j'ai remarqué qu'il avait laissé de côté le *bon*.

Fern a pris l'un des fauteuils assortis en face de lui. J'étais encore coincée sur le pas de la porte, mais je ne pouvais pas la laisser là, toute seule, alors je me suis forcée à entrer dans la pièce et à prendre l'autre fauteuil.

Early regardait Fern, ses grands yeux noirs la fixaient. Son regard n'avait rien de menaçant. (D'un autre côté, comment *ne pas* se sentir menacée quand un homme comme ça vous regarde ?) C'était un regard neutre, stable, sourcils relevés comme s'il attendait qu'elle parle la première. Sa politesse m'a rendue furieuse. J'ai pensé à le tuer à mon tour. C'est la phrase qui m'est venue en tête : Je vais le tuer à mon tour.

Fern, de son côté, se tenait si raide et immobile dans son fauteuil

que j'ai pensé au début qu'elle cherchait à le faire plier du regard, qu'elle attendait. Ce n'est que lorsqu'elle a commencé à parler, d'une petite voie détachée, tel un numéro de ventriloque que j'ai compris ce qui était en train de se passer. Quelque part entre la salle d'attente et la salle de visite, quelque part entre la porte et le fauteuil, Fern avait perdu ses nerfs. Elle tremblait. Elle était figée. Elle était effrayée.

— Fern ? j'ai dit.

Elle a tourné le regard vers moi, ses yeux aussi vitreux que ceux d'un lapin. Elle a dégluti bruyamment. Ses cheveux étaient tombés sur son visage, et elle a essayé de les ramener en arrière d'une façon qui, d'après moi, voulait lui donner un air indifférent, mais qui a fini par ressembler à un tremblement. J'ai eu envie d'aller la réconforter, mais je ne pouvais pas faire ça devant lui. Alors j'ai prononcé son nom à nouveau.

C'est à ce moment-là qu'Early a décidé de se mettre à parler. Son ton était agréable, c'était terrible.

— Comment allez-vous ? il lui a demandé.

— Comment allez-vous, *vous* ? j'ai répondu du tac au tac.

Je voulais que ça sonne impoli, mais Early s'est contenté de sourire. Les larmes ont frémi au coin de ses yeux, et sa rougeur s'est répandue comme une éruption de son front à son menton.

— Merci, il a dit, de demander de mes nouvelles. J'ai mangé des flocons d'avoine, ce matin, avec des morceaux de fruit dessus. Pommes. Banane. Les tranches de pommes étaient un peu oxydées, mais je les ai mangées quand même. C'est seulement une réaction chimique à l'air. Ça ne signifie pas qu'elles ne sont plus bonnes. Elles ne sont pas pourries.

Il a regardé ses mains, posées mollement sur ses genoux. Puis il a levé à nouveau le regard, vers Fern, pas vers moi, comme si c'était elle qui avait posé la question.

— Je vais bien, j'imagine, étant donné les circonstances. Oui, je vais bien. Mais vous, Fern, comment *vous* allez ?

— Je suis… a dit Fern, et sa voix s'est tarie.

— C'est une bien meilleure réponse que la mienne ! a répondu Early dans un rire, qui a plissé son visage et fait couler les larmes de ses yeux sur ses joues. Je peux changer ma réponse et dire ça ?

— Elle va bien, j'ai dit, elle va très bien, même.

Il a finalement regardé vers moi et quelque chose a traversé ses

traits. Colère ? Soupçon ? L'expression est repartie avant que j'aie le temps de la définir.

Il s'est essuyé les yeux et a montré le bout de son doigt mouillé.

— Regardez-moi ça. Je suis désolé.

— Quoi ? j'ai dit.

— Mes larmes. Elles doivent vous offenser.

— Pas du tout, j'ai répondu, même si en réalité c'était le cas.

— Elles m'offenseraient, moi, si j'étais vous. Les médecins m'ont mis sous un traitement qui augmente ma capacité d'empathie. Une préparation pour la stase. Et ça marche un peu trop bien si vous voulez mon avis.

Il a essuyé d'autres larmes d'un coup de phalanges.

— C'est comme ça que je sais que mes larmes vous offensent. Je peux le sentir.

— Vous ne me connaissez pas.

Fern a fait un drôle de bruit. J'ai quitté mon fauteuil et suis allée lui prendre les mains. Elles étaient froides, une boule d'os.

— Tu veux partir ? j'ai dit. Nous pouvons partir.

— C'est dur pour vous, a dit Early.

Et je me suis retournée pour lui cracher quelque chose une nouvelle fois, mais Fern a parlé avant que je puisse le faire.

— Est-ce que j'étais comme ça ? elle a demandé. Est-ce que j'étais comme… *ça* ?

Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire, mais lui si.

— Pas du tout, il lui a répondu. Vous vous êtes battue.

— Ne faites pas ça, je l'ai prévenu.

— C'est vrai. Vous ne vous souvenez pas, il a dit, comme s'il venait de se rappeler que nous ne nous souvenions de rien, alors qu'il le savait depuis le début.

À présent que nous parlions de nos assassinats, le rouge avait reflué de son visage. Le sang était reparti, quelque part dans le puits noir qu'il était.

— Non, elle ne se souvient pas, je lui ai dit. Aucune d'entre nous. C'est comme si on ne vous avait jamais rencontré. Comme si vous ne nous aviez jamais touchées.

Je lui ai lancé un sourire méchant ; j'avais l'impression qu'on avait pelé ma bouche jusqu'aux oreilles. Mon désir de le faire souffrir n'aurait pas dû être une surprise.

— C'est comme si vous n'étiez personne. Comme si vous n'étiez rien.

— Vous êtes en colère, il a dit, l'air curieux.

Et cette expression lui est revenue, celle que je n'ai pas su nommer. Puis ça m'a frappée soudain. Il regardait Fern, mais c'était moi qu'il *surveillait*. Il m'observait, comme s'il attendait de voir ce que j'allais faire.

— Vous ne me connaissez pas, j'ai répété.

— Non, il a dit, simplement. En effet.

C'était une réponse inoffensive, mais il y avait quelque chose dans sa façon de la dire. Soudain, j'ai eu la même sensation que dans le jeu *Early Evening* quand vous savez que le tueur est à vos trousses, serpentant dans les rues derrière vous, tournant aux mêmes coins quelques secondes après vous, s'approchant peu à peu. Même si vous n'entendez pas encore le bruit de ses pas, vous savez qu'il vous suit. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Early a penché la tête vers Fern.

— *Elle*, je la connais. *Elle*, je l'ai tuée.

Il s'est arrêté pour essuyer ses yeux qui étaient encore pleins de larmes.

— Je suis désolé, il a dit. C'était déplacé.

— Tu veux que l'on s'en aille ? j'ai dit à Fern. Viens. On s'en va.

— Vous, en revanche, il a dit, *vous*, je ne vous ai jamais rencontrée jusqu'à aujourd'hui.

Et voici les bruits de pas. Et voici le couteau.

— Je ne sais pas qui vous a tuée, a dit Early. Je sais seulement que ce n'est pas moi.

Gloups

J'étais une enfant nerveuse. Quand papa a repeint le salon d'une couleur cannelle, je pressais mes joues contre le mur, y passais mes doigts, inquiète de ce que la couleur précédente, le bleu pâle qui s'y trouvait, se sente emprisonnée en dessous. Chaque soir avant une sortie scolaire, je restais allongée sur le dos, empoignant mes draps et me disais, *Demain soir, je serai de retour dans mon lit.*

La sensation gloups, comme j'ai commencé à l'appeler, le trou dans le ventre mélangé à de l'anxiété et du désespoir. Ça m'a fait du bien de la nommer, comme un diagnostic peut faire du bien. La sensation gloups. J'en ai dit le nom à mes parents, et au fil des ans, elle s'est contractée simplement en "le gloups", quand ils me demandaient : *Est-ce que c'est le gloups, Louise ? Qu'est-ce que tu en penses, Lou ? Gloups ?* Leurs paroles étaient teintées d'un rire sans rire qui me rendait furieuse et m'isolait.

Pourquoi j'étais comme ça ? Et pourquoi les autres n'étaient-ils *pas* comme ça ? Pourquoi ne comprenaient-ils pas – et pourquoi n'arrivais-je pas à l'expliquer – que la sensation gloups n'avait rien à voir avec le fait d'avaler quelque chose de trop gros ? C'était quelque chose de trop gros qui m'avalait moi.

13

— Vous mentez, a dit quelqu'un.

C'est Fern qui a dit ça.

Elle s'est avancée sur son fauteuil, sa main a repris vie dans la mienne. Et moi, j'étais toujours dans cette pièce, à écouter ça. *Je suis dans cette pièce à écouter ça,* je me suis répété à moi-même. Je ne m'étais jamais sentie aussi loin. J'avais l'impression d'être une vieille femme jetant un regard sur sa vie passée.

Je suis dans cette pièce à écouter ça.

— On ne vous croit pas, a dit Fern.

Early a soupiré.

— Je comprends, je ne suis pas crédible.

— Arrêtez ! a dit Fern. Vous n'avez pas le droit d'être attentionné. Vous n'avez pas le droit d'être gentil. Vous m'avez scié la gorge et m'avez fourrée dans un caddie. Vous avez fait ça. Et je ne m'en souviens peut-être pas, mais vous l'avez fait. Et *vous* vous en souvenez.

Elle a tendu un doigt vers lui.

— Alors vous pouvez dire ce que vous voulez, mais vous avez fait ce que vous avez fait.

— Je l'ai… fait… à vous. Mais pas à elle.

Il pleurait à nouveau, les larmes coulaient en ruisseaux sur ses joues.

— Excusez-moi, il a dit en tamponnant ses larmes. C'est ce *traitement* sous lequel on m'a mis. Ça ! il a dit en brandissant ses manches mouillées, ça arrive comme ça !

Et d'un coup, j'étais à nouveau dans mon corps. J'y suis retournée avec force. Je pouvais sentir toutes mes extrémités, les parties de moi qui ne seraient pas douloureuses si on me les coupait, mes cheveux, mes cils, et les lunes sales et mortes de mes ongles.

— Vous avez avoué, je lui ai dit. Vous l'avez dit aux enquêteurs. Vous m'avez suivie, vous avez dit. Vous aviez un carnet. Vous vous êtes caché derrière un arbre et avez attendu que j'arrive sur le chemin en courant. Pourquoi avoir dit tout ça si vous ne m'avez pas tuée ?

— Je ne peux pas répondre… gentiment.

Il a regardé Fern.

— Dites-le quoi qu'il en soit.

— Ils pensaient déjà que c'était moi. Et *j'avais bien* tué les autres. Alors, je me suis demandé : quatre ? cinq ? Quelle différence ? Plus c'était mieux.

— Mieux, a dit Fern depuis un endroit niché profond dans sa gorge.

— Je sais comme ça sonne. Je le vois maintenant… Ce traitement, je vois les terribles défauts, non, je peux les *ressentir*…

Il nous a regardées à tour de rôle avant de poser une main sur sa poitrine.

— Non, non, je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas vous dire ce que je ressens.

— Pourquoi me dire ça maintenant ? Pourquoi me le dire, tout simplement ?

Les larmes coulaient abondamment sur ses joues.

— Est-ce que c'est comme ça que les gens se sentent ? *Mal ?* Coupables ? Et quand ils font ce qu'il faut, la chose vertueuse, c'est simplement pour ne pas se sentir *comme ça* ? C'est ça, *le bien* ? C'est ça, *être* bon ?

— Pourquoi me le dire maintenant, j'ai répété plus fort.

Il m'a regardée, comme s'il venait de m'entendre, les larmes se rejoignaient sur son menton et dégouttaient.

— Parce que je commence à me sentir mal. Comme les gens.

Ce n'était plus possible. Je ne pouvais plus entendre ça. Je me suis levée et suis allée à la porte. J'ai cogné et hurlé qu'on vienne ouvrir. Je hurlais le mot qui n'était pas "à l'aide".

*

Fern et moi étions installées dans la voiture empruntée sur le parking devant le portail d'entrée du centre de stase. Régulièrement, le portail cliquetait et s'ouvrait, laissant passer le bus qui déposait les visiteurs. Ils se précipitaient alors à leur voiture et partaient tout de suite.

Personne ne traînait. Personne ne jetait un regard mélancolique au centre. Ils voulaient être ailleurs, loin. Moi, j'aurais pu rester longtemps sur ce parking ; je ne savais plus où aller.

J'ai rassemblé quelques papiers de bonbons sur le plancher de la voiture et me suis lancée dans le projet de les retourner, à l'endroit, à l'envers, rouge vers argent, argent vers rouge. À côté de moi, Fern tripotait les boutons de la voiture. Elle a allumé la radio, puis l'a éteinte, a allumé le chauffage, l'a éteint.

— Je n'arrive pas à le croire, elle a dit, finalement.

— Vraiment ?

— C'est un assassin.

— Pourquoi il mentirait à propos de mon assassinat ? Seulement le mien ?

— Et pourquoi est-ce qu'il tranche la gorge des femmes ? Pourquoi est-ce qu'il leur enlève leurs chaussures ?

Elle a fait un grand geste.

— Est-ce qu'on peut vraiment appliquer une logique au comportement de cet homme ?

— Oh, non, je me suis rappelé d'un coup. Tu ne lui as pas posé la question.

Pourquoi moi ? C'est ça qu'elle voulait demander. Au lieu de ça, elle s'était figée. Et moi j'avais fui.

— Pas grave.

— Mais si.

— J'ai eu ma réponse. Il n'y a pas de pourquoi. C'était idiot de ma part de vouloir un pourquoi.

Je me concentrais sur mes papiers de bonbons, Fern me regardait. Ils avaient des noms joyeusement lourdauds, comme GlousseBar, Fazbon ou M'sieu Malin. Je me suis demandé qui leur donnait ces noms. J'ai imaginé un groupe de cadres supérieurs assis à une grande table se lançant des mots absurdes les uns aux autres. Fern a touché délicatement mon épaule du bout des doigts. Son joli visage était plein d'inquiétude. Si j'étais aussi jolie qu'elle, quand j'étais bouleversée, je me regarderais dans le miroir pour m'apaiser.

— Est-ce que tu as faim ? elle a dit. Est-ce qu'on n'irait pas manger quelque chose ?

J'ai secoué la tête.

— Boire un verre peut-être ? Quelque chose de fort ?

— Non.

— Nous pourrions retourner chez moi ? Ou juste conduire ?

— Je ne sais pas.

— Encore une question, a commencé Fern.

— Aucune de tes questions n'était la vraie question, je lui ai dit.

Elle s'est mordu la lèvre inférieure.

— Tu connais la vraie question, j'ai ajouté.

Et je savais, en voyant son visage, que c'était vrai.

La question était celle-ci : si Edward Early ne m'a pas assassinée, alors qui ?

— Il faut que je parle à Lacey, j'ai dit.

*

— Tout de suite, a répondu Lacey lorsque je lui ai demandé quand Fern et moi pouvions venir la voir.

J'ai inventé une excuse pour Silas. Le brunch a duré, shopping, quelque chose. Est-ce qu'il s'en fichait ? *Oui. Totalement.* Je m'en suis aperçue à la façon dont il a dit qu'il ne s'en fichait pas. Je savais qu'il voulait que j'aie ce temps pour moi, un moment normal, il a pensé, comme avant, avec une amie. J'aurais ri si j'avais pu rire. Nova faisait du foin, derrière ; elle faisait une dent. Elles sont déjà là quand le bébé naît, un jeu complet de dents sous les gencives, qui attendent de les déchirer. *Nova !*, j'ai eu envie de crier en réponse à ses pleurs, *Nova ! Quelqu'un a assassiné ta mère !* Mais je n'ai pas crié, et j'ai dit à Silas que je serais bientôt de retour à la maison.

Quand Fern et moi sommes arrivées à l'adresse de Lacey, une maison à un étage à Okemos couverte d'un lierre hirsute, c'est sa mère qui a ouvert la porte. La mère de Lacey, il se trouve, faisait aussi partie des Luminols.

— Lace ne vous l'a probablement pas dit, mais *c'est moi* qui l'ai embarquée là-dedans, elle a dit avec un brin de fierté en prenant nos manteaux. Ce qui s'est passé, c'est que cet homme m'a contactée après que Lace a été… et avant qu'elle ne soit… bref, on appelle ça *l'entre-deux*, chez nous. Quoi qu'il en soit, l'homme m'a contactée et m'a dit que son ami et lui enquêtaient sur l'assassinat de Lacey et me demandait si j'étais d'accord pour répondre à quelques questions. Et je me suis dit, *Pourquoi pas ?* Ils avaient l'air gentil. Ils avaient le cœur au bon endroit. C'est-à-dire ici, elle a dit en montrant sa poitrine. Pas

ici, elle a tapoté sa tête. Ou une fois sur deux, ici, elle a frappé sur ses fesses. Alors nous nous sommes rencontrés. Et il s'est avéré que cet homme c'était Brad. Brad ! elle a répété comme si nous savions qui c'était. Et j'y ai pris goût. Au travail, je veux dire. C'est ce que j'aurais dû faire toute ma vie. C'est marrant, non ? La vie, je veux dire. Ce qu'on fait ou ne fait pas, je veux dire. Et quand Brad a été expulsé de chez lui et que Thistle n'a plus pu payer sa résidence universitaire, il nous a paru logique que les deux emménagent ici, avec Lace et moi. Et nous quatre vivant sous le même toit, eh bien en gros ça a fait de la maison le QG de Luminol. QG, c'est pour *quartier général*, mais vous le saviez peut-être. Je ne sais jamais ce que les gens savent ou ne savent pas. Moi, j'ai toujours envie de tout savoir, donc ça ne me dérange pas qu'on m'explique des choses. Mais Lace me dit que les gens trouvent ça présomptueux. J'espère que vous ne me trouvez pas présomptueuse.

Elle a accroché nos manteaux, à Fern et moi, sur des cintres. C'était une femme minuscule, négligée et joviale avec un nez retroussé et des yeux immenses, comme une poupée de dessins animés ou un de ces petits chiens qu'on trimballe dans son sac à main. Je n'aurais jamais deviné qu'elle était la mère de Lacey, si tranchante et acerbe, mais elle a dit que c'est comme ça que nous devions l'appeler, la maman de Lacey.

— Mon autre nom, c'est Tatum. C'est comme ça qu'on m'appelle à la banque.

— Vous travaillez dans une banque ? j'ai demandé.

— Non. Je devrais ? elle a répondu avec un sourire espiègle.

— Maman, qu'est-ce que tu es en train de leur raconter ? a demandé Lacey en apparaissant dans le vestibule, avec sur ses lèvres carmin une moue de soirée de Saint-Valentin ratée.

— Qui ça ? Moi ? Je suis juste en train de faire la conversation. Regarde qui est là ! C'est Fern et Louise !

— Oui, je sais. C'est moi qui les ai invitées.

— Mais, *regarde-les* !

Tatum a serré nos manteaux dans ses bras et nous a lancé un grand sourire.

— Oui, elles sont bien là. Je les vois toutes les semaines, tu sais. Désolée, elle a dit en se tournant vers nous, elle est très enthousiaste.

— Oui, *elle* l'est, a dit Tatum. Et elle ne s'en excuse pas. Vous êtes

de véritables miracles, les filles, chacune d'entre vous.

Elle s'est tournée vers Lacey et son sourire s'est, je ne sais comment, encore approfondi, élargi. J'avais presque mal aux joues en voyant la largeur de ce sourire, et l'amour qui s'y nichait. J'ai regardé Fern qui ne parlait plus à sa famille, coincée dans une impasse à la suite de son refus de retourner en Arizona. Et puis il y avait Opa, toujours trop occupé pour parler, si prompt à raccrocher le téléphone, comme s'il pouvait passer en courant devant ma voix, mon existence. Je me suis aperçue avec un pincement au cœur que je n'arrivais pas à visualiser Opa me souriant.

— Vous êtes magnifiques, des âmes pures, a continué Tatum, et nous vous avons ramenées à coups de griffes de l'abysse. Merde à Edward Early.

Elle nous a regardées, les yeux pleins d'espoir.

— C'est vrai, a dit Fern bravement, merde à lui.

— Ouais !

Tatum a levé le poing en l'air, nos manteaux dans la main.

Lacey a levé les yeux au ciel.

Tatum nous a fait signe de la suivre à l'intérieur de la maison, trottinant devant nous.

— J'ai préparé des gâteaux au citron, elle a dit. Vous aimez les gâteaux au citron ? Pourquoi est-ce que je demande ? Qui n'aime pas les gâteaux au citron ? Il faudrait être un psychopathe, elle a lancé, un sourire par-dessus son épaule. C'est une blague. Vous aimez les blagues ?

— Elle va se calmer d'ici une minute, a dit Lacey, avant d'ajouter, j'espère.

Nous avons débouché dans une salle à manger ou ce qui avait dû être une salle à manger. Il y avait encore des encoches sur le tapis à l'endroit où avait dû se trouver une longue table, de lourds rideaux encadraient les fenêtres et le buffet au fond était encombré non pas d'assiettes mais de boîtiers d'alimentation, de casques de réalité virtuelle et de gants. Au centre de la pièce, six hamacs de réalité virtuelle pendaient en cercle autour d'un chandelier aux allures de toile d'araignée. Deux des hamacs étaient occupés, deux personnes, casque baissé devant les yeux.

— Je sais que ça ressemble à un repaire de codeurs fous, a dit Lacey. C'est arrivé petit à petit.

Tatum est sortie de la cuisine avec l'assiette de gâteaux au citron promise. Elle s'est laissée tomber dans l'un des hamacs libres.

— Thistle ! Brad ! Nous avons de la compagnie, elle a chantonné.

Les personnes dans les hamacs ont relevé leurs casques, et Tatum a fait un geste circulaire de la main pour nous présenter.

— Dites bonjour à Fern et Louise !

Fern a salué timidement de la main.

— Tout le monde m'appelle Lou, j'ai dit.

— On le sait, ont-ils répondu à l'unisson.

Je m'étais imaginé les Luminols en hommes maigres, déplumés, n'ayant jamais vu un rayon de soleil, un mélange de Sherlock Holmes et de Steve Jobs. Mais ils ne ressemblaient pas du tout à ça. Brad devait avoir la quarantaine et portait une barbe bouclée, comme un moine aux pieds nus tiré d'un roman de fantasy. Thistle semblait à peine sortie du lycée, peau nette et queue de cheval encore mouillée, comme une fille venant de quitter son cours de gym.

— Ceux-là sont libres, a dit Thistle en pointant un orteil en direction de deux hamacs situés en face d'elle. Jae est en visite chez sa sœur et Charlie est au travail.

Fern s'est coulée aisément dans l'un des hamacs. Je me suis dirigée vers l'autre, et j'ai tiré sur les cordes.

— Vous êtes sûrs que ça ne les dérangera pas ?

— Déranger ? a dit Brad. Charlie en sera honoré.

— Vous êtes sa préférée, a ajouté Thistle.

— Sa quoi préférée ? j'ai demandé avant de comprendre : sa victime préférée.

Ma réaction a dû se lire sur mon visage parce que Thistle a fait ensuite une grimace triste.

— Désolée, c'était…

— Non, ce n'est rien, j'ai dit en m'asseyant avec précaution au bord du hamac. Qui ne voudrait pas être la préférée de quelqu'un ?

— Oui, elle a raison. Comment ça se fait que je ne suis la favorite de personne ? a dit Lacey en se laissant tomber dans le dernier hamac, raclant ses pieds sur le sol.

— Tu es *ma* préférée, ma chérie, lui a lancé Tatum.

— Ouah ! Merci, maman.

Et j'ai ressenti ce pincement à nouveau, comme si j'étais une enfant sans parents. *Nova*, j'ai pensé pour m'apaiser. *Silas*.

Tatum s'est tournée vers Fern et moi.

— Elle était sarcastique bien avant que tout cela n'arrive. Rien de neuf.

— Tu veux dire que je n'ai pas été clonée par un scientifique qui adorait le sarcasme ? a dit Lacey.

— Vous voyez ? a poursuivi Tatum. Elle dit des choses comme ça depuis qu'elle est petite.

— Ou alors peut-être qu'Edward Early a trempé son couteau dans une cuve à sarcasmes avant de me poignarder.

— Elle peut continuer toute la journée, a dit Tatum.

— Ou alors, attends, je sais, peut-être que tout le monde autour de moi est désespérément pénible et que c'est la seule façon de conserver un minimum de santé mentale.

Thistle a posé un doigt sur son menton.

— Je pense que c'est la dernière option.

— Et donc, a dit Lacey, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Lace, a crié Tatum, elles n'ont pas besoin d'une raison pour venir à la maison.

— Mais elles en ont une, a répondu Lacey. Parce que je l'ai déjà invitée, elle.

Ses yeux se sont arrêtés sur moi.

— Et tout ce qu'elle a fait c'est rire de nous.

— Je ne dirais pas "rire", j'ai rétorqué.

— Alors tu dirais quoi, "se moquer" ?

— Lace ! a répété Tatum.

— Nous avons vu Edward Early aujourd'hui, a annoncé Fern.

Et plus personne n'a rigolé après ça.

En fait, tout le monde s'est tu, puis tout le monde s'est mis à parler en même temps.

— Vous l'avez vu ? a dit Thistle visiblement impressionnée. Mais genre lui, *lui* ?

— Ses avocats vous y ont autorisées ? a demandé Brad.

— Vous allez bien ? a demandé Tatum.

— Ce connard, a dit Lacey, il a refusé toutes nos demandes de visite.

— Eh bien, vous pouvez y aller maintenant, si vous voulez, j'ai dit à Lacey.

Ma phrase a fait comme un écho dans ma tête : *Vous pouvez y aller*

maintenant. Vous pouvez y aller. Mais je n'ai rien dit de plus.

Fern me regardait, ses mains posées sur les cordes du hamac de chaque côté de son visage. Elle attendait que je raconte le reste. C'était pour ça que nous étions là, après tout. Elle a hoché la tête. C'était à moi de le dire. Alors je me suis lancée.

— Il ne m'a pas tuée.

Ils se sont tous tournés vers moi, et m'ont dévisagée. Évidemment.

— Pour les autres, il admet qu'il l'a fait, j'ai continué. Mais moi, il dit qu'il a menti. Il dit que quelqu'un d'autre m'a tuée. Pas lui.

Ils sont restés comme ça, à me dévisager, personne ne parlait. Ils étaient sous le choc, j'ai pensé. Il faut dire que la nouvelle était choquante, c'est pourquoi j'ai mis une minute à comprendre que quelque chose n'allait pas dans l'expression de leurs visages.

— Il a peut-être menti pour m'embêter, je sais qu'en lui rendant visite, je lui ai donné l'opportunité de le faire. C'était un risque que Fern et moi savions… un risque que nous savions… je ne trouvais pas le mot. C'était risqué. Mais j'ai pensé que, puisque vous faites, eh bien, ce que vous faites, j'ai pensé que vous aimeriez savoir ce qu'il a dit, au cas où l'information, au cas où…

— Ma chérie, a dit la mère de Lacey.

Elle l'a dit comme si elle était ma propre mère. Ça m'a fait mal à nouveau. Blessée.

Et j'ai compris ce qui n'allait pas sur leurs visages : ils n'étaient pas surpris. Ils n'étaient pas surpris du tout.

J'ai fermé la bouche, l'ai ouverte à nouveau, et je l'ai regretté parce que ce qui en est sorti était :

— Vous le *saviez* ?

J'ai suivi patiemment la négociation silencieuse des Luminols entre eux pour savoir qui allait prendre la parole. Lacey a été, je ne sais comment, désignée, et sa voix, qui en groupe de parole était toujours si entière, brute, sa voix qui avait toujours été rude comme l'orteil d'une femme morte raclant le sable, sa voix est soudain devenue si douce que j'ai eu envie de pleurer.

— Nous nous en *doutions*, elle a dit.

Elle a joint les mains sur ses cuisses et a rajusté sa position. Quand elle s'est remise à parler, c'était à nouveau avec sa voix implacable.

— Ton assassinat à toi, il y avait des différences.

— Des différences ?

— Il n'a pas exposé le corps.

— Parce que je me suis enfuie.

— *Le fait* que tu aies fui.

— Le moment de la journée, est intervenue Fern.

Et je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir un pincement au cœur, comme si elle me trahissait.

— Oui, a dit Thistle. Lou l'après-midi, les autres la nuit.

— Toi, tu avais des témoins, a continué Lacey. Deux. Pas de témoins pour nous autres. Et le lieu. Une redite. Le même parc qu'Angela.

— Mais, les chaussures, j'ai dit.

— Qu'un imitateur aurait évidemment laissées.

— Il y a aussi le fait que…

Je me suis arrêtée, et j'ai secoué la tête.

— Je ne sais pas pourquoi j'essaie de plaider si fort le fait que ce soit lui, j'ai ajouté.

— Parce que c'était une réponse, a dit Brad.

Il avait sa main dans sa barbe, ses doigts enfilés dans les trous de ses boucles, comme s'il s'agissait d'un gant.

— Mais tu es en bonne compagnie, ici. Nous sommes obsédés par l'idée de trouver des réponses.

— C'est pour ça que tu m'as invitée, n'est-ce pas ? j'ai demandé à Lacey, m'en rendant compte en le disant. À venir ici ? Tu voulais me parler de vos doutes ? Sur mon assassinat ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas *me le dire*, tout simplement ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit pendant le groupe de parole ?

— *Non*, a pratiquement crié Tatum. Ne dites rien à ce groupe.

— Quoi ?

Fern et moi nous sommes tournées vers elle.

— Pourquoi pas ?

Elle a inspiré, s'est reprise, et s'est penchée en avant sur son hamac. Ses mains étaient crispées autour des gâteaux au citron, comme si elle allait casser l'assiette en deux, sur ses genoux.

— Vous n'étiez pas là pendant l'entre-deux, elle a dit. Je sais qu'on vous en a parlé, que vous avez vu les reportages, tout ça, mais ce que vous auriez compris si vous aviez été là, ce qui était clair et qui est devenu de plus en plus clair, c'est que ta mort, Louise, a été le

moment déterminant. Ton mari éploré sur tous les fils d'actualité. Ton bébé nouveau-né. Sais-tu à quel point c'est difficile de plaider en faveur du retour de quelqu'un ? De cinq quelqu'un ?

— Cinq quelqu'un qui ne sont personne, est intervenue Lacey.

— Moi, vous ne m'entendrez jamais dire ça, a dit Tatum en souriant à sa fille. Vous êtes des miracles, les filles, chacune d'entre vous.

— Maman, a dit Lacey, comme si elle était gênée, mais j'entendais, juste en dessous, à quel point elle était secrètement ravie.

— La commission de réplication était prise dans un scandale, a continué Tatum, avec ces histoires de pot-de-vin et ce type horrible qu'ils ont cloné. Mais après la mort de Louise, l'histoire du tueur en série est devenue virale, des personnes célèbres s'en sont emparées, et de plus en plus de femmes ont commencé à mettre du rouge à lèvres sur leur gorge, demandant à ce qu'on vous ramène.

Elle a fait une pause et m'a regardée avec douceur.

— Ma chérie, elle a dit, *toi*, tu étais l'affaire qu'ils pouvaient mettre en avant, une jolie jeune femme blanche qui a pour métier d'étreindre les gens. Tu n'étais pas sortie *la nuit*. Tu étais *mariée*. Tu étais *mère*. Tu étais sans tache.

Fern secouait la tête.

— Alors quoi ? Vous pensez que si les gens découvrent que ce n'est pas Early qui a tué Lou, que c'était un autre homme, ils vont… quoi ? Nous reprendre ? Nous tuer toutes à nouveau ?

— Non, ma chérie. Pas forcément ça, a dit Tatum.

— Pas *forcément* ça ?

— Tiens, prends un gâteau.

Elle a poussé l'assiette de gâteaux au citron vers nous.

— Maman, a grogné Lacey.

— Quoi ? J'ai pensé, peut-être, que quelque chose de sucré. Tout le monde aime les choses sucrées.

Thistle est intervenue, en me regardant.

— Si c'était moi ? Je ne répéterais à personne ce qu'Edward Early vous a dit.

Elle a remué les pieds, faisant balancer son hamac. Nous l'avons suivie des yeux, d'un côté, de l'autre.

— Je ne nous l'aurais même pas dit.

— C'est un peu rude, a répondu Lacey, la personne la plus rude du

monde.

— C'est sensé, a dit Thistle. Réfléchis : si quelqu'un d'autre a tué Lou, cette personne se sent en sécurité maintenant. Elle pense que *Lou* pense – elle pense que le *monde entier* pense – que le coupable est Edward Early.

— Vous êtes en train de me dire que je ne suis pas en sécurité ? Il faudrait que j'aille à la police.

— Ces gens qui ont eu tout faux la dernière fois ? a dit Tatum.

— Et j'ai envie de demander, a dit Brad, *pourquoi* ils se sont trompés alors que nous, une bande d'amateurs, avons repéré tout ce qui clochait.

— Vous êtes en train de dire que la police savait qu'Early n'était pas son assassin ? a demandé Fern.

— *J'affirme* que les policiers sont des incapables et qu'on ne peut pas se fier à leurs enquêtes, il a répondu avec un sourire. C'est un peu notre credo ici.

— Qui m'a assassinée, alors ? j'ai demandé.

— Oui. Qui ?

Lacey s'est avancée, comme si elle avait attendu que la conversation en arrive là.

— Tu devrais le savoir mieux que nous, Lou. Tu penses à qui ?

— Personne.

— Tu es sûre ?

— Oui. Personne.

C'était vrai. Je n'avais eu aucun conflit, aucune rancœur, pas d'ennemis. J'avais une vie ordinaire. Exactement comme l'avait dit Tatum. J'avais un mari et un bébé. J'exerçais en tant que thérapeute du toucher, pour une franchise dans un centre commercial. J'étais n'importe quelle femme.

— Personne ? Alors ça pourrait être n'importe qui, a dit Lacey.

— Exactement ce que je dis, a lancé Thistle qui se balançait toujours. À présent, tu en sais plus que la personne qui t'a assassinée, quelle qu'elle soit. C'est un avantage. Pourquoi abandonner cet avantage ?

J'ai pris une longue inspiration et j'ai regardé autour de moi, le cercle de visages, de visages inquiets.

— Vous avez raison, je leur ai dit. Je ne dirai rien à personne. Pas même à Silas.

Et les Luminols ont recommencé, tous les quatre, à se regarder, dans un débat silencieux.

— Je sais, je sais, c'est mon mari, j'ai continué. Mais ça l'inquiéterait, et ça, il l'a fait suffisamment, s'inquiéter. Quoi ? j'ai demandé, parce qu'ils continuaient à se lancer des regards.

Et comme personne n'a répondu, j'ai répété.

— Quoi ?

— Statistiquement, si Edward Early ne t'a pas assassinée, a commencé Lacey, *statistiquement*…

— Non, j'ai dit.

Lacey a levé ses sourcils peints.

— Tu peux dire non autant que tu veux, ça restera les statistiques.

— Non, à ce que tu es sur le point de suggérer. Non à *ça*. Silas n'est pas une statistique. C'est mon mari.

— C'est ce que je…

— Et je le *connais*. De plus, si tu vas dans les statistiques, il y aurait dû y avoir des signes annonciateurs. Des menaces. De la maltraitance. Il n'y a jamais rien eu de tout ça. Pas une fois, jamais.

Lacey a levé le menton.

— Même les jours qui ont précédé ton assassinat ? Tu ne t'en souviens pas. Tu ne peux pas l'affirmer.

— Ce n'est pas plus d'une semaine. Tu penses qu'il est devenu quelqu'un de complètement différent en une semaine ?

Je me suis entendue seulement après l'avoir dit. Une personne complètement différente. Comme nous. Mais même nous, ce n'était pas vraiment le cas.

— Vous l'avez vu aux informations, j'ai poursuivi. Quand j'ai disparu, quand ils ont trouvé mon corps, à quel point il était bouleversé.

— Il semblait en effet très bouleversé, a répondu Tatum avec diplomatie.

Mais j'ai entendu le mot qu'elle avait utilisé. Semblait. Et honnêtement, c'était aussi cliché que la jolie jeune femme victime d'un meurtre, non ? Le mari meurtrier étalant sa douleur dans un calme viril.

— Il était bouleversé, j'ai dit, même si je n'étais pas là pour le voir par moi-même.

Je n'étais nulle part à ce moment-là. Je n'étais pas.

— Il *est* bouleversé. Et il est soulagé que je sois de retour. Il ne serait pas soulagé si c'était lui qui m'avait tué.

Il y a eu une longue pause, puis Tatum a repris la parole.

— Nous voulons juste que tu sois en sécurité.

Et les autres ont murmuré leur accord.

Ce qu'elle n'a pas dit, ce qu'aucun d'entre eux n'a dit, ce qui a été laissé à une petite voix traîtresse en moi était : *Il serait aussi soulagé de s'en être tiré.*

Quelques petites choses qu'a faites Silas

A pris mes cheveux dans ses mains et les a tenus contre ma nuque jusqu'à ce que j'aie fini de couper les oignons ou de lacer mes chaussures ou n'importe quoi d'autre qui faisait tomber mes cheveux sur mon visage.

A retiré des cils de mes joues. Et les croûtes au coin des lèvres ou des yeux au réveil. Et mes rognures d'ongles, sur le sol.

A pris le côté du lit où l'air de la bouche d'aération chatouille et où la lumière du réverbère pénètre.

M'a appelée Wheeze.

M'a laissée partir.

14

Fern devait rendre la voiture à son amie, donc j'ai pris un autotaxi pour rentrer, ce qui, de fait, m'a laissée dangereusement, désastreusement, seule. Pendant tout le voyage, j'ai argumenté contre ce qu'insinuaient les Luminols, c'est-à-dire que Silas était mon assassin. Mon monologue n'a pas cessé, une conversation psychique ininterrompue ne me laissant pas le temps de considérer le fait qu'aucun des Luminols n'était dans l'autotaxi avec moi. Alors *contre qui* exactement j'étais en train de débattre ?

J'étais encore en plein débat quand j'ai passé la porte d'entrée. Je me suis retrouvée à pratiquement courir pour trouver Silas, mais il n'était pas dans le salon, ni dans la cuisine. À mi-chemin du couloir, je me suis arrêtée devant l'encadrement de la porte de la chambre de Nova, parce qu'il se trouvait là. Il avait tout juste fini de changer le bébé et il était en train de refermer son pyjama. La dernière lumière du jour passait par la fenêtre, floutant la scène d'un bleu sombre : Nova pédalait dans l'air, Silas attrapait ses pieds et en embrassait la plante. Je suis restée sur le seuil, et les ai regardés.

Et puis. Je ne pense pas avoir cligné des yeux, mais un voile laiteux semblait s'être posé sur mes rétines, comme cette gaze translucide qu'ont les chiens et les lézards. Ou peut-être était-ce exactement l'inverse, un voile invisible avait disparu et je voyais les choses débarrassées de leur brume. Vous savez ces fois, *parfois*, où vous regardez votre partenaire et voyez un étranger ? Tout ce qui le rend familier se brise d'un coup, et les formes aimées de leurs visages deviennent juste ça, des formes. Qui était cet homme dans ma maison ?

Silas chantait une chanson à Nova, de cette façon, libre et fantaisiste dont vous chantez quand vous êtes seul. C'était une

chanson inventée, décousue et sans mélodie. Il était à la table à langer, tournant le dos à la porte, sa tête penchée sur le bébé. J'avais encore la paume des mains posées sur l'encadrement, mais à présent, mes doigts s'y étaient recroquevillés, prêts à me projeter dans la chambre ou me rejeter vers le couloir, l'un des deux. Si je partais maintenant, avant qu'il ne lève la tête, il ne saurait pas que j'avais été là, au seuil de la chambre.

Mais j'ai attendu, attentive et tendue vers le moment où il se retournerait et me verrait. Je le regardais. Pour quoi faire ? Pour voir l'expression spontanée de son visage.

Quand il a pivoté, il a sursauté en me voyant. Mais ensuite, qu'allait-il faire ? Je l'avais surpris, après tout. L'instant d'après, son visage a arboré un sourire tranquille.

— Tu es de retour. Alors, c'était comment ce brunch ?

— Tu sais, un brunch, quoi.

— Tu as mangé quoi ?

La question m'a prise par surprise et j'ai fouillé dans ma tête pour trouver des noms d'aliments.

— Des œufs, des toasts. Du café.

— Œufs retournés, confiture de framboises, crème, un sucre, il a dit, récitant doucement mes préférences, comme une incantation, et j'ai imaginé chaque mot dans une assiette devant moi, sur ma langue.

— C'est bien ce que j'ai commandé.

Il a regardé par la fenêtre le ciel qui s'assombrissait.

— Où est donc passé le jour ?

Il est parti, j'ai eu envie de dire.

Et puis je l'ai dit.

— Le jour est parti.

Et n'était-ce pas seulement ça ? Le matin, j'étais assise en face d'Edward Early. Mon assassin.

Pas mon assassin.

À présent, quelques heures plus tard seulement, j'étais de retour à la maison et tout avait changé.

— Tu m'as manqué, a dit Silas.

Et il a traversé la chambre, et mon souffle s'est noué sous mon sternum, juste à l'endroit où les os s'incurvent comme un trou de serrure. Je me suis demandé si, quand il me toucherait, j'allais sursauter.

Et j'ai découvert que je n'allais pas sursauter. Plus que ça. J'ai découvert que quand il m'a embrassée, je me suis pressée contre lui, que mes lèvres se sont séparées, que ma bouche s'est ouverte. Même si une partie de moi se tenait toujours sur le seuil, à l'observer. Même si une partie de moi n'était pas complètement sûre. Même s'il y avait une chance, une chance pas plus grande qu'une peau morte, qu'un cil perdu… mais non. Impossible.

Quand nous avons cessé notre baiser, ses yeux s'étaient allumés de *cette* manière. Vous savez de quelle manière. Il a soulevé le bébé et m'a dit : "Laisse-moi juste…"

Il a installé Nova dans son berceau. Je m'attendais à ce qu'elle se mette à pleurer, qu'elle m'arrache à ce sortilège, quel qu'il soit, mais, pour une fois, elle s'est endormie sans même un gémissement. Pendant tout ce temps, j'avais conscience de regarder Silas qui ne me regardait pas. J'étais consciente de ses omoplates quand il s'est penché sur le berceau, consciente de sa colonne vertébrale, consciente des muscles de son dos roulant sous ses os, consciente de l'endroit mou où son crâne rencontrait son cou.

Silas s'est redressé et est revenu vers moi. Encore une fois, ma bouche s'est ouverte devant la sienne.

Et puis il y a eu un moment où j'ai pensé tout arrêter. Silas me regardait et j'ai pensé à mon corps qui avait été détruit puis reconstruit. Je me suis demandé s'il pensait à ça lui aussi, s'il partageait cette pensée, à cet instant. J'ai commencé à me recroqueviller sur moi-même. J'avais envie de le repousser. Mais ensuite, je ne sais comment, cette même idée s'est retournée et est devenue excitante : être à la fois vieille et neuve, née et fabriquée, familière et étrangère. Être toutes ces choses à la fois sous ses mains.

Quand on a fini, Silas s'est allongé sur le matelas et les ressorts ont chanté. Il a étiré les bras de chaque côté. Ça lui avait manqué, il a dit.

— À moi aussi, j'ai répondu, à la fois parce que c'est ce qu'on dit et parce que c'était vrai.

J'aurais pu lui dire à ce moment-là, protégée par l'obscurité, avec cette odeur de marée collante sur nous deux. J'aurais pu lui dire qu'Early m'avait fait un aveu. Et puis j'ai pensé à ce que Thistle avait dit : *Tu en sais plus que ce qu'il pense que tu sais. C'est un avantage. Pourquoi abandonner cet avantage ?* Elle n'était qu'une jeune fille, mais elle avait raison. J'avais abandonné tant de choses, par habitude, par

amour, pour rien en retour. Pourquoi ne pas garder un avantage ? Pourquoi ne pas le serrer très fort, aiguisé, dans ma main pour quand j'aurais besoin de trancher ?

— Tu veux bien me redire ? j'ai dit à la place.

Une pause.

— Wheeze, pas maintenant.

— Mais, c'est mon assassinat.

— Est-ce que tu ne peux pas dire…

— D'accord. C'est ma vie.

Il était silencieux à nouveau. Puis il a dit :

— Je suis rentré du travail.

Je me suis mise sur le ventre. Silas était toujours sur le dos, les bras largement écartés. Dans la maigre lumière qui venait de la fenêtre, je voyais se découper son front, son nez, son menton, mais je ne voyais pas ses yeux. Ça n'avait pas d'importance. Ça n'avait pas d'importance que je voie ses yeux ou non. Il n'était pas suspect. C'était mon mari.

— Tu as récupéré Nova en chemin, je lui ai soufflé.

— J'ai récupéré Nova.

— J'avais appelé plus tôt dans la journée.

— Ce n'était rien. C'était normal.

— Je t'ai dit que j'allais courir.

— Qu'on se retrouverait plus tard. Tu as dit, *on se retrouve à la maison*.

— Mais je n'étais pas à la maison.

Et puis il est devenu silencieux. La chambre, les couloirs, la maison, tout était silencieux.

— Tu m'as attendue, j'ai dit.

— Attendue, appelée, j'ai cherché.

— Cherché ? Cherché quoi, j'ai demandé en m'asseyant à demi.

— Rien. Tes baskets. Pour voir si tu étais toujours en train de faire ton footing.

Mes baskets. Il avait dû regarder dans le placard.

— Tu ne m'avais pas raconté ça. Tu ne m'as jamais dit ça.

— Je…

Il a donné une petite tape sur le matelas. Je n'ai pas vu le geste, dans le noir, simplement senti un déplacement d'air, le son de la paume de sa main, les légères ondulations des ressorts et du

garnissage.

— J'ai oublié.

J'ai imaginé Silas entrer dans la chambre d'un pas vif, ouvrir les portes du placard d'un coup sec, repousser les cintres, les vêtements qui tremblent sous la force de ses mains. Et là, le voir, le sac, au sol. S'agenouiller et l'ouvrir d'un coup, voir le passeport, le cordon ombilical séché, et tout le reste. Et au moment précis de cette découverte, le bruit de la porte derrière lui, moi qui rentre de mon footing, et lui, peut-être, qui descend en trombe, prêt à la dispute, cherchant une explication, des excuses. Au lieu de cela, nous commençons à nous battre. Et peut-être, il me pousse. Ou peut-être pas ça. Peut-être qu'il s'avance d'une manière trop brusque, que je recule trop vite. Que je tombe. Me cogne la tête contre le coin de quelque chose, une surface quelconque, une arête. Peut-être un coin de ma maison a-t-il pénétré mon crâne. Mon assassinat.

Ça a pu arriver comme ça. Un accident. Il ne l'aurait pas fait exprès. Il serait resté au-dessus de moi, sous le choc, honteux, dévasté par la douleur. Il m'aurait regardée…

Mais non. Non, c'est tout.

— Tu les as trouvés ? Les baskets ?

Il m'a regardée.

— Elles étaient à tes pieds.

Mais en fait, elles ne l'étaient pas. Elles étaient alignées sur le sentier, vides.

J'avais les pieds nus quand le chien de la police m'a retrouvée, feuilles décomposées, terreau et sang séché.

J'ai laissé mon regard traîner sur la fenêtre de la chambre, sur la lumière du soir et le lacis de branches. Je suis restée immobile, même quand une perle froide a couru dans ma gorge et dans mon ventre, comme si j'avais cassé un de ces vieux thermomètres et avalé une gouttelette argentée de son mercure.

— Tu espérais que je sois en vie ? j'ai dit.

— Quoi ?

— Avant qu'on ne retrouve mon corps, quand j'avais encore seulement disparu, est-ce que tu espérais qu'on me retrouverait vivante ?

— Lou. *Évidemment.*

— Non. J'ai mal posé ma question. Je voulais dire, est-ce que tu

croyais que j'étais en vie ?

Il a dégluti.

— La vérité, j'ai dit.

— La vérité, d'accord. Je me suis dit que tu étais perdue, ou désorientée, ou blessée. Peut-être même inconsciente, mais vivante. J'ai tout imaginé. Mais est-ce que j'y *croyais* ? Au final, je suis quelqu'un de réaliste, il a dit en soupirant.

Et c'était vrai. C'était un homme réaliste. Tout le monde le dit.

— Et quand on m'a retrouvée ? Mon corps, je veux dire.

— Quoi ?

— C'était comment ?

Il est resté silencieux un instant avant de répondre.

— C'est comme ils disent. C'est comme dans les films. Les policiers cognent à la porte. Tu sais ce qu'ils vont te dire dès que tu les vois, là, sur le porche.

— Et ?

— Et quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus, Lou. C'était un cauchemar, il a dit, et sa voix s'est brisée.

J'ai touché son bras.

— Mais ça va maintenant.

Il a attrapé ma main et l'a pressée plus fort contre les muscles de son bras.

— Ça va. Tu es revenue. Tu es ici.

Et j'ai imaginé une chose de plus, une nouvelle possibilité, quelque chose d'autre. J'ai imaginé un homme agenouillé sur le sol d'une chambre vide, cette chambre. J'ai imaginé un homme qui pensait avoir perdu sa femme. Cet homme, cette femme.

*

— Javi ?

La porte de son bureau était légèrement entrouverte. Cogner l'aurait ouverte complètement, alors j'ai appelé à travers la mince embrasure.

— À qui donc appartient cette voix suave ? a-t-il répondu. Ce gazouillement délicieux ?

J'ai pris ça pour une invitation à entrer. Javi se tenait devant le mur d'en face, redressant un tableau, une impression abstraite de couleurs vives et de lignes courbes. Il a redressé le tableau, puis fait

un pas en arrière pour regarder, a fait un pas en avant, ajusté le tableau de l'autre côté. Le tableau s'est retrouvé exactement à la place où il était au départ. Il a hoché la tête, satisfait et s'est retourné.

— Tu en penses quoi ?

— Il m'a l'air droit.

— Bien sûr qu'il l'est, je viens de le redresser. Qu'est-ce que tu penses *du tableau*, je voulais dire. Est-ce que tu le mangerais ? Est-ce que tu en prendrais une bouchée après l'autre, t'en délecterais ?

— Est-ce que je *mangerais* ton *tableau* ?

— C'est comme ça que tu détermines la qualité d'une œuvre d'art. Si tu as envie de la dévorer. Si tu as envie de la mastiquer, l'avaler et la digérer dans ton ventre. C'est comme ça qu'on détermine la valeur de tout. Par exemple, toi, tu as envie de manger ton bébé, non ?

— Quoi ? *Non*.

— Non ? Tu n'as pas envie de gober ses joues ? De miammiamer ses petits orteils ?

— Les gens disent ça, mais c'est une métaphore.

— L'art est une métaphore.

— Javi.

— Quoi ? Tu n'as pas envie de parler d'art ?

— Pas vraiment.

Je me suis assise en face de son bureau, espérant qu'il comprendrait. Heureusement, il a compris, et est allé tranquillement s'asseoir face à moi.

— Ça a l'air sérieux, il a dit en désignant mon visage d'un doigt tournoyant. Tu n'as pas déconné encore une fois, n'est-ce pas ?

— Non, Javi. Je n'ai pas déconné.

— Je te protégerais si c'était le cas, tu le sais. Pour toi, Lou, je remplirais tous les formulaires du monde. Mais s'il te plaît, ne m'oblige pas à remplir des formulaires.

— Je ne suis même pas sur le planning aujourd'hui.

— Tu es venue pendant un jour de congé ? il a frissonné. C'est sérieux !

— Je veux te poser des questions sur mon assassinat.

Il a eu un vrai froncement de sourcils qu'il a ensuite enseveli sous un froncement parodique.

— Franchement sérieux. Tu vois ? Je m'en doutais. C'est mon instinct, si subtil.

— Impressionnant.

— Tu es ironique, mais en réalité, je sais que tu es *vraiment* impressionnée, je le vois, ça aussi. Tu vois ? L'instinct. Alors, tu veux savoir ce que j'ai dit aux enquêteurs, c'est ça ? Sur le fait que je t'avais vue ce soir-là ?

Je me suis figée.

— Quel soir ?

— Oh ? Ce n'est pas ça ? Je pensais que tu me parlais de ça ?

— Maintenant, oui. Quel soir ?

— Environ une semaine avant… eh bien.

— Une semaine avant mon assassinat.

— Voilà. J'ai vu dans les logs que tu venais aux heures de fermeture.

— Au bureau ?

— Oui, tu l'as fait une fois. Puis une deuxième. Le troisième soir, je t'ai attendue.

— Et tu m'as vue ? Nous avons parlé ?

— Tu m'as dit que tu avais besoin de sortir de la maison.

— À cause de Silas ?

Il a marqué une pause, froncé les sourcils.

— Silas ? Non. Tu venais et tu t'installais dans ta Salle, c'est tout. Tu étais mal. Une mauvaise passe. Je pense que c'est ce qu'on appelle le *baby blues*.

— On ne dit plus ça depuis 1950, je lui ai dit.

Il a touché les coins de sa moustache.

— Et tu m'as dit que tu étais suivie. Par le tueur.

— Je t'ai dit qu'Edward Early me suivait ? La semaine avant mon assassinat ? Je t'ai dit ça ?

— Nous ne connaissions pas son nom à l'époque.

Je suis restée bouche bée. J'ai eu envie de crier, *Pourquoi personne ne m'a dit ça ? Pourquoi est-ce que* tu *ne m'as pas dit ça ?* Mais je connaissais la réponse. Personne ne voulait parler de mon assassinat, ils n'étaient même pas capables de prononcer le mot. Ils voulaient passer à autre chose, oublier, prendre un nouveau départ. J'étais un nouveau départ.

— Pourquoi est-ce que je pensais ça ? je l'ai pressé. Je l'avais vu me suivre ?

— Je ne sais pas. En tout cas, tu étais tout à fait certaine d'être

suivie par le tueur en série qui mettait en scène les chaussures de ses victimes. Tu t'inquiétais d'être la prochaine.

Javi s'est à nouveau touché la moustache.

— Je suis désolé.

— Oui, c'est sûr, personne *n'a envie* d'être assassiné.

— Non, je veux dire, personnellement. Je suis désolé. J'aurais dû te croire.

— Et pourquoi ça ? Je devais avoir l'air d'une folle ?

— Oui, c'est certain.

Il a incliné la tête et m'a observée, comme si j'étais la peinture qu'il venait de redresser.

— Mais tu n'étais pas folle. Pas du tout. Tu avais raison.

*

Il a fallu deux salves de coups sur la porte avant que Fern ne vienne m'ouvrir.

— Lou ? elle a dit avec force, comme si nous étions deux amies qui s'étaient perdues de vue depuis longtemps, comme si on ne s'était pas vues depuis des mois, des années.

Elle a regardé par-dessus son épaule. Était-elle avec quelqu'un ? Le coin d'appartement visible derrière elle était plein de son habituel désordre, mais vide de toute personne.

— Je t'ai envoyé un message, j'ai dit, pensant soudain que j'aurais certainement dû attendre sa réponse plutôt que de venir directement.

J'ai haussé les épaules.

— Et à présent, je suis ici, devant ta porte, interrompant ta partie d'*Early Evening*.

— Quoi ? elle a dit, en clignant des yeux.

J'ai désigné sa main du menton ; elle portait un gant de réalité virtuelle.

— Oh, ça ? Non. J'étais en groupe d'études. Devine qui a un seul gant de réalité virtuelle et n'a rien lu des lectures imposées ?

Elle a levé le gant et eu un sourire ironique.

— Tu es en train d'étudier, je vais y aller.

— Hé, non. On a fini.

Elle a ouvert la porte plus grand et m'a fait signe d'entrer.

— Vite, le chat.

Mais Spoon se prélassait sur le réfrigérateur, me contemplant d'un

œil paresseusement perspicace, couleur ambre. Fern a fait de la place sur le lit. Elle a ramassé son casque de réalité virtuelle, le deuxième gant, une pile de livres et des vêtements qui ont fait un bruit sourd en atterrissant par terre. Je me suis assise sur le bord du matelas pendant qu'elle s'activait à changer des objets de place, d'une façon qui ne rangeait pas vraiment, qui ne faisait que réorganiser le désordre.

— J'ai parlé avec Javi, mon patron, de mon assassinat.

Fern s'est arrêtée soudain, les bras chargés de pulls. Elle me tournait le dos, je ne voyais pas son visage, mais sa voix était tendue.

— Je croyais que tu n'allais raconter ça à personne. Tu as dit aux Luminols que tu ne le raconterais à personne.

— Je n'ai rien dit. Ne lui ai pas parlé d'Early. Je l'ai seulement interrogé sur les jours d'avant, les jours dont je ne me souviens pas. Au cas où il aurait remarqué quelque chose.

Elle a posé les pulls et s'est agenouillée face à moi, posant ses mains sur ses cuisses. Je n'ai pas pu m'empêcher de voir la façon dont ses yeux parcouraient mon visage, allant des tempes aux narines, à la lèvre inférieure, de l'oreille aux paupières comme si elle faisait un inventaire.

— J'ai fait une bêtise, elle a dit.

— Toi ? Jamais.

— Je n'aurais jamais dû t'emmener avec moi voir Early. Tu allais bien. Tu étais heureuse.

— Je n'étais pas heureuse.

— Mais ça *allait*. J'aurais dû te laisser tranquille.

— Non, je suis heureuse que tu m'aies emmenée parce que…

— Parce que maintenant tu es…

Je l'ai coupée.

— Parce qu'il faut que je sache ce qui m'est arrivé.

Elle a fermé les yeux. Ses paupières étaient très légèrement mauves, pas de fard, mais le sang qui courait juste sous sa peau. Elle les a ouvertes, et ses yeux étaient d'un brun profond, pailleté d'or et de vert, comme des couleurs diffractées en passant une vitre.

— Mais nous savons ce qui nous est arrivé, elle a dit. Nous avons été assassinées. Et maintenant, nous sommes à nouveau vivantes.

— Javi m'a dit quelque chose.

Elle a pincé les lèvres.

— La semaine avant mon assassinat, j'ai continué, quelqu'un me

suivait.

— Quoi ?

— Je lui ai dit qu'Edward Early me suivait.

— OK, elle a hoché lentement la tête. Et ça concorde avec les aveux d'Early à la police. Et donc, il mentait quand il nous a dit que ce n'était pas lui. Il cherchait juste à t'embêter.

— Peut-être. Mais, et si je *croyais* simplement que c'était Early qui me suivait. Et si c'était quelqu'un d'autre ?

— Qui ?

— Je ne sais pas.

Fern m'a regardée pendant un instant. Puis elle a tapoté mes genoux, deux tapes rapides.

— Je comprends. Moi aussi je voulais une réponse. Une raison à l'insensé. Au mal, à l'injustice, à l'horreur. Mais parfois, l'horreur arrive, tout simplement. Parfois, des choses horribles nous arrivent.

— La question n'est pas de simplement accepter.

— Vraiment ? C'est fini maintenant.

Elle a continué à me regarder fixement, intensément, comme si elle voulait que je sois d'accord avec elle. Elle était impossible à comprendre. D'abord elle avait voulu oublier la femme qu'elle était avant sa mort, puis elle avait voulu retourner en arrière et faire face à son assassin, et à présent, elle faisait à nouveau volte-face et nous enjoignait d'aller de l'avant, de ne pas regarder derrière, pas même un bref coup d'œil. Elle était aussi perturbée que moi, pas le moindre doute. Toute cette situation ressemblait à ce jeu d'enfant où on vous fait tourner à toute vitesse sur vous-même et où tout le monde rigole quand, ensuite, vous trébuchez, chancelez et avancez en zigzag.

— C'est fini, maintenant, a répété Fern. Acceptons que c'est fini.

— Je ne sais pas…

Mais avant que je puisse expliquer ce que je ne savais pas, c'est-à-dire quasiment tout, vraiment, réellement tout, Fern a pris mes mains dans les siennes et les a pressées contre sa bouche, pas pour les embrasser, mais pour les tenir contre ses lèvres, avec son souffle doux qui passait dessus. Quand elle les a reposées sur mes genoux, leurs dos avaient des traces de rouge à lèvres.

— Lou, elle a dit.

Mais je regardais mes mains, et le murmure rouge de ses lèvres.

— Quoi ? j'ai dit.

— Ils nous ont offert une nouvelle vie.

— Mais…

— Vivons nos nouvelles vies.

*

Opa a répondu à mon appel par un “Qu’est-ce qui ne va pas ?”

— C’est ton nouveau bonjour ?

— Tu m’appelles au travail.

Oui, c’était vrai. Mais je ne pouvais pas attendre qu’il soit en repos. J’étais dans un autotaxi, je rentrais de chez Fern. J’entendais le bourdonnement de l’hôpital derrière lui, un murmure continu ; on ne se rendait pas compte qu’il y avait là des gens malades, qui souffraient, ou même qui mouraient.

— Avant mon assassinat…

J’ai fait une pause, prête à ce qu’il m’interrompe, ou qu’il me presse de finir ma phrase, comme l’aurait fait Silas.

Mais il m’a simplement enjoint à continuer.

— Avant ton assassinat… oui, quoi ?

J’ai posé le front contre la vitre de l’autotaxi pendant un moment. C’était un vrai soulagement d’entendre quelqu’un d’autre prononcer ce mot.

— Est-ce que nous avons parlé ?

— Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

— Ce jour-là. Est-ce que je t’ai appelé ?

— Non. Non, c’est Silas qui m’a appelé. Il ne te trouvait pas.

— Il m’a dit ça aussi.

— C’est ce qui s’est passé.

— Qu’est-ce qu’il a dit ?

— Qui ? Silas ? Est-ce que je t’avais vue. Tu n’étais pas à la maison. Tu ne répondais pas à ton écran. Est-ce que j’avais de tes nouvelles.

— Et ?

— Et je lui ai dit que je n’en avais pas.

— Il avait l’air comment ?

— Il avait l’air *comment* ?

— Oui ?

— Inquiet, Louise. Il avait l’air inquiet.

Opa a soupiré et le bruit de l’hôpital a, pendant un temps, été

englouti par le son de son souffle.

— J'imagine que ta situation doit soulever certaines questions sur la façon dont…

— Ce n'est pas ça. Ce n'est pas… existentiel.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

J'ai failli lui raconter, là, tout de suite, ce qu'Edward Early m'avait dit. Parce qu'Opa n'était pas Gert. Et qu'il n'était pas non plus la commission de réplication. Il n'était pas Silas. Il était mon père. Il me connaissait depuis que j'étais une chose informe et balbutiante, depuis que mes seules paroles étaient des pleurs, il me connaissait comme je connaissais Nova, depuis les cellules, depuis le début. Si j'avais besoin de quelque chose, il me le donnerait. Je savais ça aussi. Mais, finalement, je ne le lui ai pas dit. Je ne voulais pas l'inquiéter ; c'est en tout cas le mensonge que je me suis raconté à moi-même. La vérité se trouvait plutôt dans cette courte pause qu'il prenait maintenant chaque fois qu'il prononçait mon prénom. La vérité c'est qu'il n'était pas venu me voir depuis l'hôpital. La vérité, c'était qu'il m'évitait. Pour moi, il était mon père. Mais qui j'étais pour lui ?

— Je ne me souviens pas de ces jours-là, j'ai dit à la place, et des quelques jours d'avant.

— Amnésie rétrograde : perte de mémoire d'avant l'événement. C'est un effet du processus de réplication. Tes médecins ne te l'ont pas expliqué ?

— Si, ils l'ont fait. Mais je me demandais seulement à quand remontait notre dernière discussion ? Je veux dire, avant mon assassinat.

— Le samedi d'avant, il a dit, machinalement.

Normal qu'il se souvienne de la dernière conversation qu'il avait eue avec sa fille avant sa mort.

— Est-ce que je t'ai dit que quelqu'un me suivait ?

— Te suivait ? Tu veux dire, *lui* ?

— Je ne sais pas. Je ne t'ai rien dit à ce propos ?

— Non. Rien.

— Est-ce que j'étais bouleversée ?

— Par le fait qu'on te suivait ?

— Par n'importe quoi. Je pense que j'étais bouleversée, ou inquiète, peut-être.

— Est-ce que tu te sens comme ça en ce moment ? Bouleversée ?

Inquiète ?

— Non, non, pas en ce moment.

— OK, il a dit. C'est bien.

— Mais ce jour-là ? La dernière fois que nous avons parlé ?

— Tu étais la toi ordinaire.

J'ai ressenti un pincement. La façon dont il l'a dit, peut-être.

— De quoi avons-nous parlé ?

— Rien. Des choses habituelles.

— Mais de quoi ? Dis-moi une chose que je t'ai dite.

— Voyons. Tu m'as dit que Nova avait appris à ouvrir et à fermer les mains.

— Oh !

Je me suis mordu la lèvre. Je ne voulais pas crier.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'aurais aimé me souvenir de ça.

Des larmes me sont montées aux yeux. J'avais toujours le front contre la vitre de l'autotaxi. Si je me mettais à pleurer, les larmes passeraient directement de mes yeux à la vitre et c'est là qu'elles couleraient. Vous arrive-t-il de penser à la façon dont les larmes se défont en glissant sur votre visage, au fait que c'est ça, pleurer, des larmes qui se déroulent jusqu'à ne devenir plus rien ?

— Eh bien, a dit doucement Opa, elle peut toujours le faire, n'est-ce pas ? Nova ? Elle arrive toujours à ouvrir et fermer ses mains ?

C'était ce que m'avait dit Fern, mais d'une autre manière : Vivons nos nouvelles vies.

— Tu as raison, je peux la regarder faire maintenant.

— Et pourquoi tu n'irais pas faire ça, Louise ? m'a dit mon père. Pourquoi tu ne rentrerais pas à la maison tout de suite pour la regarder faire ?

Je lui ai dit que j'allais le faire. Que j'allais faire ça.

Grossesse

J'ai aimé être enceinte. J'ai aimé faire courir mes mains sur mon ventre, une sphère, une cosse, un globe strié. J'avais entendu des femmes parler de sentir le bébé se retourner ou donner des coups de pied à l'intérieur d'elles. Moi ? Je sentais Nova hoqueter en moi. Je sentais le moindre petit *hic*.

J'avoue, je n'ai pas aimé la totalité des quarante semaines de grossesse, pas chaque instant. Je n'ai pas aimé les remontées acides, les veines gonflées ou l'épuisement. Qui aime ça ? En fait, j'aimais quand même un peu l'épuisement, quand vous avez l'impression de flotter à la surface de quelque chose, que vous êtes la surface de quelque chose. J'étais la surface satinée d'un verre de lait ; j'étais le liquide qui tremblait au bord du verre, prêt à se briser.

Puis je me suis brisée. Nova est née et j'ai été emportée par la vague. Quelques jours plus tard, j'ai été recrachée sur le rivage, déchet ou débris, un des deux, les restes du navire. Je suis revenue à moi, quelques jours plus tard, le filet de la lactation s'est refermé sur moi et Nova s'est refermée sur mon sein gercé. J'étais à la fois sur le matelas et hors du matelas. Je sais comment on appelle ça. Je sais qu'il y a un nom pour ça. Je n'ai pas besoin de le prononcer.

Ça ne voulait pas dire que je ne l'aimais pas, quoi que je ressente ou ne ressente pas. Il y a différentes façons d'aimer les gens. Il y a façon et façon.

15

Je devrais être de retour à quatre heures, j'ai dit à Preeti, cinq heures au plus tard. Ou alors Silas sera ici pour cinq heures trente.

Quand j'ai vu que la jeune fille n'avait pas relevé – elle était encore sur ses I-lunettes – j'ai dit, plus fort : "Preeti ?"

Elle a sursauté.

— Désolée.

— Tu ne peux pas ignorer Nova comme ça, tu sais.

— Jamais.

Et c'était vrai, jamais. Silas et moi jetions un œil par le live wall parfois. Elle était adorable avec Nova, vraiment. Elle la portait pendant des heures et lui chantait des chansons absurdes à l'oreille.

— Désolée, elle a dit. C'est juste…

Elle a levé un doigt comme pour dire juste une minute, et a posé ce même doigt sur la branche de ses I-lunettes.

— Je vais lui demander, elle a dit à quelqu'un d'autre, pas moi. Donc tu peux arrêter d'argumenter maintenant, OK ?

— Désolée, elle a dit encore une fois.

— Je suppose qu'elle, c'est moi ? j'ai dit.

— Oui, elle, c'est vous.

Elle a tiré sur sa lèvre inférieure et j'ai vu la limace humide en dessous et un bout de gencive. Elle a lâché et la lèvre a repris sa place.

— Mes amies et moi, eh bien, on se demande…

Je me suis préparée à l'une des questions habituelles, les questions grossières du type qu'est-ce-que-ça-fait-de-se-faire-assassiner.

— … elle est comment Angela ?

— Angela ?

— Angela, elle a répété, avec un air d'importance.

— Tes amies et toi êtes de grandes fans d'*Early Evening*, c'est ça ?

Je ne savais pas vraiment ce que je pensais de l'idée de Preeti et ses camarades adolescentes jouant à éviter le couteau d'Edward Early, mais dans le fond, le jeu ne devait pas être très différent des réalités virtuelles auxquelles elles jouaient habituellement, juste plus ennuyeux, probablement.

Preeti a tordu la bouche.

— Euh, non. On ne… joue pas. Les jeux ça… vous savez.

— Non, je ne sais pas.

— Ils appauvrissent nos choix.

— Ils… pardon ?

— Non, non, c'est moi qui m'excuse.

Elle a posé une main sur sa joue, d'abord la paume, puis le dos, comme si elle voulait prendre la température de sa peau.

— Je me prépare pour les examens, vous savez. Dissertations et préparations d'oraux, depuis le petit-déjeuner jusqu'au coucher. Et parfois, un mot des révisions surgit.

Elle a pressé la branche de ses I-lunettes et dit à ses amies : "C'est encore moi."

Elle a pris un temps, a lu les réponses. Je voyais les petits caractères se refléter sur ses pupilles. Ça m'a rappelé les feux de Bengale, on peut écrire son nom dans l'air, avec le bout.

— Appauvri, elle a dit. Ajoutez-le à ma liste.

Elle a laissé tomber sa main et m'a regardée à nouveau.

— On tient des comptes. Celle qui prononce le plus de mots tirés des révisions dans la conversation doit payer la prochaine pizza. Parce qu'aucune d'entre nous n'a envie d'être ça, une naze.

— Ça a l'air marrant, j'ai dit.

Preeti a haussé une épaule, comme si ma réponse ne méritait pas les deux épaules, ce qu'elle ne méritait d'ailleurs pas. Elle a touché à nouveau ses I-lunettes et dit : "Kat vous dit bonjour."

— À moi ?

— Oui, à vous.

— Bonjour Kat.

— Elle te dit bonjour aussi.

Les yeux de Preeti avaient perdu leur concentration.

— Janelle aussi vous dit bonjour maintenant.

— Si vous ne jouez pas à *Early Evening*, comment connaissez-vous Angela ?

Preeti s'est illuminée à ces mots. C'était le sourire le plus large que j'avais jamais vu sur son visage.

— *Tout le monde* connaît Angela. Elle est un genre de modèle. *Je sais*, je sais comment ça sonne, mais je le pense vraiment. Elle a fait peau neuve. Nous aussi nous tâchons de nous transformer.

— Vous vous transformez, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Changer la façon dont vous nous avez construites.

— Moi ?

J'ai touché ma poitrine.

— Pas vous, *vous*. Mais le grand vous. Vous le monde.

— Tu sais ce que les adolescentes veulent dire généralement quand elles parlent de se transformer ?

— Oui, de relooking, de gloss.

J'ai souri en espérant qu'elle sourirait à son tour.

Mais elle a répondu sur le ton le plus sérieux qui soit.

— Nous n'avons rien contre le gloss.

*

Fern n'était pas au groupe de parole. Si elle était en retard, elle était très en retard. La moitié de l'heure était passée et elle ne s'était toujours pas montrée. Jazz était au milieu d'une longue histoire sur sa belle-sœur qui n'arrêtait pas de lui suggérer d'écrire un best-seller du genre témoignage vérité sur son assassinat.

— C'est comme ça qu'elle dit, a expliqué Jazz. Pas un livre, pas un récit, un best-seller du genre témoignage vérité. L'autre jour elle m'a envoyé une liste de titres possibles.

Ça faisait trois jours que j'étais allée chez Fern. Je n'avais pas pris de ses nouvelles depuis, mais elle non plus. Cependant, j'étais quand même troublée. Elle était probablement juste en retard. Elle était toujours en retard. J'ai continué à surveiller la porte, puis j'ai essayé de ne plus surveiller la porte.

— Toutes les idées qu'elle a, ce sont des jeux de mots avec des couteaux, a continué Jazz. *Sur le fil du rasoir*, *Une longue coupure*. Et chacun se termine avec le sous-titre : *L'histoire de Jasmine Jacobs*. Genre : *Blessure ouverte : l'histoire de Jasmine Jacobs*.

— C'est génial, a dit Lacey. Je peux l'avoir comme belle-sœur ?

— Prends-la, je t'en prie.

Quand nous nous étions assises dans le cercle, Lacey m'avait lancé

un regard froid, pour me jauger. J'avais répondu avec un très léger hochement de tête, et elle avait pincé les lèvres pour montrer qu'elle avait compris. Nous étions d'accord. Ni elle ni moi ne mentionnerions ma visite à Edward Early devant le groupe de parole.

— Et que diras-tu si ta belle-sœur te parle de ça à nouveau ? a demandé Gert.

— Elle m'en parlera à nouveau, c'est garanti.

— Alors, *quand* elle le fera, que lui diras-tu ?

— Eh bien, je lui ai déjà dit que j'étais en train de l'écrire, le best-seller, je veux dire.

Gert a levé les sourcils.

— Et quand elle verra qu'aucun livre ne se matérialise ?

— Est-ce que quelqu'un a des nouvelles de Fern ? je suis intervenue soudainement.

— Lou, si tu veux partager quelque chose avec le groupe, tu peux lever la main.

J'ai levé la main et pendant qu'elle montait dans les airs, j'ai dit :

— Est-ce que quelqu'un a parlé à Fern ?

J'ai passé le cercle au crible : haussements d'épaules, têtes secouées. Je me suis tournée vers Gert.

— Elle t'a dit à toi qu'elle ne viendrait pas aujourd'hui ?

— Tu as une raison de t'inquiéter à ce point de l'absence de Fern ?

— C'est juste que… Je l'ai vue il y a quelques jours et…, j'ai bafouillé.

— Je l'ai vue hier soir, a dit Angela.

— Quoi ? j'ai pratiquement crié. Où ça ?

Angela a fait glisser ses longs cheveux derrière ses épaules, une épaule à la fois. Elle s'était mise à porter les vêtements du jeu, pas exactement le débardeur blanc et le pantalon cargo, mais des versions approchantes. Aujourd'hui, elle était en pull moulant blanc et pantalon aux poches carrées. C'était certes un peu détestable, mais c'était aussi une façon de reprendre le pouvoir. Au début de la réunion, elle nous avait raconté qu'elle avait dit à son ex d'arrêter de la suivre ; comme il n'avait pas écouté, elle avait fait demi-tour sur le trottoir et s'était dirigée droit sur lui. Dérouté, il avait commencé à battre en retraite et elle l'avait suivi sur deux ou trois pâtés de maisons jusqu'à ce qu'il se mette à courir pour s'enfuir. J'ai pris note pour le raconter à Fern plus tard ; elle allait adorer cette histoire, et

encore plus peut-être le fait que ça vienne d'Angela.

— Je l'ai vue au parc, a dit Angela en parlant de Fern.

— Quel parc ?

Elle a tripoté un cheveu qui s'était pris dans une de ses boucles d'oreilles créoles.

— Tu sais, *le* parc. *Notre* parc.

Tout le monde m'a regardée, et je ne savais pas, moi, où regarder. *Notre parc*. Le parc où elle et moi avions été assassinées, c'est ça qu'elle voulait dire. Qu'est-ce que Fern faisait là-bas ? Et puis, je me suis posé la question au-delà de cette question : que faisait Fern là-bas après m'avoir dit d'arrêter de poser des questions sur mon assassinat ?

— Qu'est-ce qu'elle faisait là-bas ?

Angela a haussé les épaules.

— Elle était là-bas, c'est tout.

— Fern était juste là, dans le parc, le soir ? a répété Lacey, d'un air sceptique.

— Attends. Tu veux dire dans le jeu ? a demandé Jazz et tout s'est mis à tourner à nouveau. Tu as vu Fern dans le parc dans *Early Evening* ?

— Oui, dans le *parc*, a dit Angela comme si c'était évident. Je l'ai vue là-bas tous les soirs cette semaine.

— Tous les soirs depuis quand ? j'ai demandé.

— Depuis… samedi.

Samedi. Le jour de notre visite à Edward Early.

— Tu lui as parlé ?

— Parlé ? Non. Ça m'est difficile de m'arrêter, à cause des gens.

Quand elle disait gens, elle parlait de ses fans, des centaines de joueurs qui se retrouvaient à une heure et un lieu donnés dans le jeu pour entourer Angela pendant qu'elle jouait. Ils agissaient comme un bouclier humain, une douzaine de rangées d'Angela, pour que les gens qui jouaient Edward Early ne puissent pas se frayer un chemin jusqu'à la vraie Angela. Apparemment, on considérait comme un succès particulier de tuer la véritable Angela dans le jeu.

— Mmm… a laissé échapper Lacey. Comment tu peux savoir que c'était Fern ? Elle n'avait pas tes traits à toi ?

— Oui, mais c'était elle.

— Si tu cliques sur un joueur, tu vois ses infos, a expliqué Jazz.

Je me suis rappelé le gant de réalité virtuelle à la main de Fern

quand elle était venue m'ouvrir. Pour un groupe d'études, elle avait dit, elle n'avait pas lu les textes imposés. Mais elle m'avait déjà menti avant ça.

— Mesdames, a dit Gert. Je me pose une question : est-ce juste de parler de Fern en son absence ?

— Elle avait l'air d'attendre quelqu'un, a continué Angela en ignorant totalement la question de Gert.

— Elle attendait qu'Early vienne la tuer, tu veux dire, a dit Lacey avec une pointe d'ironie.

— Non, pas ça. C'est un espace virtuel donc les gens se retrouvent, là-bas, a expliqué Angela en tirant sur une mèche de ses cheveux, fort, comme si elle allait l'arracher de sa tête.

— Et elle était dans le parc, j'ai dit.

— Oui, comme je te l'ai dit. Sur le sentier.

Les autres m'ont regardée à nouveau, puis ont regardé leurs pieds.

Quel sentier ? Pas la peine de poser la question, et Angela n'avait pas besoin d'y répondre. Tous les soirs, depuis qu'Edward Early nous avait dit qu'il ne m'avait pas tuée, Fern s'était rendue dans le jeu et avait attendu sur le sentier où j'avais été assassinée.

*

Fern ne répondait pas à mes messages, alors je suis directement allée chez elle après le groupe de parole. Dans mon agitation, je me suis immédiatement perdue dans la ruche de couloirs identiques. J'ai finalement retrouvé sa porte. Ou c'est ce que j'ai pensé, mais c'est une femme qui n'était pas Fern qui a répondu quand j'ai frappé. Elle portait un pyjama avec de petits nuages cotonneux cousus partout, et ses cheveux étaient attachés, deux nœuds, de chaque côté de la tête.

— Oui, elle a dit avec brusquerie.

— Oh, je suis désolée, j'ai dit.

— Désolée… de quoi ?

— De vous avoir réveillée.

— Je ne dormais pas, on est au milieu de l'après-midi.

Elle a redressé le menton.

— C'est vrai… mais j'ai pensé.

J'ai regardé son pyjama.

— C'est mon jour de congé. J'aime me mettre à l'aise.

— J'ai cogné à la mauvaise porte, j'ai avoué.

— Cet immeuble, c'est un labyrinthe, elle a répondu.

— Mais vous connaissez peut-être une de vos voisines, une femme, longs cheveux noirs, jolie ?

La femme a froncé les sourcils.

— Je viens d'emménager.

Je me suis forcée à sourire.

— Encore désolée. De vous avoir dérangée.

— Oui. Vous m'avez dérangée. Mais OK. Bonne chance pour trouver… la personne que vous cherchez.

Elle a commencé à repousser la porte, mais avant qu'elle puisse la refermer complètement, un chat jaune a surgi.

— Zut ! Vous pouvez l'attraper ?

Il était déjà dans mes mains. Je l'avais attrapé machinalement.

— Spoon ! C'est son chat, j'ai dit à la femme. La personne que je cherche. Mon amie.

La femme m'a pris des mains le chat qui se tortillait.

— Vous êtes à la bonne porte alors. Le chat venait avec l'appartement.

— Je ne comprends pas.

— Je sous-loue. Le chat appartient à la locataire. Elle est partie précipitamment. Les propriétaires m'ont demandé si ça me dérangeait de m'occuper de lui. Et non. Ça ne me dérangeait pas. Pas trop.

Elle a ouvert grande la porte pour que je puisse voir à l'intérieur.

— C'est bien l'appartement de votre amie ?

Le lit de Fern était toujours au milieu de la pièce, mais il était fait proprement. Le reste de son bazar avait été repoussé sur les côtés pour faire de la place aux cartons à moitié vidés de la jeune femme. J'ai hoché la tête.

— J'imagine qu'elle ne vous a pas dit qu'elle déménageait, c'est ça ? Comme je l'ai dit, ça s'est fait dans la précipitation. Elle a laissé tout son bordel. Laissé son chat, aussi. Mais il est cool.

Elle a posé son front contre celui du chat.

— Vous l'avez appelé comment ?

— Spoon.

— Comme une cuiller ?

— C'est son nom.

— Bizarre.

— Oui, c'est un genre de blague.

— Non. Bizarre parce qu'elle a laissé des instructions pour le nourrir et tout.

Elle a haussé les épaules.

— Elle a dit que son nom c'était Lou.

*

J'ai envoyé un message à Fern en rentrant à la maison.

Je suis allée chez toi. Il y a quelqu'un d'autre là-bas.
Tu es où ?
Est-ce que tu vas bien ?

Elle n'a répondu à rien. J'avais l'impression de lancer des cailloux dans un lac, immédiatement absorbés par le volume d'eau, sans faire un rond.

Pourquoi Fern était-elle partie ? Pourquoi avait-elle dit que son chat s'appelait comme moi ? Il fallait que je parle à quelqu'un mais je n'avais personne à qui parler. J'aurais pu m'adresser à Lacey, sauf que ce n'était pas possible parce qu'elle pensait que c'était Silas qui m'avait assassinée. J'aurais pu m'adresser à Silas, sauf que c'était impossible parce que je lui avais menti. J'aurais pu m'adresser à Fern, sauf que c'était impossible parce qu'elle était partie. Et je ne pouvais pas me défaire de l'impression que c'était à cause de moi.

L'autotaxi a taillé à travers l'après-midi ; des bandes d'ombre et de soleil glissaient sur mon visage. La boue avait finalement pris le dessus sur la neige fondue, et il y avait une odeur de terre dans l'air, un mélange de pourriture et de trucs qui poussent, tandis que toutes ces choses de l'hiver tournaient leurs panses boursouflées vers le ciel. C'était le printemps ; bientôt ce serait l'été. On distinguait déjà les minuscules nœuds sur les arbres, les durs bourgeons verts dont les crânes exploseraient en fleurs coagulées. Un calme soudain s'est posé sur moi, une certitude, silencieuse, ferme, ensoleillée, que tout irait bien. Mon autre moi était peut-être parti, mais moi, j'étais ici à présent. J'étais ici.

Mais ensuite, l'autotaxi a tourné dans ma rue. Il y avait un véhicule de secours et deux voitures de police devant la maison. Silas était sur la pelouse et parlait avec un policier. Il me tournait le dos, je ne voyais pas ses bras, je ne voyais pas s'il avait le bébé avec lui. Je ne

voyais pas le bébé du tout. J'ai crié à mon autotaxi de s'arrêter, alors que j'étais encore à quelques dizaines de mètres de la maison. Ça n'avait pas d'importance. J'étais déjà hors de la voiture, à courir dans la rue. Mes pieds, mon souffle, le sang dans mes tympans, chaque petite parcelle de moi battait pour Nova pour Nova pour Nova.

Partir

J'avais une amie dont l'amoureux racontait par le menu tous les rêves qu'il avait eus pendant la nuit. Chaque couloir qui se retournait sur lui-même, chaque savon qui ne voulait pas mousser, chaque chat de gouttière avec le visage de sa mère, il lui racontait tout. Dès que ses yeux commençaient à s'ouvrir, papillonnants, il se mettait sur un coude et démarrait. C'était sa façon de dire "bonjour". Elle aurait pu le supporter s'il ne rêvait pas autant. Il faisait au moins quatre rêves par nuit, parfois jusqu'à six. Ça prenait un temps fou d'écouter chacun d'entre eux, jusqu'à la fin de la cafetière.

Mon amie a commencé à saouler son amoureux tous les soirs, espérant qu'il tomberait dans un sommeil profond et sans rêves. Mais les rêves venaient quand même, et le lendemain matin, il les racontait sous un front chiffonné par la gueule de bois. Ensuite, elle a essayé d'écraser des pilules contre le rhume dans son thé du soir. Ça avait eu pour effet de rendre ses rêves brumeux, leur récit plus lent et plus ennuyeux encore. Une nuit, pendant qu'il dormait, désespérée, elle avait mis un oreiller sur sa tête, pendant un instant. Juste un instant, elle avait dit. Mais ça l'avait simplement fait rêver de nuages. Le lendemain, il lui avait raconté les formes qu'ils prenaient dans le ciel.

À la fin, après avoir tout tenté, elle l'a quitté. Elle l'a embrassé un soir et, une fois qu'il s'est endormi, elle a pris la porte sur la pointe des pieds. Elle a changé son numéro de téléphone, quitté son appartement, son travail et ses amis, tout ça pour qu'il ne puisse pas la retrouver. Elle n'était pas en colère contre lui. Elle ne voulait pas lui faire de mal. C'était, m'a-t-elle dit, la chose la plus gentille qu'elle pouvait faire pour lui, devenir un personnage de l'un de ses rêves, quelqu'un qui disparaissait le matin venu.

16

Après des secondes qui ont duré des années, Silas s'est tourné vers moi et là, comme une expiration, là, comme un battement de cœur, là, il y avait Nova, dans ses bras. Son visage était agité et ses pieds tapaient doucement contre l'estomac de son père. En la voyant, j'ai trébuché, mais je ne suis pas tombée à genoux comme j'avais envie de le faire. Tout allait bien. Elle allait bien. Je pouvais ralentir maintenant, couvrir la distance qui me séparait d'eux et prendre mon bébé dans mes bras.

Tout le monde sur la pelouse me regardait avec insistance, d'une façon qui m'a fait penser que j'avais dû crier pendant que je courais. C'était peut-être le cas. À peine un an plus tôt, si j'avais vu une femme courir n'importe comment dans la rue hurlant après son enfant, j'aurais pensé un vague truc sur ce que c'est que "l'amour d'une mère", mais je ne l'aurais pas vraiment compris. Je n'aurais pas su, à l'époque, comment le bébé allait se nourrir de moi, se nourrir de ma chair et de mon lait, se nourrir de ce que je suis. Ce qu'elle avait hérité de moi, elle avait mon visage quand il éclatait, celui de Silas quand il se refermait. Elle était moi et elle était lui, et, par un coup du destin, elle était elle-même. Et j'avais juré de la protéger.

Mon autotaxi était encore à l'arrêt au milieu de la rue, portière grande ouverte. L'un des employés du service de secours est allé la refermer, avant de renvoyer l'autotaxi. Silas s'est posté devant moi, me cachant la vue des autres, ou me cachant à la vue des autres.

Il n'arrêtait pas de dire "OK" à propos de je ne sais quoi. Quelque chose était OK – le bébé, ou moi, ou tout. *Tout*, j'ai décidé. *Tout est OK*, j'ai pensé quand j'ai fait courir mes mains sur le crâne de Nova, son crâne heureusement intact.

— Il y a eu un intrus dans la maison, m'a expliqué l'un des

policiers, de la même façon qu'il aurait dit, *Il y a eu de la pluie hier* ou *Il y a eu du poulet au dîner*. Personne n'a été blessé. Rien n'a été pris. L'intrus est entré et sorti par la fenêtre de la chambre.

Le policier m'a regardée d'un air entendu. Je pensais que la fenêtre était fermée ; et c'est ce que je lui ai dit. Des drones tournaient au-dessus du quartier, à la recherche de… quelqu'un a-t-il expliqué. La baby-sitter n'avait pas été capable de donner une description.

La baby-sitter, Preeti. Comment avais-je pu oublier Preeti ?

La jeune fille était dans le jardin elle aussi. Je ne l'avais pas vue parce qu'elle se tenait sur le côté, avec un autre policier à l'ombre du bouleau du voisin. Elle était tournée vers l'arbre, arrachait des bandes d'écorce. Le visage dans les cheveux.

Je suis allée vers elle, alors que le policier était encore en train de me parler. Preeti n'était qu'une enfant. Il fallait que quelqu'un se préoccupe d'elle. Il fallait que quelqu'un lui retire les cheveux des yeux et lui dise que tout allait bien. Pourquoi personne ne lui retirait les cheveux des yeux ? Derrière moi, j'ai entendu Silas dire quelque chose au policier puis me suivre.

Preeti regardait l'arbre fixement comme s'il s'agissait d'un objet d'un grand intérêt. Disparues l'attitude féline, la voix traînante et détachée. Ses yeux étaient immenses sous sa frange, ils ne clignaient pas du tout et puis soudain ils se mettaient à cligner rapidement de nombreuses fois, comme s'ils ne voyaient rien et que d'un coup ils se mettaient à voir tout un tas de choses en même temps. Où étaient ses I-lunettes hors de prix ? Pas sur son nez.

— Preeti, j'ai dit, où sont tes I-lunettes ?

— Nous n'avons pas le droit de lui parler jusqu'à ce qu'un parent ou un tuteur soit présent, a dit le policier qui se tenait à côté d'elle.

— *Vous*, peut-être, je lui ai répondu.

Le policier a fait un bruit marquant la frustration mais il n'a pas essayé de m'arrêter quand je suis passée devant lui. Preeti était absorbée par la bande d'écorce de bouleau qu'elle avait dans la main et elle la déchiquetait en petits morceaux. Elle a dû m'entendre approcher, mais elle n'a pas levé les yeux avant que je sois à côté d'elle. On aurait dit qu'elle allait se mettre à courir en me voyant.

— C'est vous, elle a dit avec une petite voix malheureuse.

— C'est moi, j'ai acquiescé. Je suis là à présent. Tout va bien.

J'ai hissé le bébé sur ma hanche pour avoir une main libre, que j'ai

levée.

— Ta frange. Je peux… ?

Après un instant de réflexion, Preeti a hoché la tête et j'ai écarté sa frange de ses yeux. Un frisson l'a parcourue et elle a retiré sa main de l'arbre.

— Tu t'es bien débrouillée, je lui ai dit. C'était effrayant. Tu as été courageuse.

C'est ce que j'aurais aimé qu'on me dise si j'avais été une jeune fille dans une telle situation. Et merde, c'était ce que j'aurais aimé qu'on me dise à présent, une femme dans cette situation, ce que je voulais qu'on me dise tout le temps.

— Et tu es encore courageuse en ce moment, a dit Silas.

Il a hoché la tête de cette manière qu'il avait, comme s'il pouvait vous arracher votre approbation, convaincre votre menton de hocher en même temps que le sien. Je détestais quand il me faisait ça. Mais sur Preeti, ça a marché. Elle a commencé à hocher la tête, en petits coups rapides.

— Que s'est-il passé ? je lui ai demandé.

— Elle a entendu un bruit à l'arrière de la maison, a dit Silas. C'est bien ça, Preeti ?

— J'ai entendu un bruit, a répété Preeti. J'étais dans la cuisine.

— Les amis, nous a interpellés le policier, si on pouvait attendre qu'un parent ou un tuteur soit présent…

Mais maintenant que Preeti avait commencé à parler, elle ne semblait pas prête à s'arrêter.

— J'ai pensé que c'était Nova, a dit la jeune fille. Parfois, elle ne veut pas faire la sieste. Alors j'ai crié "Qui est la vilaine fille ?" pas de façon méchante. C'était pour plaisanter.

Elle m'a lancé un regard.

— Je ne l'appellerais jamais vilaine.

— Je le sais, j'ai dit.

— C'est là que j'ai entendu des bruits de pas. Nova elle ne… je veux dire, elle ne sait même pas marcher. C'est là que j'ai compris qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison.

Ses yeux ont roulé jusqu'à Silas qui était encore en train de l'abreuver de ses hochements de tête.

— Alors, j'ai demandé "Qui est là ?" Et comme personne n'a répondu, j'ai appelé les secours. L'opérateur m'a dit de sortir de la

maison, mais…

— Mais Nova, j'ai dit, l'estomac noué.

Nova était à l'arrière de la maison, *avec l'intrus*.

Le bébé a poussé un braillement comme pour appuyer ce fait, mais elle protestait simplement parce que je la tenais trop serrée.

— Je ne pouvais pas l'abandonner, a dit Preeti.

— Et tu ne l'as pas fait, a dit Silas. Et tu es allée la chercher. Et l'intrus s'est enfui.

— Par le couloir.

La jeune fille est revenue à l'arbre. Elle a arraché une nouvelle bande d'écorce, longue et courbe celle-ci. J'ai regardé vers la fenêtre pour voir si les voisins assistaient à la torture de leur arbre. J'ai fait un signe de la main, me sentant ridicule ; ils ont reculé et tiré le rideau.

— Tu l'as vu alors ? j'ai demandé à Preeti. Dans le couloir ? C'était qui ?

— On ne devrait peut-être pas aborder cette question maintenant, a dit Silas.

— Oui, s'il vous plaît, arrêtez de lui parler, a insisté le policier.

— Je n'ai pas… Je n'ai rien vu, elle a dit. Pas vraiment. Une ombre. Je ne saurais pas dire.

Sa voix était monocorde et détachée, comme quelqu'un qui parle dans son sommeil. *Le choc*, j'ai pensé. *C'est comme ça que sonne le choc*.

— Et ensuite elle m'a appelé, a dit Silas. C'est bien ça, Preeti ? Je suis arrivé juste avant les secours. L'intrus était parti depuis longtemps.

L'intrus. Quelque chose m'est alors venu à l'esprit, une possibilité s'est ouverte sous mes pieds comme si le sol s'écroulait, comme si mes os disparaissaient de mon corps, comme un monstre exhalant son souffle chaud sur mon visage. *Lui*. L'intrus, ça pouvait être lui. Mon assassin. Et une deuxième chose m'est venue à l'esprit, encore pire.

— Il a couru dans le couloir, j'ai répété. C'est bien ce que tu as dit ?

Preeti a murmuré un oui à peine audible.

— Ça signifie qu'il était dans la chambre de Nova.

— On ne peut pas le savoir, a dit Silas.

— Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire avec elle ?

Silas a eu l'air momentanément inquiet.

— Ce n'est… non. Le bébé va bien. Regarde.

— Les gens volent les bébés, j'ai dit.

— Les amis, est à nouveau intervenu le policier.

Au même moment, Preeti a dit :

— Je ne pense pas qu'elle était venue voler Nova.

J'ai pris une seconde pour comprendre ce que la jeune fille venait de dire. Je me suis tournée vers elle, et elle s'est cognée contre l'arbre.

— *Elle ?* j'ai répété.

— Lou, a dit Silas en me touchant le bras.

— Elle a dit "elle". Tu as dit "elle". C'est une femme que tu as vue ? Est-ce que ça pouvait être une femme qui courait dans le couloir ?

— Je ne… Je ne peux… a marmonné Preeti.

— On se calme, a dit Silas.

— Une femme qui me ressemble un peu ?

La jeune fille m'a regardée, ses yeux étaient jeunes et nus sans l'éclat de ses I-lunettes pour les couvrir. Doucement, elle s'est mise à hocher la tête à nouveau.

— Oui, elle a dit finalement. Je pense que c'était une femme.

Elle s'est tournée vers le policier.

— C'était une femme.

J'aurais levé ma main pour couvrir ma bouche, mais je tenais le bébé, alors j'ai enfoui mon visage dans sa tête.

J'ai senti la main de Silas sur mon épaule.

— Lou ? Que se passe-t-il ?

J'ai relevé la tête et me suis aperçue que tout le monde me regardait avec inquiétude.

— L'intrus, je lui ai dit. Je sais qui c'est.

*

Ce soir-là, après que tout le monde était parti, j'ai déambulé dans les pièces de ma maison, de mon foyer. C'était Fern qui avait couru à travers ces mêmes pièces quelques heures plus tôt : dans le couloir, dans la chambre et à travers la fenêtre. Les policiers m'avaient écoutée patiemment leur expliquer que j'avais une amie qui avait disparu soudainement, que cette même amie savait que je ne serais pas à la maison mais au groupe de parole auquel nous appartenions toutes les deux, et qu'elle avait été absente à cette réunion. Je me rendais compte qu'ils ne me croyaient pas ; ça se nichait quelque part dans les

coins de leurs bouches, dans les petits regards qu'ils ne pouvaient s'empêcher de se lancer les uns aux autres. Ne pas être crue n'était pas nouveau, pas nouveau. Ils m'auraient peut-être crue si j'avais pu leur expliquer *pourquoi* Fern s'était introduite dans ma maison, si j'avais pu nommer un acte qu'elle aurait commis, un objet qu'elle aurait volé.

Mais je ne pouvais pas leur dire ce qu'elle avait volé. Je ne savais même pas comment elle savait que c'était là. Après le départ de tout le monde, j'ai fait coulisser la porte du placard. Le sol était vide. Mon sac vert n'était plus là.

Je suis restée un instant devant le placard, sac manquant, bébé dans les bras. Fern était restée là elle aussi. Juste là où je me tenais. J'ai baissé les yeux sur Nova et elle m'a regardée à son tour. Elle a tendu la main dans l'espace vide au-dessus de mon épaule, là où avant tombaient mes longs cheveux.

— Nova, j'ai dit en la faisant sauter. Nova, Nova.

Et un petit son est sorti de la petite personne dans mes bras. De surprise et d'émerveillement, ma cage thoracique a gonflé d'amour, jusqu'à ce que j'aie l'impression qu'elle allait exploser et ne plus pouvoir porter le nom de cage.

Je l'ai dit encore et Nova a refait le son, encore.

J'ai failli appeler Silas, et puis je ne l'ai pas fait. Je voulais garder ça pour moi, pour un soir, pour l'instant. Demain, je lui dirai que le bébé avait appris à prononcer son propre prénom.

Rester

J'ai toujours été bonne à rester. C'est à ça que je suis bonne.

Je reste assise pendant tout le générique, jusqu'à ce que défile le nom de la dernière maquilleuse et du dernier chef machiniste. Je pense que si j'étais eux, j'aimerais qu'au moins une personne reste pour voir mon nom.

Je suis toujours la dernière à rester aux fêtes. Je suis connue parmi mes amis et mes connaissances pour aider à faire la vaisselle, sécher les assiettes en petits cercles lents, demander où vont les verres. Je reste avec la chienne de la famille et caresse ses oreilles jusqu'à ce qu'elle se fatigue et traverse la pièce pour retourner à son panier.

J'ai toujours été comme ça. Quand j'étais petite, je voulais rester à la maison. Je ne pouvais pas aller dormir chez une amie. Je pleurais et pleurais et on devait appeler l'un de mes papas pour qu'il vienne me chercher, vaseux, essayant de ne pas se mettre en colère, le manteau par-dessus le pyjama.

Ramener une enfant d'une soirée pyjama n'a rien d'inhabituel. Mais je ne pleurais pas parce que la maison de mon amie sentait bizarre, ou parce que je n'arrivais pas à m'endormir dans le lit de quelqu'un d'autre. Je pleurais parce que j'étais convaincue que mes parents allaient m'oublier, qu'après une nuit dehors, leur amour allait s'évanouir, partir en fumée. Je m'imaginais rentrer à la maison le lendemain, et les voir tous les deux se regarder et se demander : "Qui donc cogne à la porte ?"

17

— Parfois je reste là à regarder, m'a dit Jasmine, je n'ai pas envie de, tu sais, *d'action*.

Là, c'était le perron d'un immeuble quelque part dans le monde d'*Early Evening*. Pas vraiment un perron, comme une grosse buse en réalité, une étroite cachette collée à un bloc d'appartements, rendue encore plus étroite par les colonnes de pierre de chaque côté de la porte. Moi, ça me paraissait un parfait endroit pour se retrouver piégée, mais Jazz disait qu'elle l'utilisait comme cachette. Elle s'installait tranquillement, en tailleur, par terre, derrière l'une des colonnes. Je me suis assise de l'autre côté, derrière l'autre colonne.

Elle n'avait pas la figure de Jasmine, ici. Elle avait la figure d'Angela, mais moi aussi. Nous portions toutes les deux notre skin Angela, décolleté devant, queue de cheval ruisselant derrière. Si l'avatar avait pour but de me faire me sentir forte, ce n'était pas le cas. Je me sentais aussi mince qu'une couche de peinture sur le côté d'un immeuble, l'idée que quelqu'un d'autre se faisait d'une héroïne, une esquisse trop facilement effaçable.

— Ils ont rénové le coin, j'ai dit en montrant le motif de trèfle vert et doré incrusté dans la marche sur laquelle nous étions assises.

— Oui, ils ont des nouveaux codeurs qui travaillent depuis des jours. Attends de voir quand tu vas te faire poignarder. Ils ont codé jusqu'à l'os.

Jazz a gratté l'intérieur de son bras gracile d'Angela comme pour me faire une démonstration, mais ses ongles n'ont pas laissé de marque.

— Et regarde ça.

Elle s'est penchée vers moi, tapotant le lobe de son oreille ; il était poinçonné d'une série de petits trous.

— Oh. Oreilles percées.

— Une idée d'Angela. Vraisemblance, elle dit.

— Je suis surprise qu'elle connaisse le mot.

Jazz m'a lancé un regard ironique.

— Le mot juste ce serait plutôt *monétiser*. On peut acheter des créoles pour les trous.

Elle a tapoté à nouveau son oreille.

— Mais personne ne le fait, parce que les Edward t'attrapent par là et les arrachent.

— Et laisse-moi deviner : il y a du sang qui sèche sur ton cou ?

— Oui, a rigolé Jazz. C'est facile de se moquer d'Angela, elle a dit, après une pause. Elle est différente de ce qu'elle donne à voir.

J'ai gigoté devant une poussée de honte, sur la défensive.

— Et maintenant, nous lui ressemblons toutes, j'ai dit avec légèreté.

Dans la rue, des Angela passaient devant notre cachette, pas rapides et regards nerveux par-dessus leur épaule. De temps en temps, un Edward passait à grandes enjambées, couteau levé. Comment est-ce que cela pouvait être un loisir ? Comment cela pouvait-il être un jeu ? Qui entrait dans ce monde pour tuer ou être tué ? Pour poignarder ou s'enfuir ? Moi je l'avais fait, pourtant. J'étais venue ici.

À la maison, j'étais couchée, yeux clos, jusqu'à ce qu'un ronflement plus fin qu'une fumée s'élève du côté du lit qu'occupait Silas. Je m'étais glissée hors des couvertures et étais allée à pas feutrés jusqu'au cellier. J'avais doucement pris le casque et les gants sur les étagères, tâchant de ne pas provoquer le moindre raclement. Je les avais enfilés. M'étais connectée.

Vu l'heure tardive, j'ai été surprise par la quantité de joueurs. J'étais d'abord allée dans le parc. Je m'étais tenue au bord de l'herbe, le banc où Angela avait été assassinée n'était qu'une ombre sur la pelouse, le sentier derrière disparaissait dans les arbres. C'était là qu'Angela avait vu Fern. Je savais que c'était là que je devais aller chercher, mais je n'arrivais pas à me résoudre à entrer dans le parc, pas même y mettre un pied. Alors j'avais marché le long des immeubles, échappant aux Edward et à leurs couteaux, suivant les Angela comme si j'étais moi-même un Edward. J'avais cliqué sur toutes les têtes, tous les profils, à la recherche du nom de Fern. L'un de mes clics avait montré le nom de Jasmine flottant au-dessus d'une

tête d'Angela.

— C'est drôle de te trouver ici.

— Pas si drôle, a répondu Jasmine. Je viens souvent.

Jazz était différente dans le jeu. Ce n'était pas seulement qu'elle portait le skin d'Angela – sa courte silhouette replète maintenant élancée, ses cheveux striés de blanc devenus auburn, son visage rond à lunettes devenu la petite figure d'oie d'Angela. Ce n'était pas juste son apparence, c'était son port, comment elle penchait la tête comme pour évaluer ce qui l'entourait, comment elle saccadait ses phrases plutôt que de les laisser retomber, comment elle roulait ses épaules et faisait craquer ses phalanges et gardait un œil constant sur la route. Ça ne se fait pas de dire aux gens qu'ils ont changé. Ça ne se fait pas. Alors j'ai dit, à la place :

— Et tes cauchemars… ? Je veux dire, comment ça va ?

— Comment vont mes cauchemars ? elle a répété. Eh bien, ils vont bien. Le plus vieux entre bientôt à l'université. Le petit dernier s'est inscrit dans une équipe de baseball.

J'ai rougi.

— Pardon. C'était idiot.

— Non, non, elle a dit. Tu as le droit de demander. Ils sont… moins nombreux.

— Parce que tu joues à ce jeu ?

Elle a regardé la rue, puis a haussé les épaules.

— Le jeu. Le groupe. Le temps. Qui sait ?

— Mais tu aimes cet endroit.

— Aimer ? Je ne sais pas si j'aime. Ça me calme.

Elle a tordu la bouche et a haussé les épaules.

— Ça ne devrait pas. Mais c'est le cas. Et j'ai appris à ne pas trop questionner les choses qui m'aident.

— Est-ce qu'il t'arrive de croiser les autres ici ?

Jazz s'est appuyée contre le mur de l'immeuble.

— Seulement Angela. Au milieu de la foule qui l'a en adoration.

— Ils sont nombreux ? Ses fans ?

— Des dizaines.

— Ma baby-sitter en fait partie.

— Mais je n'ai pas vu Fern, cependant. C'est ça que tu veux savoir, non ?

— Je… Oui. Il faut que je lui parle.

Jazz a commencé à dire quelque chose, puis elle s'est arrêtée et a posé un doigt sur ses lèvres. Elle a reculé dans l'ombre de l'entrée et m'a fait signe de l'imiter. Un instant plus tard, un Edward est passé, juste devant la porte, couteau brandi. S'il avait tourné la tête, il nous aurait vues, là, mal cachées dans l'ombre, à un souffle de distance.

Contrairement au skin d'Angela, qui était détaillé jusqu'aux oreilles percées, le skin d'Edward Early n'était pas une parfaite réplique du vrai. Le tueur en série du jeu avait la même silhouette dégingandée et des yeux aux cils aussi noirs que le véritable Early, mais les designers avaient musclé ses bras et lui avaient fait une mâchoire plus carrée. J'imagine que c'était censé le rendre plus effrayant. Pour ma part, je trouvais qu'il était plus effrayant en vrai, quelqu'un qu'on pouvait rencontrer dans la rue, n'importe qui.

Depuis son côté du perron, Jasmine a levé deux autres doigts et les a joints à celui qui était sur ses lèvres. Puis elle les a baissés chacun leur tour. Un compte à rebours ? Quand elle a fini, Edward Early était parti.

— Donc tu cherches Fern, elle a repris.

— Elle a quitté son appartement. Elle ne répond pas à mes messages. Et, cet après-midi, elle s'est introduite dans ma maison par effraction pendant que j'étais au groupe de parole.

Jazz a sifflé entre ses dents.

— Je sais. C'est…

Mais je ne savais pas ce que c'était.

— Vous vous êtes disputées ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Une liaison ?

— Pas ça non plus.

J'ai levé la tête. Il y avait une fissure qui courait comme une nervure sur le plafond de l'alcôve, comme s'il suffisait d'un petit tremblement pour que l'immeuble entier s'écroule sur nous.

— Fern a découvert quelque chose à mon sujet. Et maintenant, elle ne veut plus me parler.

— Ça doit faire mal, a dit Jazz.

J'étais sur le point de protester que non, je n'étais pas blessée ; j'avais des questions, c'est tout. Mais j'ai fini par dire :

— Je pensais qu'elle était mon amie.

— Et Angela l'a vue ici, donc tu la cherches ici. J'imagine que tu as

essayé le parc.

— Je suis passée devant. Je… n'ai pas pu y entrer.

Avant que je puisse lui dire que je comprenais que ça n'avait aucun sens, que j'étais allée dans le vrai parc, dans la vraie vie, que je savais que c'était juste un jeu, avant que je puisse dire quoi que ce soit de tout ça, un Edward a surgi de derrière la colonne. Ses yeux étincelaient ; couteau brandi. Vu sous cet angle, au-dessus de moi, ça ne ressemblait pas du tout à une lame, mais à une ligne aboutissant à un point. J'ai ouvert la bouche.

Avant que j'aie le temps de crier, Jazz s'est levée avec un soupir. Elle a tendu la main par-dessus ma tête pour saisir le poignet de l'Edward, la main qui portait l'arme, et l'a tordu. Son bras a émis un craquement. Il a poussé un cri de surprise et a lâché le couteau. Jazz a tendu son autre main vers le bas et a attrapé la lame au vol. Elle a lâché le poignet et a pris une poignée de cheveux à la place, tirant sur sa tête pour exposer son cou. Elle a fait glisser le couteau sur sa gorge. Du sang a giclé dans l'entrée de l'immeuble et sur son col. Il y a eu un éclair de peur dans les yeux de l'Edward puis ils se sont vidés de leur éclat, comme si on avait lancé des pièces en l'air et qu'elles étaient retombées. Jazz a écarté les bras et ouvert ses doigts. Le couteau a rebondi sur le bitume ; l'Edward s'est effondré, un tas à ses pieds. Mort.

Elle s'est tournée vers moi, essuyant ses mains sur son pantalon cargo, même si c'était la seule partie de son corps encore propre. Le reste était moucheté de sang.

— Jazz, j'ai soufflé. Mon Dieu.

— Tu veux que je t'accompagne au parc ?

*

Jazz s'est débarrassée d'un Early après l'autre en chemin vers le parc. Elle les a tués avec efficacité, presque mécaniquement. En voyant leurs corps tomber, j'imaginais les joueurs, dedans, des garçons, des hommes, de l'autre côté de la réalité, jurant, balançant leurs casques à terre. Après un bon paquet de meurtres, nous sommes enfin arrivées aux abords du parc. Le sentier s'enroulait devant nous, gris pâle dans les rayons de lune, comme s'il était fait de poudre de coquillages, ou d'os. J'ai inspiré, redressé mes épaules et me suis engagée sur le chemin.

Sous nos pas, le gravier crissait, un autre effet nouvellement codé. En chemin pour arriver jusque-là, Jazz avait donné un coup de pied au visage à l'un des Edward, et une dent s'était envolée de sa bouche et avait effleuré ma joue. Je l'avais retrouvée sur le sol, et l'avais ramassée. J'avais examiné ses trous, ses aspérités. La violence était pleine de détails.

Nous avons traversé les pelouses du jardin, toutes seules. Mais quand nous sommes entrées dans les bois, un Edward a surgi de derrière un arbre. Il a commencé à lever son couteau et Jazz le lui a pris des mains avant de l'enfoncer dans son ventre. Après un moment, le cadavre s'est mis à clignoter puis a disparu. Il avait surgi sur le chemin face à nous ; ça avait été son erreur. Il aurait dû attendre que nous passions devant lui et surgir derrière nous, comme Edward Early l'avait fait pour moi. Ou comme quelqu'un d'autre l'avait fait pour moi.

Quand j'ai vu la colline apparaître, la colline où il m'avait poignardée, je me suis mise à courir. Je sentais des picotements sur la paume des mains et sur les joues. J'ai d'abord pensé que mes gants et mon casque buggaient, mais non, ce n'était que moi, que ma peur. J'ai foncé jusqu'en haut. Je n'étais pas sur cette colline, pas non plus dans ces bois. J'étais une femme dans sa cuisine, dans son cellier, levant les genoux bien haut, courant sur place. Je me suis effondrée au sommet.

Jazz aussi a atteint le sommet. Elle s'est penchée en avant, mains sur les genoux, pour reprendre son souffle.

— Elle n'est pas là, j'ai dit.

— On peut attendre, elle a proposé.

Alors nous avons attendu. Je me suis accroupie au pied d'un arbre pendant que Jazz faisait les cent pas.

— Des inconnus me prenaient pour elle, j'ai dit dans le silence. Pour Fern. Après son assassinat, avant le mien.

Jazz a arrêté de marcher, a haussé les épaules.

— Je n'ai jamais remarqué de ressemblance.

— À l'époque j'ai pensé, et s'il me tuait moi, ensuite ? Et s'il me tuait parce que je lui ressemble ?

— Tu penses que c'est ce qui s'est passé ?

J'ai réfléchi. Même si ce n'était pas Early qui m'avait tuée, ça aurait pu arriver comme ça – un tueur inspiré par un autre, une victime inspirée par une autre.

— Non, j'ai décidé. Je pense que c'est juste un coup de malchance.

— La malchance, a rigolé Jazz. Tu sais ce que je croyais, moi ? Quand j'ai vu ces filles aux informations, ces images souriantes ? J'ai pensé, *Dieu merci tu es trop vieille pour ça maintenant. Dieu merci tu n'es pas une jolie jeune femme*.

— Merci d'être venue avec moi.

— Ça a rendu la soirée intéressante.

Je me suis relevée.

— On peut partir, maintenant.

— Tu ne veux pas attendre encore un peu ?

— Je ne pense pas qu'elle viendra. Quand Angela m'a dit qu'elle avait vu Fern ici, j'ai pensé…

— Tu as pensé quoi ?

— Non, rien, j'avais tort.

— Allez quoi. Tu as pensé quoi ?

— J'ai pensé qu'elle m'attendait.

Tristesse

Difficile de décrire ce que je ressentais, mais je vais essayer.

J'avais l'impression d'être l'écho plutôt que le son. L'enveloppe plutôt que la graine, la terre plutôt que la racine. Je me sentais trempée. Je me sentais crottée. J'avais l'impression de regarder par-dessus mon épaule. Je ne ressentais pas grand-chose.

La tristesse, c'était une chose. Je pouvais m'y mouvoir. Dormir, ça, je pouvais assez facilement, des heures et des heures, avec des rêves embourbés, confus, oubliés. Marcher, je pouvais aussi. Je pouvais me lever et me tenir sous le jet de la douche. Je pouvais passer le peigne sur les nœuds de mes cheveux mouillés. Je pouvais passer mes bras dans les manches d'une chemise, le premier, puis l'autre. Je pouvais mettre de la nourriture dans ma bouche, pouvais mâcher, avaler. Je pouvais lever cette même bouche quand Silas m'embrassait pour me dire au revoir. Je pouvais offrir mes lèvres.

Et le bébé. Je pouvais m'occuper du bébé. Je pouvais changer le bébé. Je pouvais tenir le bébé dans mes bras, je pouvais bercer le bébé. Je ne pouvais pas ressentir le bébé.

La tristesse, c'était une chose, mais la peur, c'était tout autre chose. Je ne pouvais rien en faire, et elle ne me quittait pas.

La peur n'avait pas de nom, alors je lui ai donné des noms. Je pouvais marcher sur le bébé. Je pouvais étouffer le bébé. Je pouvais faire tomber le bébé. Je pouvais abandonner le bébé.

La peur n'avait pas de forme, alors je lui ai donné des formes. C'était un lac, et j'étais sous son eau. C'était un plancher et j'étais sous ses planches. C'était une bouche et j'étais sous sa langue.

Personne n'aime qu'on lui parle de tristesse. Même moi je n'aime pas entendre parler de ma propre tristesse. Je n'ai qu'une dernière chose à dire : j'en suis sortie. J'ai fait un pas, puis un autre, puis un

autre.

Je vais dire une dernière chose : je veux vivre.

18

Quand je me suis réveillée, groggy après une nuit dans le jeu, Silas était déjà debout, et calme, si calme. Il avait le regard déterminé de celui qui va coller ce calme sur moi, soit à force de volonté soit au pistolet à colle. Je m'étais à peine assise sur le lit, lui avait un café à la main et un sourire aux lèvres, un sourire aussi tranquille qu'une pataugeoire, aussi tranquille qu'une dune, qu'une ferme pédagogique. Il avait pris sa journée, il m'a annoncé. Nous pourrions emmener Nova quelque part, au jardin, au square, au zoo.

J'ai trituré maladroitement mon écran. C'est sa vibration qui m'avait réveillée. Il a vibré une nouvelle fois, dans ma main, un message de Lacey.

> Viens.

Et encore.

> Nouvelles preuves.
> Viens tout de suite.

Silas était assis sur le bord du lit.

— C'est qui ?

J'ai fait un sourire contrit, essayant de trouver le meilleur angle pour mes lèvres.

— Javi.

Silas a froncé les sourcils.

— Pas de zoo ?

— Tout le monde est malade. Il faut que j'y aille pour des remplacements. Je suis désolée.

Il a pris une inspiration, s'est efforcé de sourire.

— Va aider Javi. On dira bonjour aux singes pour toi.

*

Lacey a ouvert la porte avec un "Tu vas adorer ça".

— Moi ? Certainement pas. Mais il faut dire que je n'aime rien.

Elle s'est effacée et je suis entrée dans la maison, l'ai suivie dans la salle à manger où Tatum était assise face à Brad qui ratissait les boucles de sa barbe.

— Oh, *Louise* ! Te voilà ! a crié Tatum.

— Où est Thistle ? j'ai demandé.

— Elle est à *l'école*.

Tatum a prononcé ce dernier mot comme si c'était une tragédie.

J'ai pris un hamac libre et nous nous sommes longuement regardés en silence avec les Luminols, un long moment assez gênant.

— Quoi que ce soit, vous pouvez me le dire. Je suis prête, j'ai fini par dire.

C'était un mensonge. J'avais repéré tous les indices depuis mon arrivée : l'excitation satisfaite de Lacey, la bonne humeur désespérée de Tatum, et les yeux de chien battu de Brad. Ça n'augurait rien de bon.

— Je suis désolé, a dit Brad en baissant la tête, révélant la légère calvitie au sommet de son crâne.

Il a posé ses doigts sur son écran, y a récupéré quelque chose et l'a envoyé sur le live wall. C'était un relevé bancaire, un relevé bancaire commun à Silas et à moi, pour être précise, l'enregistrement d'un retrait de dix mille dollars pour être encore plus précise. Je n'avais pas regardé le compte depuis mon assassinat.

— D'accord, il a retiré de l'argent, et alors ? j'ai dit.

Mais c'était la moitié de notre argent. Et je n'étais pas au courant. Il ne me l'avait pas dit, ni qu'il l'avait fait, ni pour quelle raison.

— Regarde la date, a dit Lacey.

— Ce n'est pas la date de mon assassinat, j'ai répliqué sèchement.

C'était vrai. C'était trois jours plus tard, la date à laquelle mon corps avait été retrouvé.

— Pourquoi penses-tu qu'il avait besoin d'un tel paquet d'argent ? a demandé Lacey.

Elle m'a lancé un regard affûté, attendant que j'arrive à la

conclusion qu'elle avait clairement en tête.

— Plein de raisons, j'ai dit. Il a peut-être engagé un détective privé pour me retrouver. Il a peut-être offert une récompense à qui me ramènerait saine et sauve.

— Ou peut-être allait-il s'enfuir avec, a dit Lacey.

— Ou alors, peut-être a-t-il payé quelqu'un pour te tuer, a dit Tatum avec une simplicité glaçante.

— C'était pour un détective privé, j'ai affirmé. Ou une récompense.

— Est-ce qu'il t'a jamais parlé d'un détective ? D'une récompense ? a demandé Lacey.

J'ai détourné le regard. Non, il ne m'en avait rien dit.

— Parce qu'on a épluché tous les documents accessibles au public, tous les reportages, et il n'y a rien à ce sujet.

— Comment avez-vous eu ça ?

— Je suis vraiment désolé, a encore murmuré Brad, en se passant les doigts dans la barbe pour en effilocher les grosses boucles.

— Tu es ami avec un détective ?

— Une employée préposée au classement.

— Et elle vous a donné ça ? Mon relevé bancaire personnel.

— Elle pourrait perdre son travail, c'est vrai. Elle a pris le risque parce qu'elle s'inquiète pour toi.

Il y avait de la frayeur dans le regard de Brad.

— Inquiète pour moi ? Je ne la connais même pas.

— Tu me connais *moi*, a dit Lacey. Fais-moi confiance, *à moi*.

— Lace, a murmuré Tatum.

— Quoi ? Je ne comprends pas pourquoi elle est aussi têtue.

— Tu ne comprends pas pourquoi je n'accepte pas immédiatement l'idée que c'est mon mari qui m'a assassinée ?

— Oui, je ne pige pas.

Elle a balancé son hamac vers moi, et l'a arrêté du bout des orteils.

— Parce que tu vis peut-être avec un assassin. Tu pourrais te faire tuer encore une fois.

— Mais alors pourquoi suis-je encore en vie ? Pourquoi il ne m'a pas déjà tuée ?

— Il va peut-être le faire.

— Je dors juste à côté de lui. Il aurait pu faire ça n'importe quand.

— Et tu trouves ça rassurant ?

— Et il n'y a pas que l'argent, ma chérie, a dit Tatum calmement.

— Quoi ? j'ai dit. Quoi d'autre ?

Tatum a regardé Lacey qui a regardé Brad qui a hoché la tête. Lacey s'est tournée vers moi et elle n'avait plus du tout l'air satisfait.

— L'amie de Brad, l'employée préposée au classement, elle a dit qu'avant que la commission de réplication ne soit impliquée, avant qu'ils n'arrêtent Early, avant qu'il avoue, avant tout ça, les enquêteurs étaient sûrs que c'était Silas qui t'avait tuée.

— Parce que c'est toujours le mari, j'ai dit. C'est toujours lui qu'on soupçonne.

— Non. Parce qu'ils pensaient qu'il mentait.

— À quel sujet ?

— Ils ne savent pas, a dit Lacey.

— Eh bien, c'est du solide.

— Mais ils avaient tous le même sentiment après l'avoir interrogé. Les enquêteurs étaient tous individuellement convaincus qu'il mentait.

*

Si j'avais été une meilleure épouse, j'aurais fait une confiance absolue. J'aurais aimé, sans question, sans limite. Une meilleure épouse se serait fermement accrochée à la conviction que son mari ne lui aurait jamais fait de mal, qu'il n'aurait jamais levé le petit doigt sur elle, qu'il n'aurait jamais touché un de ses cheveux. Moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis rentrée à la maison et j'ai immédiatement commencé à fouiller dans les affaires de Silas.

Silas était encore au zoo avec Nova et j'étais, moi, censée être encore au travail. Je suivais ses déplacements grâce à une série de messages joyeux prétendument envoyés entre deux clients. Est-ce que c'était comme ça que les gens cachaient leurs liaisons ? Entrer dans la pièce, se coller un sourire sur le visage et montrer une belle assurance.

J'ai commencé par vérifier notre compte en banque, espérant à moitié que le relevé que m'avait montré Brad était erroné. Mais les dix mille dollars manquaient réellement, et ce n'était pas une petite somme. La moitié de nos économies, voilà ce que c'était. Silas et moi avions tous les deux accès au compte. Il devait bien se douter que je finirais par voir que l'argent manquait. Il devait avoir une histoire toute prête. *Une explication*, je me suis reprise. *Une explication rationnelle*.

Le fait que l'argent n'avait pas été remis en place réfutait la théorie

de Lacey, au moins. Il n'avait pas pris l'argent pour s'enfuir puisque Silas était encore là et que l'argent manquait toujours. S'il avait changé d'avis et décidé de ne pas fuir, il aurait remis l'argent. Un tueur à gages, c'est ce que Tatum avait suggéré. Et ça cadrerait avec ce que m'avait dit Edward Early. S'il ne m'avait pas tuée, peut-être un tueur professionnel l'avait-il fait et, pour couvrir ses traces, avait fait en sorte que ça ressemble à un assassinat d'Early.

J'ai continué à chercher avec le sentiment d'être une intruse dans ma propre maison. Il n'y avait rien de caché parmi les chaussettes ou les pulls de Silas, rien sous le matelas, rien sur l'étagère du haut du cellier. Pas de lettres d'amour à une autre femme. Pas de passeport sous un faux nom. Pas de couteau. Je n'avais pas vraiment imaginé qu'il y aurait un couteau. Pourtant, j'ai tâté la pile de pulls d'une main timide, cherchant la possible dent froide d'une lame.

Silas a envoyé un nouveau message. Nova et lui venaient d'en finir avec le zoo. Ils seraient de retour dans vingt minutes.

J'ai répondu que j'étais à la maison aussi. "Est-ce que tu pourrais prendre à emporter en rentrant ?" a demandé la personne méprisable que j'étais, pour gagner un peu de temps.

Vraiment ? Parce que le bébé était agité.

S'il te plaît. Longue journée. J'étais affamée. Il n'y avait rien dans le frigo.

Il a accepté parce qu'il est gentil avec moi, parce qu'il me nourrit, parce qu'il m'aime. Et j'étais une personne horrible pour toutes ces mêmes raisons.

À quel point peut-on connaître quelqu'un ? Vraiment connaître quelqu'un ? C'est une des questions que pose le mariage. *La* question peut-être. Certaines personnes affirment que l'attirance nécessite de *ne pas* connaître quelqu'un, nécessite des zones blanches, des coins sombres, une focale un peu floue. Le mystère est essentiel, disent-ils. Le mystère. Eh bien, j'étais en plein dedans, là, maintenant, et je dois dire que je n'aimais pas beaucoup ça.

À quel point se connaît-on soi-même ? C'est l'autre question du mariage. Comment savoir si vous resterez fidèle ? Intéressée par l'autre ? Aimante ? Comment savoir si vous resterez amoureuse ? Et même si vous restez toutes ces choses, comment savoir si vous ne ferez pas un grand geste du bras et ne briserez pas quelque chose d'inestimable ? La vérité, c'est que ça vous arrivera probablement, et

la question devient alors, à quel point savez-vous vous servir d'un tube de colle ?

J'ai essayé de m'introduire dans la boîte mail de Silas, mais il avait une connexion par reconnaissance oculaire, et je n'avais pas ses yeux.

J'étais sur le point d'abandonner quand je me suis souvenue du live wall. Je pouvais en explorer les tréfonds. J'avais appris à le faire pendant les mauvais jours, les mois qui ont suivi la naissance de Nova, quand je passais des heures à jouer au jeu du faucon plutôt que de m'occuper du bébé. J'ai regardé attentivement les connexions et trouvé les habituels déchets domestiques – factures payées, films streamés et appels envoyés sur le live wall. Il y avait ce coup de fil passé à Opa quand Nova avait de la fièvre.

J'ai d'abord pris l'appel précédent pour l'un des miens. Mais mon regard s'est ensuite arrêté sur un autre appel, similaire, effectué quelques semaines plus tôt. Une fois que j'ai su ce que je cherchais, j'en ai trouvé d'autres. Un appel le mercredi matin quand j'étais de service à la Salle. Un autre le samedi, quand Fern et moi sommes allées rendre visite à Edward Early. Et d'autres. Il y en avait d'autres. *Une preuve*, j'ai pensé en en trouvant toujours plus. Et d'autres encore : *une preuve*. Mais de quoi, je ne le savais pas.

Et s'est produit le bruit que je guettais : le cliquetis reconnaissable de la portière d'un autotaxi dans la rue devant la maison. Suivraient l'ouverture du verrou, le froissement des sacs de plats à emporter, et les pas de mon mari dans le couloir. Je n'avais que quelques secondes devant moi, mais maintenant, je savais quoi chercher.

J'ai crié la date de mon assassinat.

Au début, il ne s'est rien produit. La liste des données a commencé à scroller en remontant à travers les semaines et les mois, affreusement lentement au début, puis plus vite, un flou qui finalement s'est arrêté sur le jour dit. Le jour de mon assassinat, Silas, frénétique, marchant de long en large, fouillant la maison, a dû faire suivre ses appels sur le live wall, parce qu'ils étaient tous là, les horodatages s'amassant à mesure des appels de plus en plus nombreux : à Javi ; à mes amis, des femmes avec lesquelles j'avais pour la plupart perdu le contact après la naissance de Nova ; un appel à Opa ; et enfin, un aux secours. Tout ça correspondait à ce que m'avait raconté Silas ; il avait passé des coups de fil pour me retrouver, et comme il n'y parvenait pas, il a signalé ma disparition.

Derrière moi, à travers les murs de la maison, j'ai entendu le verrou tourner, la porte s'ouvrir et Silas appeler : "Wheeze ?"

C'est là que j'ai vu ce que je cherchais, le nom que j'avais vu ailleurs, de nombreuses fois, dans la liste d'appels : Gert.

Gert avait appelé Silas toutes les semaines. Toutes les semaines depuis mon assassinat.

J'ai d'abord pensé qu'elle faisait des comptes rendus sur moi, sur ma convalescence, et mes joues se sont enflammées d'indignation. Mais les appels remontaient à trop loin pour que ça soit ça. Il y avait des appels avant même que le groupe des survivantes se soit jamais réuni, avant que je rentre de l'hôpital, avant même que la commission de réplication me ramène. Et je l'ai vu, l'horodatage du premier appel, celui lançant les échanges entre Silas et Gert. Ce n'était pas le jour de mon assassinat ; c'était le jour suivant. Deux jours après, un chien policier trouverait mon corps, recroquevillé dans un fossé sur le bord de la route.

Gert avait appelé Silas alors que j'étais encore portée disparue, avant même que mon corps ne soit retrouvé, ce qui semblait suggérer qu'elle savait déjà que j'étais morte.

Roman policier

Le fil d'actualité nous nourrissait. Il nous nourrissait de femmes assassinées, les gros titres à sensation, les folles conjectures, les portraits touchants.

L'assassinat d'Angela, le premier du lot, a été un choc, ceux du genre "dans une ville si calme", du genre "comment ça a pu arriver ici ?", ce genre-là. Les journalistes se plaisaient à décrire ses longs cheveux, sa gorge déchirée, avec des arbres en arrière-plan. Les comparaisons avec les contes de fées s'écrivaient d'elles-mêmes. La paire de chaussures vide avait à peine été mentionnée.

Quand Fern a été retrouvée sur le parking du centre commercial, les fils d'actualité ont diffusé des photos d'elle les unes après les autres. C'était toujours la même image, en fait ; ils la repassaient juste tout le temps. On pouvait pratiquement les entendre dire : *Quelle beauté ! Quel dommage !* Ça aurait été moins dommage si elle avait été quelconque, j'imagine.

Avec la mort de Jasmine on est monté à trois, le nombre de meurtres nécessaires pour parler de tueur en série. Les journalistes avaient à ce moment-là remarqué le coup des chaussures, une signature, une carte de visite, la promesse d'autres meurtres. Les articles ont commencé à venir avec des encadrés distillant des astuces pour se protéger : *Comment trouver un compagnon de marche ! Attention à la queue de cheval, plus connue sous le nom de poignée de l'assaillant ! Cinq objets du quotidien à avoir dans son sac pouvant servir d'arme.*

Comment un simple moment de curiosité collective devient-il une obsession, la graine solitaire, un champ de mauvaises herbes, le microbe unique une fièvre épidémique ? Au moment où l'on a découvert Lacey, sur son tourniquet, j'étais devenue consommatrice de ces meurtres, je les suivais avec avidité, j'étais une fan. Je ratissais le

fil tous les jours, plusieurs fois par jour, lisant jusqu'au bout les commentaires des lecteurs. Mon cerveau était un catalogue d'indices, une matrice de détails, de pistes et de si seulement. Si seulement Angela n'était pas allée au parc ce soir-là… Si seulement Fern n'avait pas été si jolie… Si seulement Jasmine n'avait pas porté ces chaussures… Je faisais tourner dans ma tête en permanence les choix faits par ces femmes, comme si je pouvais, moi, en faire d'autres, comme si mon attention, mon attention appliquée, pouvait changer les choses, comme si je pouvais les sauver.

19

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Qu'est-ce que vous auriez fait ?

Moi ? J'ai fui.

Pas juste comme ça. Pas passée en courant devant Silas jusqu'à la porte d'entrée. D'abord, j'ai éteint le live wall. Puis j'ai éteint l'expression sur mon visage. J'ai entendu Silas entrer dans la chambre derrière moi. Il a prononcé mon nom à nouveau, avec une note à la fois amusée et frustrée dans la voix. *Retourne-toi*, j'ai dit à cette femme qui est moi, *retourne-toi et souris*.

Je me suis regardée du plus profond de moi-même. J'ai été surprise de voir à quel point il m'était facile d'être elle. C'était comme aller chercher sur la plus haute étagère, en descendre un grand saladier en verre et se retourner en le tenant avec précaution entre les mains. Je me suis retournée. J'ai souri. J'ai marché vers mon mari. Et je l'ai embrassé. J'ai embrassé sa bouche.

Je lui ai pris Nova des bras, mais je ne l'ai pas regardée de trop près, parce que je savais que, sinon, je ne pourrais pas garder ce sourire sur mon visage. Et hop, nous sommes allés à la cuisine ! J'ai installé ma fille dans sa chaise haute, pris les sacs de nourriture des mains de mon mari et me suis chargée d'organiser les récipients sur le comptoir. Pendant ce temps, j'ai parlé à Silas ; j'ai entonné ma partie de conversation, posé des questions pertinentes et attentionnées, livré la blague de connivence. Je ne me souviens pas du moindre mot prononcé. J'ai mangé quelques bouchées de la nourriture que je lui avais demandé de m'apporter, le nombre requis de bouchées. Je ne me souviens pas du goût de la nourriture. Je me souviens, cependant, d'avoir mastiqué parce que je me suis dit, *tu mastiques. Mastique. Tu dois mastiquer maintenant et avaler*. Je ne me souviens pas de l'excuse

que j'ai employée pour sortir de la maison. Quand je suis revenue à moi, j'étais dans un autotaxi, à plus d'un kilomètre, et cette autre femme, cette épouse souriante, s'était évaporée ; disparue. Elle avait fui par-delà les collines. Je lui ai souhaité bonne route. Elle avait été là quand j'avais besoin d'elle, et je lui en étais reconnaissante.

J'avais programmé l'autotaxi pour aller chez Opa. Presque quatre heures jusqu'à Rockport. Quand j'arriverais là-bas, je lui raconterais tout. Il était mon parent. Il ressentait pour moi ce que je ressentais pour Nova.

Nova. Je l'avais laissée avec Silas, j'ai réalisé, avec un vacillement. Quelle mère fait ça ? Mais ce n'était pas grave, je me suis tranquillisée. Ce n'était pas grave. Silas ne ferait jamais de mal à Nova ; si je savais une chose, c'était bien ça.

J'allais continuer. J'irais chez Opa. Je pouvais lui faire confiance, s'il ne me croyait pas, au moins il m'écouterait. Et une fois là-bas, je pourrais décider ce que je ferais ensuite.

Et c'est ce que j'aurais fait, j'imagine, si mon écran n'avait pas vibré encore, vibré une nouvelle fois. J'ai ouvert le message sans réfléchir et une invitation aux lettres embossées s'est mise à flotter au-dessus de l'écran, du genre de celles que l'on reçoit pour un mariage, des enveloppes renfermant d'autres enveloppes, comme une reine sous ses nombreuses couches de vêtements. L'enveloppe extérieure était fermée par un sceau à la cire qui a craqué légèrement en s'ouvrant. Est apparue alors une folle calligraphie sur le papier intérieur, des boucles généreuses et des empattements filiformes. Le message disait :

Vous êtes officiellement invitée à
La nuit est à nous.
Lieu : Early Evening.
Heure : Maintenant.

L'invitation s'est repliée toute seule, recollant le sceau de cire, qui, je le voyais à présent, figurait un visage de femme. Elle m'était familière, cette femme. J'ai regardé de plus près. J'ai pris une minute avant de la remettre, son visage n'était pas moulé dans du métal mais dans de la cire rouge. C'était le heurtoir de la porte d'entrée d'*Early Evening*. La femme qui mordait l'anneau. Elle n'avait pas d'anneau dans la bouche. Elle n'avait rien dans la bouche à part ses dents. Et

elle souriait de toutes ses dents, férocement.

Mon écran a vibré à nouveau, un message de Lacey à Jasmine et moi.

Vous l'avez eu ?

Jazz et moi avons répondu oui.
Lacey :

Elle vient d'Angela.

Vraiment ? a demandé Jazz.

Qui d'autre ? Qu'est-ce qu'elle mijote cette fois ?

Puis une réponse de Jazz :

Pas sûre. J'y entre.

Une minute plus tard, Jazz encore :

Venez tout de suite.

Mon cœur s'est mis à tambouriner. J'ai vérifié mon chemin. Mon autotaxi passait devant la Salle avant de sortir de la ville. J'avais un casque et des gants là-bas, dans mon box. Il était tard. Javi était sûrement rentré chez lui à cette heure-ci, tous les autres devaient être avec des clients. Je pouvais entrer et sortir discrètement sans que personne ne s'en aperçoive. J'allais regarder, puis repartir.

J'ai changé la destination de l'autotaxi en direction du centre commercial et, dix minutes plus tard, j'étais dans la Salle. Comme je l'avais prédit, le bureau était calme, tout le monde était coincé dans son box, casque baissé, mains remuant doucement. C'est pourquoi j'ai failli entrer en collision avec Sarai qui sortait de la kitchenette. Elle a fait un bruit puis un pas de danse vers l'arrière. Ses yeux brillaient et elle a prononcé mon nom avec un murmure conspirateur. J'ai essayé de passer, mais elle s'est tournée vers moi, avide.

— Tu vas y aller ? elle a demandé.

— C'est ça, j'ai menti, en espérant qu'elle n'avait pas regardé de trop près le planning de la journée. J'ai un client qui m'attend.

— Non, est-ce que tu vas *y* aller ?

— Oui, je vais juste…

Elle a souri.

— Pas la peine de me mentir avec ton histoire de client.

— Je ne mens pas.

— J'ai reçu l'invitation moi aussi.

Elle a mis une main devant son visage, et quand elle l'a baissée, elle montrait les dents. J'ai mis une seconde à comprendre : elle imitait le heurtoir, la femme sur le sceau de cire. Puis elle a abandonné l'expression, a repris celle qu'elle avait avant, éclatante et impassible à la fois.

— Il faut qu'on y aille, elle a dit. Je ne veux pas rater ça.

Elle s'est précipitée dans le couloir en direction de son box. Je l'ai regardée partir et me suis dirigée vers le mien, j'ai enfilé mes gants, baissé mon casque, me suis connectée. Et j'ai hurlé de surprise.

M. Pemberton était assis sur le canapé dans ma Salle.

Il a sursauté, il se détendait, les pieds sur un accoudoir.

— Merde, il a soufflé.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Il a bégayé une non-réponse.

Avions-nous rendez-vous ? J'ai essayé de me rappeler mon planning, c'était vraiment la dernière chose que j'avais en tête. Je ne travaillais même pas aujourd'hui. Il avait peut-être un rendez-vous pour le lendemain et il avait confondu les dates ? Mais même comme ça, un client n'était pas censé pouvoir entrer dans ma Salle tout seul.

— Mais comment êtes-vous entré ? j'ai demandé.

Il a passé la langue sur ses lèvres.

— Je ne sais pas. Je suis entré, c'est tout.

— Vous êtes entré, *c'est tout* ?

— Je me suis connecté et me suis retrouvé ici.

— Et vous êtes resté ?

— Je suis désolé.

Il s'est levé du canapé.

— J'avais besoin d'un endroit pour réfléchir et… je suis désolé. Je vais m'en aller tout de suite. Je vais partir.

J'ai pris une profonde inspiration pendant laquelle je me suis rappelé que c'était un client. Je me suis aussi rappelé à quel point il avait été bienveillant quand j'avais attrapé ses poignets, il était revenu pour un autre rendez-vous, il m'avait pardonnée, nous avions discuté, il m'avait écoutée parler.

— Ce n'est pas grave, j'ai dit. Un simple malentendu.

— Oui, un malentendu. Et je vais partir maintenant. Merci, Lou.

J'ai ouvert la bouche, mais il a clignoté et a disparu avant que je puisse lui demander comment il connaissait mon nom.

*

La porte d'*Early Evening* était entrouverte. Le heurtoir avec le visage de la femme n'y était plus fixé, comme si des bras et des jambes de métal lui avaient poussé, qu'elle s'était arrachée à la porte et était partie. J'ai passé la porte. Les rues d'*Early Evening* paraissaient les mêmes que d'habitude : devantures de magasins sombres ; portails de sécurité fermés ; fenêtres allumées d'où un rideau pouvait bouger, un visage vous regarder, mais d'où personne ne viendrait vous porter assistance. Un peu plus haut, le croisement de Jazz avec son feu rouge clignotant son stop, stop, stop.

Un couple d'Angela errait de l'autre côté de la rue ; elles cherchaient quelque chose, comme moi. Je me suis demandé si l'une d'elles était Sarai, mais j'ai cliqué sur leurs profils, c'étaient des inconnues. Je leur ai fait un signe de la main quand même, et l'une d'elles a répondu de la même façon.

— Vous savez ce qui se passe ? j'ai crié à travers la rue.

Elles se sont consultées, puis, celle qui m'avait répondu a fait un signe en direction du parc.

— Je crois que c'est par là.

— Qu'est-ce qui est par là ? j'ai commencé à demander juste au moment où la deuxième a crié, "Attention !"

Quand je me suis retournée, il était déjà trop tard. L'Edward était déjà sur moi, fonçant à toute allure. J'ai levé les mains pour protéger mon visage et ma gorge. J'ai attendu que le couteau me transperce les tripes, me suis préparée à la vibration qui accompagnait un renvoi sous le porche, au début du jeu.

Mais la douleur n'est pas venue.

Doucement, j'ai baissé les mains, m'attendant à voir l'Edward se

tenir là, souriant, espérant que je baisse la garde pour pouvoir me trancher la gorge. Mais le trottoir devant moi était vide. Je me suis retournée et l'ai vu plus loin dans la rue, il courait toujours. Il était passé devant moi et avait continué. Il a pris un virage serré au pâté de maisons suivant, celui du feu rouge de Jazz et a disparu de ma vue. Vers où courait-il ? *Pourquoi* courait-il ?

Les deux Angela étaient toujours de l'autre côté de la rue, entières et indemnes. Elles le regardaient aussi.

D'autres pas derrière moi, un groupe entier d'Angela a passé le coin. Elles ont ralenti en me voyant.

— Il est allé où ? m'a demandé l'une d'elles.

J'ai pointé du doigt et elles sont parties dans la direction.

— Vous avez vu ça ? m'a crié l'une des Angela.

— Vu quoi ? j'ai demandé, il y avait tant à voir.

— Ces Angela ont des couteaux, a dit l'autre.

Je me suis retournée brusquement. Le groupe d'Angela était tout juste en train de tourner le coin, mais j'ai cru voir un éclair d'argent dans l'une des mains. Dès que cette pensée m'a traversé l'esprit – *couteau* – mon gant a vibré. J'ai regardé ma main, ou plutôt, la main d'Angela, avec sa manucure rouge étincelante. Un long couteau cranté était apparu. J'ai levé, tourné et retourné la lame, d'un côté, de l'autre, luisant sous la lumière des réverbères. Quand je me suis retournée pour montrer ma nouvelle arme aux autres Angela, j'ai vu qu'elles portaient à présent leur propre couteau, et les regardaient perplexes.

— D'accord ! a rigolé l'une d'elles.

— On y va ! a crié sa voisine.

Elles se sont mises à courir après les autres. Derrière moi, une autre Angela s'est connectée, trébuchant sur le trottoir. Ses yeux se sont écarquillés lorsqu'elle a vu mon couteau, et soudain, un couteau est apparu dans sa main. Je lui ai fait signe et nous nous sommes mises à courir aussi, rattrapant les deux autres Angela avant qu'elles ne tournent le coin.

Le groupe qui pourchassait l'Edward solitaire n'était plus en vue, mais il n'était pas difficile d'imaginer où elles étaient allées. Le parc était droit devant nous. Nous avons continué à courir. Quand les étroites rues de la ville se sont ouvertes sur l'étendue verte, elles étaient toutes là : Angela après Angela, brandissant couteau après

couteau. Et elles étaient en train de taillader des Edward.

Les Edward étaient en sous-nombre, un pour cinq Angela. Mieux encore, les Edward avaient les mains vides à présent, alors que toutes les Angela étaient armées. La plupart des Angela s'étaient rassemblées en petites meutes, comme celle que j'avais vue plus tôt. Chaque meute encerclait un Edward, et chaque Angela entrait dans le cercle à son tour, frappant l'Edward jusqu'à ce qu'il tombe. Quand un Edward mourait, il ne disparaissait pas, il n'était pas renvoyé au début du jeu comme d'habitude. Au lieu de cela, il restait à terre pendant un temps, puis ses yeux se rouvraient, et il se réveillait à nouveau dans ce monde d'Angela et leurs couteaux étincelants.

— Ils ne peuvent pas réinitialiser, j'ai dit à l'Angela qui m'avait suivie. Regarde, ils restent là, comme ça.

Les deux autres Angela avaient rejoint la mêlée dans le parc et je n'arrivais plus à les distinguer des autres.

La nouvelle Angela m'a attrapé le bras et a pointé quelqu'un du doigt avant de murmurer : "C'est elle."

J'ai suivi son doigt. D'autres Angela arrivaient de derrière les arbres. Des rangs et des rangs d'Angela, des douzaines, des vingtaines. Elles sortaient du bois où j'avais été assassinée. Une armée d'Angela, voilà ce que c'était. Elles étaient organisées comme une armée, flanquées autour d'une seule Angela à l'avant. J'ai cliqué sur elle et son nom est sorti. C'était mon Angela, la vraie Angela. Évidemment.

— Angela ! j'ai crié quand elles sont passées devant moi. Angela ! Attends ! C'est moi, Lou !

Mais nous étions si nombreuses à crier son nom qu'elle n'a même pas tourné la tête. L'armée d'Angela déferlait derrière elle, par centaines, dans le parc et dans les rues de la ville, les Edward fuyant devant elles.

— Lou ?

L'une des Angela s'est détachée de la foule, un trio d'Angela derrière elle, le couteau tenu négligemment à leur côté. J'ai cliqué sur son profil.

— Preeti ?

— Oui. Salut.

— Mais je pensais que tu ne jouais pas à ces jeux.

— Oh mais là, ce n'est pas un jeu, a dit l'une des autres respectueusement, c'est un *événement*.

— Ce sont tes amies ? j'ai supposé.

— Dites bonjour, elle a commandé aux Angela derrière elle et elles ont fait un signe de la main qui ne portait pas le couteau, un signe de jeunes filles timides.

— Allez-y, elle leur a dit. Je vous rattrape dans une minute.

La procession des Angela était encore en train de passer devant nous, et les amies de Preeti se sont jointes à la fin du cortège. Preeti est restée avec moi, tripatouillant les poches de son pantalon cargo.

Finalement, elle a levé la tête.

— Est-ce que vous allez bien ? m'a-t-elle lancé.

— Tu veux dire à cause de l'effraction ?

Elle a hoché la tête.

Vraiment pas, j'ai eu envie de répondre, mais elle n'était qu'une enfant alors j'ai dit :

— Je vais bien. Et toi, ça va ? C'était toi qui étais dans la maison.

Quelqu'un dans le parc a crié plus fort et plus longtemps que les autres. Nous nous sommes tournées dans la direction du cri, mais il était impossible de savoir qui criait ou pourquoi. Quand je me suis retournée vers elle, Preeti me regardait. Elle a ouvert la bouche, puis l'a refermée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle a encore tripoté ses poches, s'est mordu la joue.

— Preeti. Quoi ?

— Il m'a dit de ne rien dire.

— Qui t'a dit ça ? j'ai demandé, et puis ça m'est apparu soudain, *Silas* t'a dit ça ?

— Il a dit que ça ne ferait que vous bouleverser, parce que vous ne vous souviendriez pas, elle a dit en me lançant un regard oblique. Et vous ne vous souvenez pas, n'est-ce pas ?

— Me souvenir de quoi ?

— D'être dans la maison.

— Quelle maison ?

— *Votre* maison.

— Ma maison ? j'ai répété en écho, je ne…

— C'était vous dans la maison, elle a dit. C'était vous l'intrus.

Et à nouveau, la goutte argentée de mercure glissant dans ma gorge. Et cette fois, je l'ai avalée, et elle s'est propagée à mon estomac, mes organes, ma peau, jusqu'à ce que tout entière je me transforme en

métal, froid, dur et…

— Raconte-moi.

Elle a traîné les pieds, serré les poings.

— C'est en gros comme je vous ai dit. J'ai entendu quelqu'un dans la maison, et j'ai appelé les secours. Quand je suis allée chercher Nova, quelqu'un s'est mis à courir dans le couloir, mais j'ai menti en disant que je ne l'avais pas vu. J'ai vu ce quelqu'un. C'était vous.

Moi, je me suis dit.

Pas moi.

Moi.

— Je ne vous ai pas reconnue au début, a continué Preeti, à cause de la perruque.

Elle a touché le bout de ses cheveux, les longs cheveux d'Angela.

— Mais vous avez regardé derrière vous. Je vous ai appelée. Mais vous avez continué à courir. Et j'ai eu peur à nouveau. Je ne comprenais pas pourquoi vous étiez revenue sans me le dire. Ou pourquoi vous aviez fui. Alors j'ai appelé Silas. Il a dit que vous étiez perturbée à cause de, eh bien, à cause de tout ce que vous avez traversé. Il m'a dit de rappeler les secours, de leur dire que je m'étais trompée sur l'intrusion. Mais il était trop tard. Ils étaient déjà en chemin. Alors nous sommes convenus que je dirais que je n'avais pas vu la personne, que je l'avais seulement entendue.

— Oh, Preeti, j'ai soupiré.

Par-delà tout ce que je ressentais, j'étais en colère contre Silas pour avoir demandé à cette jeune fille de mentir.

— Puis, plus tard, sur la pelouse, quand vous avez dit que l'intrus était une femme, une femme qui vous ressemblait, j'ai pensé que vous vous rappeliez peut-être, finalement. Alors j'ai dit oui, c'est ça que j'ai vu, une femme qui vous ressemble, parce que, eh bien…

Elle a enfoncé ses mains dans ses poches, les a retournées, les a rentrées.

— C'était bien ce que j'avais vu. C'était vous.

*

Et là, je ne sais comment, je suis sortie du jeu. De retour dans l'autotaxi, sur la route, l'aveu de Preeti résonnait dans ma tête. Arriver chez Opa allait prendre encore deux heures. Trop long. Trop lent.

— Opa ! j'ai crié quand il a répondu au téléphone. Je viens chez

toi.

Mais avant qu'il puisse me dire de ne pas venir, qu'il ne pouvait pas me recevoir, ce qu'il s'apprêtait certainement à faire, j'ai entendu quelqu'un dans le fond. Je n'ai même pas entendu les mots qu'elle a prononcés, j'ai juste saisi un son au vol, mais je n'ai pas eu besoin de plus pour reconnaître sa voix.

Opa s'est mis à parler plus fort et plus vite. Je savais qu'il essayait de couvrir la voix, espérant que je ne l'avais pas entendue.

Mais je lui ai coupé la parole.

— C'était qui ?

— Quoi ? Personne. La télévision.

— Opa, j'ai dit lentement.

— Louise, il a soupiré, vaincu.

— Que fait Fern chez toi ?

Opa

La plupart du temps, Opa prépare les repas que j'aimais quand j'étais enfant. Beaucoup de sandwichs grillés au fromage, beaucoup de nouilles instantanées. Nous les mangeons ensemble en regardant des rediffusions de programmes télé éducatifs, ceux sur des gens qui sculptent des meubles ou soufflent du verre, rien avec du sang, rien avec des larmes. Souffler un peu, c'est bien. Parfois nous regardons des émissions culinaires. Manger, c'est bien aussi.

Opa ne me fait jamais parler de ce qui est arrivé. Il ne me fait pas parler de ce jour-là ou des jours suivant. De Silas. De Nova. Il ne me fait jamais parler de toi. Quand tu appelles, parfois, il se précipite dans la pièce d'à côté pour que je n'aie pas à entendre sa conversation.

Je lui ai avoué, l'autre soir, qu'il m'arrivait de sortir en cachette, de retourner voir le bébé, te voir toi. Je le lui ai expliqué, que j'avais besoin de m'assurer qu'elle allait bien, que tu allais bien, que vous alliez bien *toutes les deux*. Parce que j'allais partir. Je le lui ai dit. Et cette fois, je voulais m'assurer que tout était en ordre, pas comme la dernière fois. Cette fois, je partais, je ne m'enfuyais pas.

Il ne s'est pas mis en colère contre moi, Opa, non. Il n'a pas essayé de me convaincre de ne pas le faire non plus. Il est resté silencieux pendant une minute et puis il a dit d'accord. Je lui suis plus reconnaissante pour ça que pour tous les sandwichs grillés au fromage. C'est mon papa, et même s'il ne me comprend pas, il m'aime quand même. Il m'aime toujours.

20

J'avais prévu de ne pas réfléchir dans l'autotaxi. Mais ça n'a pas marché. Pendant que le véhicule ronflait sur les kilomètres entre East Lansing et Rockport, j'ai réfléchi. J'ai pensé à l'employée de la crèche qui savait que Nova était à moi sans que j'aie besoin de le lui dire, qui avait supposé que j'étais venue la chercher pour une promenade de milieu de journée. J'ai pensé à Gert qui a appelé Silas de si nombreuses fois, toutes les semaines, même avant que mon corps ne soit retrouvé. J'ai pensé à l'argent manquant de notre compte en banque, les dix mille dollars qui n'ont jamais réapparu. Finalement j'ai pensé à Nova, tendant la main dans l'espace vide au-dessus de mon épaule, cherchant mes longs cheveux.

Opa n'avait pas répondu à ma question : Que faisait Fern chez lui ? Ou alors il avait répondu à sa manière. "Je t'expliquerai quand tu seras là. On t'attend", c'est ce qu'il avait dit. *On*. Il avait admis ne pas être seul. Ça faisait des mois qu'il n'était pas seul, je le comprenais maintenant.

Les autoroutes étaient vides. Il était tard et je voyageais vers une destination peu prisée. Régulièrement, un autre autotaxi nous dépassait, et sous les phares, mon ombre s'agrandissait d'un coup avant de rentrer en moi à nouveau. Mon écran a vibré, un message de Silas, puis un autre. Je ne pouvais pas lui parler. Pas maintenant. Je les ai laissés passer.

J'ai eu l'impression que je n'arriverais jamais chez Opa, mais j'y étais enfin. L'autotaxi a fait une boucle pour quitter l'autoroute, a traversé les échiquiers de Punnett formés par les quartiers du centre-ville de Rockport, a passé les champs touffus, et s'est engagé sur une route de terre marquée d'un numéro, la route où Opa vivait, loin de tout et de tout le monde, où personne n'aurait l'idée d'aller regarder.

Les arbres qui entouraient la petite maison d'Opa avaient déjà opté pour le printemps. Ils verdissaient et chantaient d'insectes. Opa m'attendait en haut du porche, une bouteille de bière à ses pieds. Il avait une deuxième bouteille pour moi, et, toujours prêt, un décapsuleur qu'il tapotait contre sa jambe. Il était seul.

Quand je suis sortie de l'autotaxi, mes jambes se sont presque dérobées sous moi. J'étais restée assise trop longtemps, figée dans une position, et mes jambes s'étaient engourdies. Je me suis retenue contre l'autotaxi et j'ai attendu que le sang reflue dans mes membres. Autour de moi, les insectes chantaient, avec leurs ailes et leurs pattes, et Opa m'attendait sous le porche.

J'ai essayé de jeter un œil derrière lui à travers la porte vitrée, cherchant du mouvement dans la maison, mais les lampes antimoustiques orange brillaient plus fort que les pièces sombres de la maison. Jamais je ne m'étais sentie aussi neuve qu'à cet instant précis, pas même quand les médecins m'avaient réveillée à l'hôpital et m'avaient dit que je venais de naître.

Quand j'ai pu marcher à nouveau, je suis allée m'asseoir sur l'escalier à côté d'Opa. Nous n'avons pas fait un geste pour nous étreindre. Opa a ouvert la deuxième bière et me l'a tendue.

— Pas besoin de me dire, j'ai dit.

— Non ? il a demandé.

— Non, je sais déjà.

— Et la baby-sitter ?

— Elle ne sait pas ce qu'elle a vu. Elle pense que c'est moi qu'elle a vue.

— Bien, il a dit en hochant la tête par-dessus sa bouteille. C'est plus simple comme ça.

— Fern est ici ? j'ai demandé en prenant une gorgée de bière.

Son goût était aussi vert que les arbres, ou peut-être était-ce juste ma langue.

— Elle est arrivée il y a quelques jours.

— Pourquoi ?

— La même raison que toi, Lou.

Je l'ai regardé.

— Tu veux m'appeler différemment ? j'ai dit doucement. Peut-être par mon deuxième prénom ? Ce serait plus simple pour toi ?

Les lampes antimoustiques se reflétaient dans ses lunettes, faisaient

ressembler ses yeux à des lanternes, des globes dorés d'oracle. Mon cœur tambourinait. Je ne savais pas si j'avais envie qu'il dise non ou qu'il dise oui. Et puis j'ai su ; je voulais qu'il dise non. Que j'étais Lou, sa Lou, que je l'avais toujours été, que je le serais toujours, sa Lou, comme papa et lui m'avaient appelée.

— Allez, il a dit, allez.

Je pleurais.

— Elle avait besoin d'un endroit où aller. Je l'ai prise chez moi.

Il a levé un bras et je me suis lovée contre lui. Il a caressé mon dos en petits cercles, comme il le faisait quand j'étais petite. Même s'il n'avait jamais caressé mon dos. Même si je n'avais jamais été petite.

— Je peux te prendre chez moi toi aussi, si tu en as besoin.

J'ai levé le visage.

— Tu le ferais ?

— Bien sûr. Tu es ma fille. Vous êtes toutes les deux ma fille.

Il s'est reculé et m'a souri.

— Mais toi, tu vas bien.

— Non.

— Si.

— J'essaie, j'ai dit en reniflant.

— Tu vas bien, Lou.

— Le monde est fou, j'ai dit.

— Fou colère ou fou insensé ?

— Fou les deux.

— Ouaip, il a dit. Ouaip, c'est vrai. On entre maintenant ?

J'ai regardé la porte vitrée à nouveau. À présent que mes yeux s'étaient habitués, je discernais une faible lumière au fond de la maison, là où se trouvait la cuisine.

— Peut-être quand j'aurai fini ma bière ?

Nous sommes restés là en silence pendant que je faisais ce que j'avais dit. J'ai pris de grandes gorgées, de longues pauses entre, avec l'envie d'entrer, l'envie de ne jamais entrer. Finalement, j'ai posé ma bouteille sur le porche ; son cul a fait un bruit creux qui a semblé nous encercler, nous tous, la maison, les insectes dans les arbres.

— Attends, j'ai dit quand il a commencé à se lever.

Il s'est arrêté.

— J'ai peur.

Il m'a regardée.

— Ouaip, il a dit à nouveau.

Ouaip.

— OK, je suis prête.

Je me suis levée.

Je l'ai suivi sans le salon plongé dans l'ombre, avec son antique télévision et son canapé tout bouloché, nous avons pris l'étroit couloir avec des traces de doigts sur les murs, jusqu'à l'arrière de la maison où se trouvait une petite cuisine pleine de plantes suspendues, son comptoir poisseux de graisse de cuisine, et une table ronde et rouge au milieu.

À la table, se trouvait Fern. Elle m'a regardée avec un sourire malicieux, comme si elle savait qu'elle avait fait une bêtise, mais comment ne pas être heureuse de la voir ?

La femme assise en face de Fern m'a regardée elle aussi, et je voyais mon propre visage. Elle était moi.

Elle n'était pas moi.

Elle était elle, mon autre moi.

Le plan

Je n'attendais rien. Je n'avais rien calculé à l'avance, n'avais pas réfléchi à ce qui se passerait après. Voilà. On ne pouvait pas faire plus solide comme plan…

Ça avait débuté le soir où Javi m'avait surprise en train de me faufiler dans le bureau. L'expression sur son visage, je ne pouvais pas la supporter. Il m'avait surprise en pleine vulnérabilité, m'avait surprise en pleine honte, en plein désespoir. Il avait un tel regard, un regard qui m'a donné envie de rentrer à la maison et de m'arracher toute la peau. J'ai ouvert la bouche pour lui expliquer que j'avais besoin de sortir de chez moi et que, non, je ne savais pas pourquoi, je savais juste que je devais sortir, ce qui signifiait que j'avais besoin d'un endroit où aller, et j'étais donc venue ici, dans ma Salle. Mais je n'ai rien dit de tout ça. Je ne sais pas pourquoi j'ai préféré dire ce que j'ai dit. Peut-être un coin de ma tête s'est souvenu de la fois où Javi s'était présenté à ma porte, certain que j'étais la nouvelle victime. Et voilà que je lui dis que j'étais suivie par le tueur en série. L'histoire est sortie de ma bouche comme un postillon et s'est écrasée au sol, entre nous deux.

Même si c'était un mensonge, je ne le voyais pas comme un mensonge. Je le voyais comme une façon de dire la vérité. Depuis des mois, j'étais suivie par *quelque chose*, si ce n'est par quelqu'un. J'étais perpétuellement au bord de la panique. J'étais certaine que j'allais mourir. C'est là que ça a commencé, le mensonge, le mensonge qui est devenu toi.

Ça s'est terminé cet après-midi-là, dans le parc, quand j'ai enlevé mes baskets. Comme je l'ai dit, je n'avais rien prévu, pas prévu de m'enfuir, pas réfléchi à quoi ça ressemblerait une fois que je l'aurais fait. Mais j'étais là, sur le sentier, sortant mon pied d'une chaussure,

puis l'autre.

C'était une plaisanterie au début, une plaisanterie avec moi-même, juste pour voir de quoi mes baskets auraient l'air sur le chemin, sans mes pieds dedans. Les gens faisaient ça à l'époque des meurtres, une blague, une blague sordide. Et puis j'ai sorti mon écran de ma poche également et je l'ai laissé tomber dans l'herbe. Et puis je me suis mise à courir, courir à travers les arbres, avec seulement mes chaussettes aux pieds. Et soudain, ça n'était plus une plaisanterie.

Je courais, mais je n'étais pas poursuivie. Et je ne poursuivais rien non plus. Je courais comme on court quand on est enfant, sans but, si ce n'est de sentir que vos jambes ont été faites pour vous propulser vers l'avant.

La route était devant moi.

Je l'ai atteinte.

Une femme, une inconnue, a arrêté son autotaxi. Elle s'est arrêtée parce qu'elle venait de voir une femme sans chaussures et sans écran sur le bord de la route. Ça aurait pu être elle, après tout. Ça aurait pu être n'importe laquelle d'entre nous.

Elle m'a demandé où étaient mes chaussures. J'ai dit qu'elles étaient quelque part au milieu des arbres, que je les avais laissées là et m'étais enfuie.

Je les ai laissées là et me suis enfuie. Je l'ai laissée déduire le reste.

Elle m'a dit de monter dans l'autotaxi. Nous avons voyagé en silence. Elle est descendue à sa destination mais a laissé son crédit tourner. Elle m'a dit de rester dans le véhicule et d'aller où je voulais, un endroit sûr. Alors j'ai pris l'autotaxi jusqu'ici, chez Opa.

Plus tard, j'ai attendu que la femme se fasse connaître, qu'elle appelle la police, qu'elle passe aux infos et dise qu'elle m'avait vue, qu'elle m'avait prise dans son autotaxi. Elle ne l'avait pas encore fait. Peut-être n'avait-elle jamais vu les reportages télé. Peut-être qu'elle pensait me protéger. Ou peut-être l'ont-ils retrouvée, lui ont-ils expliqué, dit ce que j'avais fait et ce qu'ils ont fait eux, pour réparer.

Une fois partie, c'était trop dur de revenir. Il y avait le bouleversement, les nouvelles informations, tous ces gens se portant volontaires pour me retrouver. Il y avait Silas. Comment pouvais-je faire comprendre à Silas ? Il y avait Nova. Nova… Je ne pouvais pas. Je ne peux pas. Et puis, la vérité c'était, la vérité *c'est*, que je ne voulais pas rentrer. J'ai attendu d'avoir envie de rentrer. Mais ça n'est

jamais venu.

Je ne savais rien de toi quand j'ai fait ce que j'ai fait. Je veux que tu le saches. Je ne savais pas qu'ils feraient ça. Te feraient toi. Je ne savais pas qu'ils prétendraient avoir retrouvé mon corps. Et qu'ensuite ils fabriqueraient ton corps. Parce qu'il n'y avait pas de corps. Ou plutôt, mon corps est ici. Je suis toujours dedans. C'est moi.

21

— Salut, Lou, a dit Fern, avec le plus de légèreté possible.

— Tu m'évites, je lui ai dit.

Elle a souri merveilleusement et a penché sa chaise en arrière, posant un pied nu sur la table, puis un autre.

— Si tu penses qu'elle t'évite, je ne veux pas imaginer ce que tu penses de moi, a dit la femme avec mon visage.

Et même si elle n'était pas moi, je dois admettre que c'est le genre de chose que j'aurais pu dire.

En chemin, je m'étais préparée à la rencontrer, elle, mon autre moi, mais il n'y avait aucune façon de se préparer à ça. Cette rencontre, ce n'était pas se regarder dans un miroir. Ce n'était pas regarder un reportage sur moi dans le fil info. Ce n'était pas du tout avoir une jumelle identique. Alors c'était quoi ?

C'était un peu comme avoir une chanson dans la tête et ensuite entendre quelqu'un d'autre la fredonner. C'était un peu comme aller dans un endroit qu'on n'a vu qu'en photo et retrouver le coin exact de la pièce d'où la photographie a été prise. C'était un peu comme écouter Opa raconter une histoire de mon enfance et ne pas savoir si je me rappelais l'anecdote réelle ou simplement lui me la racontant. C'était un petit peu comme tout ça à la fois. Et comme rien de tout ça, et rien d'autre non plus. J'étais elle et elle était moi. Mais j'ai vu au premier coup d'œil que nous n'étions pas pareilles. Et je ne savais pas comment expliquer cette différence.

— Fern, a dit Opa avec un regard appuyé sur ses pieds nus, sa table propre.

— Désolée, Opa.

Elle a balancé sa chaise vers l'avant et a glissé ses jambes sous la table. Elle a poussé du pied la chaise à côté d'elle.

— Tu veux t'asseoir ?

J'étais encore sur le pas de la porte à regarder fixement mon autre moi. Sa bouche s'est tordue, elle a haussé une épaule. Je savais ce qu'elle voulait dire : c'était incroyablement bizarre.

— Est-ce que quelqu'un veut du café, a demandé Opa.

Et comme personne n'a répondu il a ajouté :

— Eh bien moi, oui.

Et il s'est dirigé vers le comptoir pour en préparer un.

— Lou, a dit Fern. Assieds-toi.

Je me suis assise à la petite table ronde et rouge de la cuisine. Je me suis souvenue d'avoir scruté cette table le matin des funérailles de papa, les éraflures causées par les assiettes repoussées à la hâte, et d'avoir pensé que certaines de ces éraflures avaient été faites par la force des mains de papa, avoir pensé qu'il avait été là, et qu'il n'était plus là à présent, mais que moi j'étais encore là.

De l'autre côté de la table mon autre moi me regardait en silence. Je me suis demandé si elle était en train de se souvenir du même matin. J'ai eu l'impression que j'étais capable de deviner ses pensées, mais honnêtement, je n'en avais aucune idée. Ses cheveux étaient encore longs. Les cheveux que Nova cherchait. J'ai touché mon cou nu. J'avais coupé les miens. Elle portait de vieux vêtements que je gardais chez Opa, un sweat-shirt si usé que les poignets ressemblaient à de la dentelle, et un pantalon moucheté de la peinture qu'Opa et moi avions utilisée pour passer une nouvelle couche au porche trois étés plus tôt. Mais encore une fois, c'était elle qui avait aidé à peindre le porche, c'était elle dont les coudes avaient usé ces manches. Tout ce qui était à moi était d'abord à elle, un peu plus à elle.

Elle m'a souri, un sourire tordu, incertain. Est-ce que je souriais comme ça parfois ? Ce n'était pas un sourire que je reconnaissais sur les photos ou dans le miroir. Elle a tendu la main par-dessus la table.

— Ravie de te rencontrer.

— Non ! a crié Fern. Ne vous serrez pas la main !

— Quoi ? j'ai dit.

— Pourquoi pas ? elle a dit.

— Le monde va exploser, a répondu Fern.

Mon autre moi a lancé un regard à Fern, moitié exaspéré, moitié amusé.

— Nous sommes des clones, pas des voyageurs temporels.

— Sans compter, j'ai dit, que le monde a déjà explosé.

— Sauf que ce n'est pas le cas, elle a répondu avec une petite voix. Il a continué à tourner.

— Tu t'attendais à quoi ? j'ai demandé.

Je ne l'ai pas dit méchamment, mais je l'ai dit simplement. J'avais le sentiment que c'était une question juste, mais elle a baissé les yeux, Fern a fait claquer sa langue et derrière moi les tintements d'Opa préparant le café se sont arrêtés.

— Je ne m'attendais à rien, elle a dit après un long moment. Je n'avais rien calculé à l'avance, n'avais pas réfléchi à ce qui se passerait après. Voilà. On ne pouvait pas faire plus solide comme plan…

Et elle s'est attelée à me raconter la façon dont elle avait simulé son propre meurtre, sans avoir l'intention de simuler son propre meurtre.

Elle parlait d'une voix légèrement ironique, comme si elle se moquait d'elle-même, de son succès involontaire, mais quand elle a fini, elle s'est rencognée dans sa chaise et a regardé la table, et j'ai vu à quel point, derrière tout ça, elle était encore abasourdie par ce qu'elle avait fait.

Elle a fini en disant : "Ou plutôt, mon corps est ici. Je suis toujours dedans. C'est moi."

Et après ça, elle s'est levée, a traversé la pièce. Depuis l'avant de la maison, la porte vitrée a gémi en s'ouvrant puis en se refermant.

— Est-ce que je devrais… ? Ou peut-être vous… j'ai dit.

Aller la chercher, je voulais dire.

— Laisse-la tranquille, a dit Opa.

— Tu en es sûr ? Parce que, moi, j'aimerais que quelqu'un…

— Elle n'est pas toi, Louise, il a dit avec douceur avant de se retourner vers le comptoir.

— Elle n'est vraiment pas toi, tu sais, a dit Fern.

Et je me suis rappelé le jour où nous sommes devenues amies, au Bar None, le jour où je lui ai volé sa lettre, et comment elle parlait de l'ancienne elle en disant *mon autre moi*.

— Comment être celle que nous étions après ce que nous avons vécu ? a continué Fern. C'est ça qui est si drôle avec Gert, avec la commission de réplication et tous les autres. Nous sommes leur cause, les victimes qu'ils ont sauvées. Mais nous sommes plus que ça. Nous ne sommes pas seulement ce qui nous est arrivé. Nous sommes des

gens. Nous réagissons au monde. Nous changeons.

— Je ne pense pas que nous soyons celles que nous étions, j'ai dit.

J'ai regardé dans le couloir où elle avait disparu. Et je n'ai pas prononcé la suite ; *je ne les aurais pas abandonnés*.

— Tu as deviné toute seule, j'ai dit à Fern. Qu'elle était vivante.

— Impressionnée ?

Fern a incliné la tête avec élégance.

— Comment tu as fait ?

— Mon esprit est une passoire, elle a tapoté sa tempe. Attends, j'ai dit passoire ? Je voulais dire un piège. Mon esprit est comme un piège à loups.

— Fern. Comment ?

— C'est grâce aux Luminols. Quand la maman de Lacey a dit que c'était ton assassinat qui avait convaincu tout le monde de nous ramener. J'ai pensé, *c'est un assassinat marketing.* Alors je me suis dit que ce n'était peut-être que ça : du marketing. Une histoire que quelqu'un racontait. Et si c'était une histoire que quelqu'un racontait, alors, peut-être que l'assassinat faisait juste partie de l'histoire, qu'il avait été inventé.

— Tu as *deviné* ?

— Mais c'était facile à deviner.

Fern a regardé dans la même direction que moi un instant plus tôt, vers le couloir.

— Ce qu'elle a fait, c'est quelque chose que j'aurais pu faire.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Mais je te l'ai dit, a lancé Fern.

— Non. Tu es partie.

— Mais j'ai laissé le chat.

— C'était *ça* ta façon de me le dire ? En donnant mon nom à ton chat ?

— Comme ça, il y avait deux Lou. Clair comme de l'eau de roche !

Fern s'est redressée.

— Vraiment, je n'y peux rien si tu n'es pas capable de comprendre un indice aussi simple.

— Tu n'as répondu à aucun de mes messages.

— Parce que je pensais qu'il ne fallait pas que tu viennes ici.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu allais la juger.

J'ai ouvert la bouche pour dire que ce n'était pas vrai, mais je l'ai refermée, parce qu'elle avait raison. Je ne la comprenais pas, mon autre moi. Je ne comprenais pas comment elle avait pu quitter sa vie. Les quitter eux. Quitter Silas. Quitter *Nova*. Elle l'avait portée, lui avait donné naissance, l'avait nourrie avec son corps. Elle avait fait toutes ces choses que je n'avais pas faites, toutes ces choses que j'aurais aimé faire pour pouvoir me sentir la mère de Nova. Et pourtant, elle avait fait un pas, puis un autre et un autre et… non. C'était incompréhensible.

Opa est venu à la table et nous a donné des tasses. Aucune de nous n'avait demandé de café, mais nous l'avons siroté quand même, et il était exactement comme il fallait, amer et chaud.

— Celle-là s'est pointée il y a quelques jours, a dit Opa en désignant Fern du menton. Elle a dit qu'elle savait qui était ici. Je lui ai dit qu'elle se trompait. Puis elle s'est mise à crier dans la maison.

— Quoi ? a dit Fern. J'en ai fait un peu trop ?

— Un tout petit peu, a répondu Opa.

— Elle m'a entendue en tout cas. Elle est arrivée dans l'entrée derrière lui.

— Comment tu as su qu'elle était ici ? j'ai demandé. Tu as deviné, encore une fois ?

— Non, pas cette fois. Juste un peu d'enquête et de chantage.

— Du chantage !

Fern a haussé les épaules.

— Au début, j'ai passé un peu de temps dans *Early Evening*, sur le sentier où tu as été assassinée. Euh, où tu *n'as pas* été assassinée. Été et pas été. On s'en fout. J'ai pensé qu'elle y retournerait peut-être.

— Angela t'a vue là-bas.

— Ah oui ? En tout cas, ça a été un fiasco. Alors j'ai fait du chantage à Gert.

— Gert est au courant, j'ai dit doucement. Elle sait, n'est-ce pas ?

— Tu connais Gert, a dit Fern, elle est terrifiante, même en jean.

— Elle s'est pointée le lendemain de l'arrivée de Louise, a expliqué Opa. Ça valait vraiment la peine de répondre à la porte cette semaine-là.

— Comment a-t-elle… ?

— … Compris ?

Il a haussé les épaules.

— En tout cas, elle a fait un marché avec Louise. Reste à l'écart. Commence une nouvelle vie. En retour, sauve quatre femmes.

— Sauve quatre femmes ? Qu'est-ce qu'elle voulait dire par là ?

C'est Fern qui a répondu.

— Elle voulait dire nous : Angela, Lacey, Jazz et moi. Et toi, d'une certaine façon.

— La jeune mère, je me suis rappelé.

— La sympathique jeune mère, a acquiescé Fern. Les Luminols avaient raison. Gert pouvait t'utiliser, utiliser ton assassinat. Les femmes avec du rouge à lèvres en travers de la gorge. Les célébrités. Tout ça c'était Gert, dans l'ombre, faisant sa tambouille. Et la commission de réplication aussi.

— Ils ont simulé mon assassinat pour pouvoir vous ramener.

— *Lou*, a grogné Fern.

— Non, bien sûr, ce n'est pas ça.

C'était toujours la même histoire, ils se préoccupaient soi-disant de nous, ils nous sauvaient. Quand apprendrais-je que le véritable sujet c'étaient eux ? J'ai essayé encore une fois.

— Ils ont simulé mon assassinat pour sauver la commission de réplication.

Ils étaient en plein scandale, avec tous ces clients fortunés, les paiements secrets, la supervision du gouvernement qui s'est avérée, eh bien, juste une supervision. Et le politicien ramené, qui s'est révélé être un violeur. Il y a eu un tollé. Il a été question de fermer la commission. Et puis la commission nous a ramenées, a sauvé cinq femmes assassinées, et ils sont devenus des héros.

— L'assassinat marketing, j'ai répété.

— On aime tous les femmes mortes, a dit Fern. Tant que c'est la bonne catégorie de femme morte.

— Mais on m'a retrouvée, j'ai dit. Mon corps. Il y avait un corps.

— Lou, allez, a dit Fern. Gert travaille littéralement pour des gens qui clonent. Tu ne crois pas qu'ils peuvent fabriquer un cadavre ?

Un sentiment d'horreur m'a traversée.

— Tu veux dire qu'ils m'ont clonée, une autre moi, et qu'ensuite…

— Non, a dit fermement Opa. Un fac-similé, une coquille vide.

— Un cadavre vide, a ajouté Fern.

J'ai plongé mon visage dans mes mains. Une copie de moi avec personne dedans.

— Est-ce que tu veux bien ne pas… est-ce qu'on pourrait ne pas l'appeler comme ça ? j'ai demandé.

Ils ont regardé la table.

— Silas est au courant aussi, j'ai dit, et ce n'était pas une question. J'ai découvert les appels de Gert, passés avant même que mon corps ne soit retrouvé. Gert a dû lui dire la vérité.

— *C'est moi* qui ai dit la vérité à Silas, a dit mon autre moi.

Elle était de retour, debout à la porte de la cuisine. Si elle avait pleuré, ça ne se voyait pas. Elle a repris son siège à la table, face à moi. Fern et Opa nous ont regardées l'une et l'autre, et ça devait être stupéfiant, étrange, de nous voir face à face, un miroir vivant.

— Arrêtez ça, elle leur a lancé.

— Tu l'as dit à Silas ? je lui ai demandé.

— Gert ne voulait pas. Elle a dit que c'était une complication inutile. Qu'il fallait qu'il croie que j'avais été assassinée, comme tout le monde. Ce serait plus facile pour lui au final, elle a dit. Mais je ne le pensais pas. Ce serait plus facile de penser que sa femme était morte dans la peur, morte dans la douleur ? J'ai pensé qu'il avait droit à la vérité.

Tant de petites choses, tant de ces choses qui avaient rendu Silas suspect faisaient sens à présent. L'argent. Silas le lui avait donné à elle, sa moitié de leurs économies, un partage équitable. Les policiers qui pensaient que Silas mentait à propos de l'assassinat, ils avaient raison ; il mentait. *Je suis heureux de ton retour*, m'avait dit Silas à l'époque. *Non, laisse-moi me corriger. Je suis heureux que tu sois là.* Pendant tout ce temps, Silas avait bien caché un secret, juste pas le secret que je pensais.

— Tu regrettes ? je lui ai demandé.

— De lui avoir dit ? Non.

— De l'avoir blessé, je veux dire.

— Bien sûr.

— Et Nova ?

— Je suis partie pour *ne pas* lui faire du mal.

Elle a dit ça d'une façon qui m'a fait penser qu'elle s'était répété la même chose à elle-même de nombreuses fois.

— C'était mieux que je parte avant qu'elle puisse se souvenir de moi. C'était mieux de partir si je n'étais pas certaine de rester.

J'ai repensé à ces mois après la naissance de Nova, embourbée

dans le désespoir et la dépression, le désir de partir combiné à l'incapacité de bouger. C'était comme un sort qui avait transformé mon corps en pierre, mais qui avait laissé ma peur intacte. Je m'étais calcifiée, j'étais une statue recouverte de panique. Je ne savais pas comment elle avait surmonté ça, mon autre moi, comment elle avait surmonté ce sentiment, cette période. Je savais seulement comment moi j'y étais arrivée. Et je *les avais* surmontés au final. Je savais ça aussi.

— J'avais besoin de partir, elle a dit. J'en avais besoin. J'en ai encore besoin. Je n'aurais jamais pensé pouvoir partir. Je ne pensais pas être cette personne. Mais je le *suis* à présent.

Elle m'a regardée, et ses yeux, qui étaient mes yeux, qui n'étaient pas mes yeux, étaient fermes et clairs.

— Je n'y retournerai pas.

— Tu l'as fait, j'ai dit. Y retourner. À la crèche. À la maison. Tu es revenue voir Nova. Tu étais dans sa chambre.

— Elle n'était pas censée faire ça, a dit Opa avec un claquement de langue.

— Oui, elle a acquiescé doucement. Je leur ai dit que je resterais à l'écart. Pour de bon. Pour Silas, pour Nova. Pour toi. Si les gens découvraient ce qu'avait fait Gert, ce que nous avions fait…

Elle s'est mordu la lèvre, a penché la tête.

— Il faut croire que je ne suis pas très douée pour tenir mes promesses.

J'ai réalisé soudain que je devais peut-être avoir peur d'elle. Elle était, après tout, le véritable assassin, le sien et le mien.

— Tu ne peux pas me reprendre ma vie, je lui ai dit.

— Je ne suis pas revenue pour reprendre ta vie. J'ai abandonné cette vie. Je l'ai abandonnée. Je voulais simplement m'assurer que tu ne…

— Que je ne quoi ?

— Que tu n'allais pas partir, comme je l'ai fait.

— Je ne partirai pas.

— Je sais, elle a murmuré. Je sais.

— Nous ne sommes pas pareilles, je lui ai dit.

Elle ne pleurait pas, mais je connaissais mon visage et je savais à quoi je ressemblais quand je retenais mes larmes.

— Je vais partir.

— Partir ? Où ?

— Je ne sais pas. Nous allons commencer par voyager.

— Nous ?

Elle a regardé Fern qui lui a souri, un sourire qui ne disait pas *un jour, un jour prochain*, un sourire qui disait *oui, ici, oui, maintenant*.

— Nous allons trouver un endroit pour nous installer quelque temps.

— C'est vraiment ce que tu veux ? je lui ai demandé. Ce n'est pas parce que tu as peur ?

Elle a levé le menton.

— C'est ce que je veux *et* j'ai peur.

Je l'ai regardée, cette femme qui avait mon visage. Avait-elle l'air effrayé ? C'est drôle, je ne savais pas à quoi ressemblait la peur sur mon visage, bien que je l'aie souvent ressentie. Ce que je savais, c'est qu'elle n'était pas moi. Et qui aurait su dire pourquoi ? Qui aurait su dire pourquoi elle ceci et moi cela ? L'une de nous voulait partir. L'autre voulait rester. L'une de nous avait porté Nova, lui avait donné la vie. L'autre serait la mère de Nova. J'étais la mère de Nova.

— Vas-y, j'ai dit.

J'ai posé mes mains à plat sur la table, sur le rouge. Les éraflures étaient trop légères pour que je puisse les sentir sous mes paumes, mais elles étaient là. Je savais qu'elles étaient là.

— Vas-y, moi je reste. Je m'assurerai qu'elle aille bien. Je l'aimerai pour toi. Je les aimerai tous les deux pour toi. Et pour moi.

Elle a tendu la main au-dessus de la table, et je l'ai saisie.

Comme je l'avais prédit, le monde a explosé.

Comme elle l'avait prédit, le monde n'a pas explosé.

— Merci, elle a dit.

Et elle a serré.

Rentrer

Il est si tôt, quand Fern et moi partons, qu'il fait toujours nuit. J'ai les cheveux encore mouillés de la douche, mes yeux grincent de sommeil. Nous avons chargé la voiture la nuit précédente. L'amie de Fern a dit qu'elle pouvait encore faire pas mal de kilomètres quand elle la lui a achetée. Je crois qu'il lui reste pas mal de kilomètres.

Fern glisse autour de moi, coince les derniers objets entre les sièges, les range ici et là, oublie sa veste, puis s'en rappelle. Opa se tient debout sur le porche. Il a l'air de ne pas savoir quoi faire de ses mains. Elles passent sans cesse de ses poches à la rambarde, à ses poches à nouveau. Quand nous partirons enfin, il faudra qu'il se décide. Il en lèvera une pour nous faire un signe d'adieu. Voilà ce qu'il va faire.

Le ciel passe du noir au bleu, les insectes voient leur tour de garde relevé par les oiseaux. Fern sort de la maison avec sa veste à la main, elle la soulève au-dessus de sa tête en signe de victoire. J'ai une sensation dans la poitrine, la sensation que je vais voir l'horizon.

Fern me lance les clés, un éclat dans l'air que j'attrape au vol.

— Tu veux conduire ? elle dit.

Oui, je le veux.

22

Quand l'autotaxi s'est finalement arrêté devant la maison, les lumières étaient encore allumées. Silas m'avait attendue. Avant de partir de chez Opa, j'avais répondu aux messages qu'il avait envoyés sur mon écran. Je lui avais dit où j'étais, ce que je savais maintenant, que tout allait bien. Et que je rentrais à la maison.

Je l'ai trouvé dans la chambre de Nova, assis par terre, le dos posé contre le berceau. La veilleuse éclairait l'arête bosselée de son nez et son visage, son visage familier.

— Salut bel inconnu, j'ai dit, parce que je suis comme ça.

— Salut, amie, il a répondu, parce qu'il est comme ça.

— Elle dort ?

J'ai avancé sur la pointe des pieds et regardé dans le berceau.

— Tu veux la réveiller ?

— Non, non.

— Tu peux le faire. Parfois, je la réveille simplement parce qu'elle me manque.

J'ai souri.

— Je fais ça aussi.

Je me suis penchée sur son berceau, suffisamment près pour sentir la chaleur de sa peau, pour distinguer les fils de ses cils, pour entendre la petite succion que fait sa bouche pendant qu'elle rêve ses rêves d'allaitement. Et la pensée s'est insinuée en moi que je n'étais pas capable de l'allaiter, et qu'elle rêvait de l'autre moi. Mais cette fois, la pensée ne m'a pas retourné l'estomac. Elle avait donné à Nova ce qu'elle pouvait, et à présent, j'étais là pour lui donner ce dont elle aurait besoin à l'avenir. Ma fille. Mon mari. Nous étions là, tous les trois, ces deux personnes et moi. Nous étions ensemble.

Silas et moi, sur un accord silencieux, sommes allés dans notre

chambre. Il s'est assis sur le lit, en tailleur. Je me suis assise face à lui. Je me suis avancée très légèrement pour que nos genoux se touchent. J'ai senti un fatras d'émotions se configurer, se reconfigurer, comme les insectes devant la maison d'Opa. Colère et peine et culpabilité et soulagement.

J'avais pensé à quelque chose, tandis que l'autotaxi remontait la route qui m'avait emmenée chez Opa, comme on rembobine un fil. Du point de vue de Silas, je l'avais quitté. Je l'avais quitté et, même si ce n'était qu'un jour, je lui avais fait croire que j'avais été assassinée. Comment ne pas me haïr pour ça. Mais il ne m'avait pas haïe. Il s'était inquiété pour moi. Il m'avait écoutée. Il m'avait aimée. Et ce que ça signifiait selon moi, c'est qu'il savait que je n'étais pas elle. Il savait que c'était elle qui avait fait tout ça, pas moi. Il me voyait pour ce que j'étais. Au milieu du fatras de sentiments, il y avait de l'espoir.

— Tu m'as menti, j'ai dit.

— Wheeze.

— Et je t'ai menti. Nous nous sommes menti, beaucoup, beaucoup, et encore beaucoup.

— N'oublie pas beaucoup, il a ajouté.

— Pourquoi est-ce qu'on a fait ça ?

— La peur.

— Putain de peur, j'ai acquiescé. De quoi avais-tu peur ?

— Voyons voir. Que tu veuilles partir à nouveau.

— Ce n'est pas le cas.

Il a dégluti.

— Vraiment ?

— Vraiment. J'ai envie de rester ici, avec toi.

— Je sais que tu ne peux pas me promettre que tu ne voudras jamais partir.

— Ni toi ni moi ne pouvons le promettre. Mais, j'ai dit lentement, je peux te promettre que si un jour j'ai envie de partir, je te le dirai. Est-ce que toi tu me le diras ?

Il a hoché la tête.

— Oui.

Il a fait une pause, puis a repris.

— J'avais aussi peur que la vérité ne te blesse.

— C'est drôle, j'ai dit en cognant mes genoux contre les siens, j'avais peur de ça moi aussi.

— Peut-être nous pourrions dorénavant partir du principe que l'autre est solide ?

— Bonne idée. Parce que nous le sommes, solides.

*

J'ai assisté à une dernière réunion du groupe des survivantes. Je suis arrivée en retard et quand j'ai pris ma place dans le cercle, les autres parlaient de ce qui s'était produit dans *Early Evening* l'autre soir, les Angela qui massacraient les Edward. Personne n'avait réussi à retourner dans le jeu depuis. La société avait tout fermé une heure après le hacking. Tous les joueurs, les assassins et les assassinés, avaient été recrachés dans leurs corps, dans leurs vies. Le matin suivant, la société avait publié un communiqué : le programme avait été corrompu par une source inconnue. Le jeu serait inaccessible jusqu'à ce que son intégrité soit assurée.

— C'est toi, n'est-ce pas ? a demandé Lacey à Angela. Tu as mis le bazar dans le jeu. Tu as envoyé l'invitation à tout le monde.

— J'ai entendu dire que c'étaient des hackers, a dit Angela avec un air parfaitement innocent.

— Ouais, c'est ça, a dit Jazz. Des hackers.

— Pourquoi est-ce que des *hackers* feraient ça ? a demandé Lacey à Angela, les yeux plissés. Je veux dire, *à ton avis*.

— Ils en avaient peut-être assez que les règles soient toujours les mêmes, a dit Angela en passant ses cheveux derrière ses épaules, l'une, puis l'autre. Peut-être qu'ils avaient envie d'une nouvelle histoire. Quoi ? Pourquoi vous me regardez toutes comme ça ?

— Parce que tu es une putain de célébrité, a dit Lacey.

— À peine, a murmuré Angela, clairement ravie.

— Lacey, tu as joué finalement ? j'ai demandé.

— Oui.

— Et ?

Elle a tendu un doigt vers Angela.

— Tu avais une armée de toi ! J'aimerais bien en avoir une comme ça. Une armée de Lacey, elle a soupiré. Tu imagines ce que je pourrais faire avec ça ?

— Oui, et c'est flippant, a dit Angela.

Ça a fait rire Lacey, et les autres aussi.

J'ai écouté parler les autres, du jeu, de leur semaine, de leurs

familles, leurs amis, de leurs maisons, leurs boulots, jusqu'à ce que la réunion soit quasi terminée.

Comme chaque fois, Gert s'est tournée vers moi.

— Et toi, Lou ? Est-ce que tu as quelque chose à partager avec nous cette semaine ?

— Eh bien en fait, oui.

J'étais assise au bord de mon fauteuil rose et je regardais autour de moi le cercle formé par les visages de ces femmes. La comptine a commencé dans ma tête :

Edward Early, Edward Early, chassant dans la nuit,
Edward Early, Edward Early, a jeté Fern dans le caddie,
a abandonné Angela dans le parc,
a posé Jasmine sur…

j'ai arrêté. C'était assez. Nous n'en étions plus là. Nous n'étions pas elles. Et nous n'étions certainement pas une comptine.

— C'est ma dernière réunion, j'ai annoncé.

Angela et Jazz ont protesté. Lacey a dit "On a le droit ?"

Gert est restée très calme sur sa chaise. Elle m'a regardée sans bouger, sans changer d'expression, figée dans un petit sourire poli. Comment Fern l'avait-elle décrite ? Terrifiante, même en jean.

— Vous m'avez aidée. Toutes. Je n'aurais pas réussi à traverser ces derniers mois sans vous. Mais j'ai eu une longue conversation avec – j'ai jeté un œil à Gert – moi-même et j'ai compris quelques petites choses. Je pense que le groupe, ce n'est pas bon pour moi, pas en ce moment.

— Qu'est-ce qui *est* bon pour toi, Lou ? a demandé Gert dont le sourire n'a pas bougé d'un iota.

— Ma vie, j'ai dit fermement. Vivre ma vie, c'est tout.

Elle a incliné la tête.

— Alors, tu devrais faire ce qui est le mieux pour toi. J'espère que vous savez que c'est pour ça que nous vous avons ramenées. Et que c'est ce que j'ai toujours essayé de faire, ce qui est le mieux pour vous, pour chacune d'entre vous. J'espère que, ça, ça a toujours été clair.

— Comme tu l'as dit, tu nous as ramenées.

— C'est vrai, elle a répondu, je l'ai fait.

Je lui ai souri.

— Et maintenant, nous sommes là.

Une expression d'inquiétude a traversé son visage. Bien. Qu'elle soit un peu mal à l'aise, un peu dans le doute. Ils nous avaient ramenées, mais ça ne signifiait pas qu'ils pouvaient nous contrôler.

— D'abord Fern, maintenant toi. Merde, a dit Lacey.

— Tu vas nous manquer, Lou ! s'est écriée Angela.

— J'espère que non. J'espère que nous continuerons à nous voir.

— Il y a intérêt, a dit Jasmine. Qui va m'aider à écrire : *Par-delà la lame : l'histoire de Jasmine Jacobs*, sinon ?

— Et moi, à écrire *Aiguisoir : les chroniques de Lacey Adler* ? a répliqué Lacey.

— Et *Plaie ouverte*, le best-seller qui dévoile tout, d'Angela Reynolds.

— Plaie ouverte ? Angela, c'est dégoûtant.

— Les trucs dégoûtants, ça fait vendre, a dit Angela en haussant les épaules.

— OK, maintenant, est-ce que nous pourrions… a commencé Gert.

Mais elle pouvait toujours essayer. Nous l'avons ensevelie sous nos voix.

*

M. Pemberton avait réservé le premier rendez-vous du jour. Il s'était passé beaucoup de choses dans la semaine, trop pour que je puisse les absorber complètement. Pourtant, ça m'avait travaillée, les questions qu'il m'avait posées pendant nos séances, l'histoire qu'il m'avait racontée sur la dépression post-partum de sa femme, et puis la fois où je l'avais trouvé seul, dans ma Salle, et qu'il m'avait appelée par mon prénom en se déconnectant, un prénom que je ne lui avais jamais révélé, un prénom qu'il n'était pas censé connaître.

Donc, je ne me lançais pas vraiment dans le vide quand, sur le canapé, face à lui, ses mains dans les miennes, je lui ai dit :

— C'est toi, n'est-ce pas ?

M. Pemberton a reculé, cligné des yeux. Mais il n'a pas dit *Quoi ?* Et il n'a pas dit *Qui ?*

Après un moment, l'homme au col roulé à la couleur profonde a clignoté, et elle était là, à sa place, mon autre moi, l'autre moitié de cette histoire.

— Ne sois pas fâchée.

— Qu'est-ce que tu faisais pendant toutes ces semaines ? Tu me surveillais ?

— Je m'assurais.

— Tu t'assurais ?

Elle a baissé les yeux sur nos bras entrelacés puis m'a regardée à nouveau.

— Je m'assurais que tout allait bien. Je m'assurais que tu n'allais pas t'enfuir.

— Je te l'ai dit, je ne le ferai pas. Je suis là.

— Je sais. Je suis venue te dire adieu.

— Où es-tu ? j'ai demandé. La vraie toi.

— Dans une chambre d'hôtel.

— Une chambre d'hôtel où ?

Elle a souri.

— Quelque part.

— Alors tu l'as fait. Tu es partie.

— Je suis en route.

— Je suis en route, moi aussi, j'ai dit. Et je vais bien.

Elle m'a regardée pendant un moment, puis elle m'a serrée fort dans ses bras. J'ai senti sa joue contre ma joue. Ses bras, mes bras. Son visage, mon visage. Son corps, mon corps, le mien.

— OK, elle a dit.

Et elle a clignoté, puis elle a disparu.

Et je me suis retrouvée là, à me serrer dans mes bras.

Remerciements

Les membres du groupe de soutien à l'écriture d'un roman de tueur en série incluent :

Mon éditrice, Sarah McGrath, qui a cru en moi et qui a rendu ce livre bien bien meilleur.

Mon agent, Doug Stewart, qui m'a tenu la main, a assuré mes arrières et a défendu mon travail.

Alison Fairbrother, Delia Taylor, Glory Plata, Nora Alice Demick, Viviann Do et tout le reste de l'équipe de Riverhead.

Ben Browning, Jack Butler, Caspian Dennis, Rich Green, Szilvia Molnar et un merci tout particulier à Maria Bell, qui mérite tous les meilleurs chocolats du monde.

Mes collègues et mes étudiants de l'Emerson College.

Kate Beutner, Kris Bronstad, Julie Glass, James Hannaham, Rajiv Mohabir, Jessica Treadway et Novuyo Tshuma qui m'ont tenu compagnie pendant tout ce projet avec un remerciement spécial à Kate et Kris qui ont répondu à tous mes textos et à Rajiv qui était là quand j'ai écrit les dernières pages.

Ma mère, Beth Williams, qui a lu le manuscrit deux fois parce que mon père n'a pas pu, et mon père, Frank Williams, qui a vécu une vie pleine de livres et d'histoires et qui sera toujours auprès de moi entre les pages.

Mes chiens, Fia Ginger qui est restée assise avec moi pendant que j'écrivais ce livre (tu me manques, jeune fille) et Zelda Togarashi qui m'a mordillé les poignets pendant les corrections d'épreuves.

Ulysses Loken, à qui vont mes plus profonds remerciements pour tout le reste.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud